This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

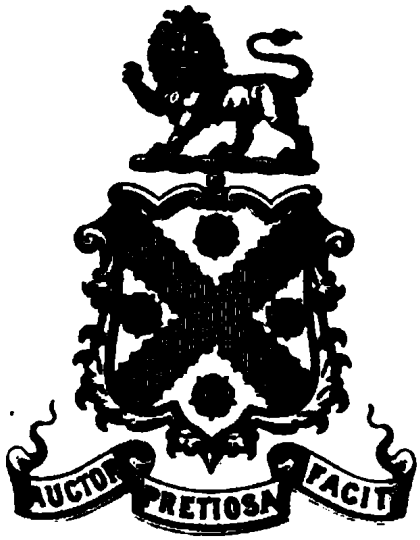
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07580391 0

7986
LENOX LIBRARY



Astoin Collection.
Presented in 1884.

NKI
Malfilâtre

POÉSIES

DE

MALFILÂTRE.

Malfilâtre

ASTOR, NEW-YORK

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

POÉSIES

(Jacques Charles Louis de

DE

MALFILÂTRE.

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.
Gilbert.

PARIS,
THÉOPHILE BERQUET, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 29.

1825.

77
E.V.H.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

Hélas ! dans l'orgueilleuse ville
Où Clio, dit-on, tient sa cour,
Malfilâtre, l'écho, le rival de Virgile,
Soupire après ce dernier jour,
Ce jour dernier que l'infortune extrême
Désire et craint : tout entier à lui-même,
Ce malheureux, sans soutien, sans amis,
Dans un désert au milieu de Paris,
Tombe et périt du plus cruel supplice
Qu'ait inventé Minos au séjour infernal.
Faut-il que le génie et la vertu périsse,
Sans qu'une main, dans ce moment fatal,
Vienne fermer sa livide paupière !
Cruel destin ! sur son humble cercueil,
Les Grâces, les Muses en deuil
N'ont point payé leur tribut ordinaire ;
Pas une larme, et pas même une fleur !
D'un œil sec la Philosophie
Voit le désastre, et sourit sans pudeur.
A ses côtés la pâle et sombre Envie

Marche en lançant ses traits envenimés ;
L'Avarice la suit, l'Amour-propre en furie
Cache Narcisse et ces chants animés
Que la nature seule inspire au vrai poëte.
Déjà sa lyrique trompette
Avait porté l'effroi chez plus d'un immortel.
A Virgile élevant un magnifique autel,
Sa plume aurait brisé l'idole
Du modeste Dorat, du simple Marivaux ;
On eût vu renaître l'école
De notre gloire ; et les géans nouveaux,
Foudroyés par le goût, blessés par la lumière,
Seraient rentrés dans la poussière
Et dans l'oubli : mais de l'ambition,
De l'intérêt, de l'amour de soi-même,
L'espoir serait déçu ! dès lors point de pardon.
Quoi donc ! les écrivains qu'il aime,
Ce nouveau partisan de nos froids devanciers,
Sont et Virgile, et Racine, et Molière !
Qu'il soit honni ! dit Pindare-Cubière...
Faire la guerre à mes nobles lauriers !
Dit l'élégant Pezai ; laissons dans la misère
Ce pitoyable auteur, et qu'il soit oublié...
Tel fut sans doute le langage
De tous ces beaux esprits, dont le brillant ramage,

Prôné jadis, fait aujourd'hui pitié.
De leurs dédains, de leur indifférence,
Tirons une noble vengeance;
C'est à nous de punir l'insensibilité.
Mais qu'ai-je dit! la justice et la gloire
Ont effacé leurs noms au temple de mémoire;
Et le tien, Malfilâtre, est inscrit le premier
A côté de la Deshoulière,
Du grand Rousseau. Le successeur d'Homère
Détache de sa tête un rameau de laurier
Pour te l'offrir; et les bords du Permesse
Retentissent au loin d'un murmure flatteur :
L'esprit et les talens, unis à la sagesse,
Trouvent tôt ou tard un vengeur!

JUGEMENT DE LA HARPE

SUR MALFILATRE,

EXTRAIT DU COURS DE LITTÉRATURE.

« NARCISSE DANS L'ILE DE VÉNUS est un ouvrage posthume, dont le sujet est tiré des Métamorphoses d'Ovide. Comme cette fable est très-connue, ainsi que l'ouvrage latin, où tout le monde peut la lire, il est inutile de la rapporter, et je me bornerai à observer que ce qui peut figurer très-bien dans les Métamorphoses n'est pas toujours suffisant pour fournir un poëme; et la fable de Narcisse est dans ce cas. Rien n'est moins intéressant qu'un homme amoureux de

lui-même [1]; et nous ne considérons ici que le talent d'écrire, assez marqué dans cet essai pour avoir rendu chère aux amateurs la mémoire de Malfilâtre, qu'une mort prématurée enleva à leurs espérances après une vie agitée et douloureuse...

« Voyez comme il peint la jeune Écho, amoureuse de Narcisse, écoutant Tirésias qui raconte à Vénus des aventures où le sort de Narcisse est annoncé. C'est le ton de La Fontaine pour la naïveté; et la peinture de la nymphe qui s'arrange pour écouter est égale à celle de l'amant de la *Fiametta* (Flammette) de l'Arioste, quoique dans une situation différente. Il est glorieux de savoir avant trente ans prendre ainsi la manière des maîtres...

[1] Voyez la note que nous avons mise sur l'histoire de Narcisse à la suite du poëme.

« Nous l'avons vu dans des tableaux agréables ; nous l'allons voir imiter le Laocoon de Virgile, et passer des couleurs douces et riantes aux touches fortes et rembrunies...

« Ce grand morceau est dans la manière antique. C'était celle de cet infortuné jeune homme, qui était né poëte; et c'est sur la manière qu'il faut juger les poëtes et les peintres, et non pas seulement sur un sujet. La matière, le plan, la disposition des parties, c'est ce qu'on appelle l'art, et il s'acquiert : Campistron même l'avait connu. Mais le don d'écrire en vers émane immédiatement de la nature ; il se perfectionne, et ne s'acquiert pas...

« Le jeune et infortuné Malfilâtre, dont tous les amateurs de la poésie ont déploré la perte prématurée et conservé

la mémoire, s'était essayé dans le genre de l'ode, et en avait envoyé une à l'académie de Rouen, qui la couronna. Elle est du petit nombre des bonnes pièces couronnées et des bonnes odes de notre langue. Le sujet avait de la grandeur et de la difficulté : c'est le système de Copernic, *le Soleil fixe au milieu des planètes*. La pièce de Malfilâtre, versifiée avec cette noblesse, cette élégance et ce nombre qui le caractérisent partout, peut être mise à peu près au niveau des deux qui ont passé sous vos yeux [1], comme les premières après celles de Rousseau. Son début a la pompe et l'élévation qui annoncent l'inspiration lyrique. Malheureusement (et c'est le seul reproche à faire à cette pièce), si

[1] L'ode de Lefranc de Pompignan, sur *la Mort de J.-B. Rousseau*, et l'ode de Racine fils, sur *l'Harmonie*.

cette poésie est belle, cette philosophie n'est pas bonne; car, que ce soit la terre où le soleil qui soit au centre de notre système planétaire (et la dernière opinion est démontrée), il n'en demeure pas moins certain que la terre et le soleil ont été également créés pour l'homme [x] : cela est démontré en métaphysique, tout au moins autant que la rotation de la terre l'est en physique. Sans doute l'homme a tort, s'il fait un sujet d'orgueil de ce qui n'en doit être qu'un de reconnaissance; mais les choses restent ce qu'elles sont, et le poëte a tort aussi de ne repousser l'ancienne erreur que par mépris pour l'homme, qu'il représente dans la strophe suivante (la seule faible de la pièce) comme *tristement*

[x] C'est ce qu'il faudrait démontrer autrement qu'en disant : *Cela est démontré, etc.*

confondu dans l'océan des êtres. C'est tout le contraire de la vérité, et un outrage à la nature humaine, que ne lui fit point autrefois la cosmogonie païenne, témoin ces beaux vers d'Ovide, si connus et tant cités :

> Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
> Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus...

« Passons sur cette erreur, qui était sûrement sans mauvaise intention, et ne considérons que le poëte; nous en serons partout satisfaits... »

Narcisse.

NARCISSE

OU

L'ILE DE VÉNUS.

Chant Premier.

Pourquoi faut-il qu'au lieu de ces délices
Qu'on nous promet dans l'empire amoureux,
Nous y trouvions, près des ris et des jeux,
Les faux soupçons suivis des injustices,
La jalousie et ses tourmens honteux,
Les vains sermens, le dégoût, les caprices,
Et que l'Amour soit un dieu dangereux!

Que dis-je! hélas! c'est le meilleur des dieux;
Il nous aimait, et par ses soins propices
Il ne voulait que prévenir nos vœux.
N'en doutez point, le bonheur suit ses feux;

Le siècle d'or coula sous ses auspices,
Le siècle d'or ne vit que des heureux,
Après ce temps, fait pour nos bons aïeux,
Bientôt l'Amour, exilé par nos vices,
Les yeux en pleurs, s'envola dans les cieux.

Mais, prêt à fuir au séjour du tonnerre,
Dans ses adieux il a maudit la terre :
Il a, chez nous, laissé pour successeurs,
L'ambition qui cherche les honneurs,
Fait les époux, les unit sans tendresse,
Et l'intérêt qui trafique des cœurs,
Et la débauche hideuse en son ivresse,
Monstre impudent qui foule aux pieds les mœurs.

Et l'on se plaint, en suivant de tels guides,
Que les plaisirs s'échappent de nos mains !
Vous n'aimez point, trop aveugles humains :
Le sentiment fait les plaisirs solides.
Vous n'aimez point : vos conducteurs perfides
Du vrai bonheur ignorent les chemins.
Pleurez, ingrats, gémissez dans vos chaînes,

Mais à l'Amour n'imputez point vos peines.
Depuis qu'aux cieux l'Amour est retenu,
De son beau nom vous abusez encore;
Et, parmi vous, le maître que j'adore
Est blasphémé sans vous être connu.
On voit à peine, en ce séjour funeste,
Quelques amans blessés d'un trait doré,
Dont les cœurs durs sachent du feu sacré
Entretenir la semence céleste.

Cypris un jour, l'indulgente Cypris,
Voulant enfin nous ramener son fils,
Lui prépara, chez un peuple fidèle,
Un nouveau temple, unique en l'univers,
Inaccessible aux regards des pervers.
Le dieu des eaux, prié par l'immortelle,
De son trident frappa le fond des mers,
Et, sous ses mains, vit une île nouvelle
Naître à l'instant au sein des flots amers.

Vénus, dit-on, par son pouvoir suprême,
Dans ce désert transporta mille essaims

D'adolescens qu'elle avait elle-même,
Dès le berceau, nourris pour ses desseins.
Garçons y mit qui sortent de l'enfance,
Lestes, brillans, enjoués, faits au tour,
Et, dans un âge où, croissant chaque jour
En force, en grâce, ils donnent l'espérance
D'être bientôt les prêtres de l'Amour.
Filles y mit dont le printemps commence,
Fraîches beautés, à l'air piquant et doux,
Au minois fin, à l'œil plein d'innocence,
Déjà portant d'inévitables coups;
Dont le port noble, élégant, plein d'aisance,
La taille libre, et les jeunes trésors
S'arrondissant, saillans sur un beau corps,
Du temps d'aimer annoncent la naissance;
Dont le cœur vif, encor dans l'ignorance,
Novice encor, mais fait pour le désir,
Va, tendre Amour, ému par ta présence,
S'ouvrir bientôt à l'instinct du plaisir,
Comme la rose au souffle du zéphyr.

A son autel cette heureuse jeunesse

Va tous les jours adorer la déesse,
Et tous les jours la déesse pour eux
Quitte le ciel, et vient dans ces beaux lieux :
Lieux enchantés ! Que ne puis-je moi-même
Y vivre en paix auprès de ce que j'aime !

Là les étés n'embrasent point les airs ;
On n'y craint point la rigueur des hivers ;
Mais on y voit assise sur un trône
Flore, et Cérès à côté de Pomone.
Par leurs bienfaits, d'elle-même, en tout temps,
L'île féconde à la fois se couronne
D'épis dorés, des fruits mûrs de l'automne,
Et de l'émail dont brille le printemps.

Dons précieux, que la terre fait naître
Pour enrichir ses jeunes habitans,
Vous suffisez pour les rendre contens !
Ils sont heureux ! pourraient-ils ne pas l'être ?
A leurs besoins ils bornent leurs désirs,
Mais sans chercher, au gré des vains caprices,
A se créer mille besoins factices :
Des vrais besoins naissent les vrais plaisirs.

Occupé seul du soin de leur bel âge,
Tu les conduis, ô vénérable sage,
De qui le nom, fameux dans l'univers,
Fera bientôt l'ornement de ces vers!
Tirésias, aveugle octogénaire
Toi, seul vieillard qu'on admit dans ces lieux,
De toute l'île et l'oracle et le père;
Toi, dont l'esprit peut sonder le mystère
De l'avenir, caché souvent aux dieux;
Homme divin! c'est toi qui les éclaires,
Qui les instruis dans les arts nécessaires,
Ou qui plutôt, suivant de près leurs pas,
Vois d'elle-même agir leur industrie,
Sans le presser, cultives leur génie,
Soutiens sa marche, et ne la forces pas.

Tu sais encore, aidé par l'harmonie,
Polir l'esprit, et, sans autres leçons,
Former le cœur de tes chers nourrissons.
Autour de toi, dans la verte prairie,
Vient se ranger leur troupe réunie,
Lorsque tu joins la douceur de tes chants

Aux airs du luth, aux sons de la guitare,
Lorsque tu peins, dans tes accords touchans,
Soit un lointain, où l'œil charmé s'égare,
Sur le mélange agréable et bizarre
Des monts, des rocs suspendus et penchans,
Soit les couleurs dont le matin se pare,
Ce qu'ont enfin d'attrayant ou de rare
Les bois, les eaux, les vergers et les champs.
Mais si ta voix, plus brillante et plus forte,
Chante Uranie et ces déserts semés
D'étoiles d'or et d'astres enflammés;
Si, tout entière à l'ardeur qui l'emporte
Plus haut encor, par-delà tous les cieux,
D'un vol hardi, ta muse se transporte
Pour contempler la majesté des dieux,
Alors, au bruit de tes accens rapides,
On quitte tout; de tout autre plaisir,
Pour t'écouter, on perd le souvenir;
Et le pêcheur, sur ses rives humides,
Et le chasseur, au fond de ses forêts,
Près de surprendre ou les poissons avides,
Ou les chevreuils et les biches timides,

Frappés d'abord, enchantés et distraits,
Laissent tomber le filet ou les traits :
Chacun accourt, chacun sent que son âme
Perce avec toi les palais éternels,
Et va se perdre au sein des immortels :
Leur cœur ému par la vertu s'enflamme,
Et s'affermit dans l'amour du devoir :
Tant l'harmonie a sur nous de pouvoir !

Tu vois ainsi, pures et fortunées,
D'un cours égal s'écouler leurs journées ;
Et chaque soir, quand l'astre de Vénus
Fait luire au ciel sa paisible lumière,
Ils vont chercher une ombre hospitalière
Sous les ormeaux, sous les palmiers touffus,
Ou reposer dans des grottes tranquilles,
Sur le duvet de la mousse et des fleurs,
Lits sans apprêts, véritables asiles
Du doux sommeil et des songes flatteurs.

O peuple enfant, ô fils de la nature !
Simples comme elle, unis par ses liens,

Pour qui son sein, comme une source pure,
Toujours ouvert, s'épanche sans mesure,
Jouissez tous, sans diviser ses biens.
O mes héros, cœurs faits pour la droiture,
Faits pour l'amour, la sagesse et la paix!
O vous, de qui n'approchèrent jamais
L'opinion, l'erreur ni l'imposture,
Ni le désir de l'or ou des grandeurs,
Auteurs premiers du crime et des malheurs!
Conservez bien le sort que vous assure
Votre innocence; et plaise aux dieux qu'il dure!

Il eût duré, sans un vice, un fléau
Dont les progrès devinrent plus funestes
Que ne le sont tous les fléaux célestes,
Sans l'amour-propre enfin, monstre nouveau,
Né dans cette île, et né pour sa ruine,
Qui, de l'Amour et rival et bourreau,
Au fond des cœurs le cherche et l'assassine.
A vous tracer sa fatale origine,
Faut-il, hélas! employer mon pinceau!

C'est par vous seul, infortuné Narcisse,

Que cette terre, inaccessible au vice,
Connut enfin le mal contagieux
Qui fit partout des ravages horribles,
Et corrompit, dans ces âmes sensibles,
De leurs vertus les germes précieux.
Vous, dont Vénus enrichit la jeunesse
De tous les dons qui captivent les cœurs,
Vous, le plus beau de ceux que sa tendresse
Avait choisis pour ses adorateurs,
Amant d'Écho, si long-temps chéri d'elle,
Quel dieu vous fit oublier cette belle,
Pour n'aimer plus que vos traits enchanteurs ?
Ce fut Junon. La déesse cruelle
Vous envoya cette fureur nouvelle,
Qui pour vous-même alluma votre amour.
Par vous Junon transmit, en un seul jour,
A vos amis votre aveugle délire,
Et de Vénus anéantit l'empire,
En desséchant dans tous ses citoyens
Le sentiment qui formait leurs liens.

Mais de nos yeux éloignons-les encore,

Ces maux affreux par ma muse annoncés :
Arrêtons-nous, pour voir au moins éclore
Ces jours si beaux, et sitôt éclipsés.

Vénus voulut, avant l'âge où l'on aime,
Voir ses sujets, voir ces couples charmans,
Couples futurs, déjà s'unir d'eux-mêmes
Par le rapport des goûts, des sentimens.
Elle voulut que ces enfans aimables,
Pour rendre un jour leurs chaînes plus durables,
Fussent amis avant que d'être amans;
Qu'en attendant les amoureuses flammes,
D'avance un sexe à l'autre fût lié;
Qu'enfin l'amour, près d'entrer dans leurs âmes,
En arrivant, y trouvât l'amitié.
Car l'amitié, la confiance intime,
Nourrit l'amour, le soutient, le ranime,
Et rend ses feux plus touchans de moitié.
De leur concours, de leur souffle unanime
Naît ce plaisir pur, délicat, sublime,
Plaisir cherché par mes vœux superflus,
Plaisir moqué des mortels corrompus.

Mais quoi! l'amour n'est point connu du crime,
Puisque l'amour sans l'amitié n'est plus,
Que l'amitié se fonde sur l'estime,
Et que l'estime est fille des vertus.

Or, des vertus la Nature est la mère :
Consultez-vous, et soyez mes témoins,
O mes lecteurs! ou consultez du moins
Ces cœurs bien faits, où la vertu sincère
Ne fut jamais une plante étrangère,
Et pour fleurir, ne demande aucuns soins.
Aussi le dieu qu'à Paphos on révère
Choisit leur île, en fit son sanctuaire :
Ce dieu charmant, de la terre exilé,
Par la vertu chez eux fut rappelé.
Il attendit, pour s'y rendre auprès d'elle,
L'âge marqué, le vrai temps des amours,
Qu'il faut attendre, et qu'on prévient toujours.
Cet âge arrive, et la race mortelle
Revoit enfin le père des beaux jours,
Après l'horreur d'une absence cruelle.
Il vient, il rit, il fait dans tous les cœurs

De son flambeau jaillir une étincelle;
Et tous les cœurs d'une flamme nouvelle,
En même temps, éprouvent les ardeurs.

Tout change alors, alors tous les yeux s'ouvrent.
Non sans rougeur, les deux sexes découvrent
Que l'amitié, qui les unit long-temps,
S'est transformée en d'autres sentimens.
Auprès d'Écho, l'heureux fils de Céphise
Sent des désirs qu'il n'avait pas connus.
La belle Écho, d'elle-même surprise,
Sent près de lui tous les feux de Vénus.
Le soir approche, et chaque amant s'apprête
A demander, par ses brûlans soupirs,
Le doux tribut que lui doit sa conquête;
Mais pour Narcisse il n'est point de plaisirs.
Avec douleur, Tirésias lui-même,
Qu'ont trop instruit des oracles secrets,
En l'éloignant des yeux de ce qu'il aime,
N'a consulté que leurs vrais intérêts.

Mais le jour fuit: sous le toit solitaire

Tendre Vénus, lorsque, sous tes auspices,
De tes plaisirs ils cueillent les prémices,
Descends, allume et rallume leurs feux,
Et dans leurs sens, invisible auprès d'eux,
Verse les flots de tes pures délices.

Applaudis-toi, grande divinité,
Applaudis-toi, contemple ton ouvrage :
D'un œil serein vois la félicité
De tant de cœurs qui te rendent hommage :
Vois cette scène, et ces groupes épars.
Quel lieu jamais offrit à tes regards
De ton pouvoir un plus beau témoignage,
Et du bonheur une plus vive image?
Où cependant, où ne portes-tu pas
Et le bonheur et l'innocente joie?
En quelque endroit que se tournent tes pas,
Sur tous les fronts la gaîté se déploie;
La paix te suit, les flots séditieux,
Quand tu parais, retombent et s'apaisent,
L'aquilon fuit, les tonnerres se taisent,
Et le soleil revient, plus radieux,

Dorer l'azur dont se peignent les cieux.
A ton aspect la Nature est émue;
En rugissant le lion te salue;
L'ours, en grondant, t'exprime ses plaisirs;
L'oiseau léger te chante dans la nue;
Et l'homme enfin, par la voix des soupirs,
Te rend honneur et t'offre ses désirs.
Rien ne t'échappe, et l'abîme des ondes
S'embrase aussi de tes flammes fécondes;
Et sous tes traits, sous tes brûlans éclairs,
Pleins d'allégresse, en leurs grottes profondes,
Tu vois bondir tous les monstres des mers.
C'est toi par qui sont les êtres divers!
C'est toi, Vénus, qui rajeunis les mondes,
Et dont le souffle anime l'univers.

L'Olympe même éprouve ta puissance,
Et Jupiter.... Mais que dis-je! et pourquoi
Parlé-je ici de ton empire immense?
Mon zèle ardent m'emportait malgré moi:
Faible mortel, je me tais devant toi.
Pour te louer, la meilleure éloquence

Est de sentir, de te suivre en silence,
Et de céder doucement à ta loi.
Deux jeunes cœurs, par un tendre délire,
T'honorent plus que les sons de ma lyre;
Je la suspends moi-même à ton autel,
Et me dévoue à ton culte immortel.

Transporte-moi parmi tes insulaires,
Égare-moi dans les réduits secrets
De leurs vallons, de leurs sombres forêts.
Je les verrai, ces rives étrangères,
J'irai trouver ces peuples fortunés,
Ces amans vrais, ces maîtresses sincères :
J'irai chez vous, paisibles solitaires,
Jouir des biens qui vous sont destinés;
A votre suite, ô nymphes bocagères!
J'irai fouler les naissantes fougères,
Et, les cheveux de roses couronnés,
M'associer à vos danses légères.

Chant Deuxième.

De ce bonheur, qui semblait fait pour tous,
Le beau Narcisse, Écho, sa belle amante,
Sont privés seuls par un pouvoir jaloux.
Aimable enfant, et vous, nymphe charmante,
Qu'aviez-vous fait? et quel crime sur vous
Avait du ciel attiré le courroux?

Narcisse, Écho, par un avis céleste,
Sont menacés du sort le plus funeste,
Le même jour, oui, le jour fortuné,
Qu'à leurs plaisirs ils auront destiné;
Tirésias, que le destin éclaire,
De ce destin organe involontaire,
A ces amans, près de combler leurs vœux,
Avait prédit cet avenir affreux.

Mais il craignait le penchant invincible

Que l'un pour l'autre ils éprouvaient tous deux :
La soif du cœur, l'instinct impérieux,
Pouvaient braver cet oracle terrible.
Pour les amans il n'est rien d'impossible,
Et les périls ne sont rien à leurs yeux.
Les vrais amans laissent tonner les dieux :
De nos désirs l'attrait irrésistible
Parle plus haut que l'enfer et les cieux.
Il voulut donc, sous un prétexte heureux,
Oter lui-même à ce couple sensible
L'occasion qu'il redoutait pour eux,
L'occasion d'un moment dangereux.
Tromper l'amour est chose peu facile :
Tirésias, en ressources fertile,
Sut, nuit et jour, enchaîner près de lui
Son jeune élève, à ses ordres docile.
« Mon fils, dit-il, si je fus votre appui
« Dans l'âge tendre où l'homme, sans autrui,
« A se conduire est encore inhabile,
« A votre tour, conduisez aujourd'hui
« Et soutenez ma vieillesse débile.
« Venez, mon fils, votre présence utile

« Des jours trop longs m'abrégera l'ennui.
« Nous marcherons attachés l'un à l'autre
« Par les deux bouts de ce ruban léger,
« Qui règlera ma route sur la vôtre,
« Et loin de moi bannira le danger.
« Approchez-vous. » Le crédule Narcisse
Vient s'enchaîner, sans prévoir l'artifice.
De ce moment, il précède, il conduit
Le vieux devin, qui chemine avec peine,
Qui, dans le jour ne trouvant que la nuit,
Pour s'étayer dans sa marche incertaine,
Courbe son corps sur un appui de frêne,
Et fortement tient le cordon qu'il suit.

Mais en captif te retenant sans cesse,
Trop simple enfant, ainsi Tirésias
T'empêchera, barbare par tendresse,
De rester seul auprès de ta maîtresse,
Et saura bien, quand tu guides ses pas,
Sur tous les tiens veiller avec adresse.

Souvent Écho, souvent Narcisse en pleurs

Près de leur père unissaient leurs douleurs,
Et ce bon père, ému de ces alarmes,
Pleurait lui-même en essuyant leurs larmes.

Regards, soupirs, quelques baisers encor,
Donnés, rendus, savourés en cachette,
Malgré les soins de l'aveugle Mentor,
Mêlaient du moins, dans leur âme inquiète,
A l'amertume une douceur secrète.
Mais ces baisers tremblans, mal assurés,
Ces faibles biens, que sont-ils, comparés
A ces torrens de volupté parfaite,
Où les amans, de plaisir altérés,
Sont à longs traits de plaisir enivrés?

Un jour enfin, jour de triste mémoire,
Qui vit la faute et les malheurs d'Écho!
Jour qui devrait des fastes de l'histoire
Être effacé par la main de Clio!
L'astre du monde ouvrait encore à peine,
Dans l'orient, son palais de vermeil:
Près d'un taillis, sur le bord d'une plaine,
Parmi les fleurs, sous la voûte d'un chêne

Impénétrable aux rayons du soleil,
D'accord entre eux, Zéphyre et le Sommeil
Flattaient Narcisse, et ces gardiens fidèles
Au loin chassaient, en secouant leurs ailes,
Les noirs soucis, jusqu'au temps du réveil.
Depuis trois jours, depuis trois nuits entières,
Vous n'aviez pu, dieu des heureux pavots,
Sous votre main abaisser ses paupières,
Ni dans ses sens rétablir le repos.
Il pressentait les approches fatales
De son malheur; mais les dieux quelquefois
A nos chagrins laissent des intervalles :
Le Sommeil vient, la Nature a ses droits.

Écho survint. L'ennui qui la dévore
Vers son amant l'appelle dès l'aurore.
Le tendre Amour présente à ses regards
Tirésias et celui qu'elle adore.
Près d'eux, sur l'herbe, étaient de toutes parts
Traits et carquois confusément épars,
Traits dont Narcisse, en des jours plus tranquilles,
Aimait l'usage, et qu'il laisse inutiles.

Près du vieillard qui le tient enchaîné,
Sur ses genoux, d'un air de confiance,
Il sommeillait, mollement incliné,
Et le vieillard, seul, assis en silence,
Le soutenait d'un air de complaisance.

L'agile Écho précipitait ses pas;
Mais tout à coup, immobile, enchantée,
Un peu loin d'eux elle s'est arrêtée.
A cet enfant, qui ne la voyait pas,
Elle sourit en étendant les bras;
Elle sourit, et pourtant elle pleure.
Le ciel présente un contraste pareil,
Lorsque dans l'air on voit, à la même heure,
Tomber la pluie et briller le soleil.
« Sans doute, hélas! à son inquiétude,
« Toute la nuit, dit-elle, il s'est livré;
« Au jour naissant le Sommeil est entré
« Dans ses beaux yeux fermés de lassitude.
« Comme en dormant il reprend sa fraîcheur
« Et ses attraits! que dans cette attitude
« Il est touchant! qu'il est cher à mon cœur! »

Vers le gazon où Narcisse repose,
Disant ces mots, elle court vivement;
Puis, abaissant une bouche de rose,
De cent baisers, doucement, doucement,
Presse en secret sa bouche demi-close.
Qu'il est heureux! mais que dis-je! endormi,
S'il est heureux, il ne l'est qu'à demi.

Enfin, cédant à sa douleur amère,
Écho se jette aux genoux de son père,
Et d'une voix qu'éteignent les soupirs,
Exprime ainsi ses mortels déplaisirs:
« O vous, de qui la bonté paternelle,
« Narcisse et moi, daigne nous consoler!
« Toujours le sort nous fera-t-il trembler?
« Que tarde-t-il? et quand sa main cruelle
« Du dernier trait nous doit-elle accabler?
« Faut-il long-temps languir dans la contrainte
« En l'attendant? Condamnés par le ciel,
« Faut-il encor que nous mourions de crainte,
« Cent fois le jour, avant le coup mortel?
« Ah! quel que soit ce malheur que j'ignore,

« L'incertitude est plus affreuse encore.
« Il est cent maux que notre esprit flottant
« Craint tour à tour, pour un qui nous attend.
« Mais, ce qui rend notre infortune extrême,
« Nous redoutons le jour du bonheur même :
« Nous nous aimons, et n'osons nous unir!
« Serait-ce un mal de s'unir quand on s'aime,
« Pour que le ciel voulût nous en punir?
« O vous, mon père! oh! si jamais votre âme
« Du tendre amour avait connu la flamme,
« Si vous lisiez dans le sein des amans,
« Avec pitié vous verriez nos tourmens.
« Un dieu menace. A-t-il quelque supplice
« Plus dur pour moi que de perdre Narcisse?
« Je crains sa perte, et c'est mon seul effroi.
« Mon cher amant! toi seul es tout pour moi.
« Mon choix est fait, s'il faut que je choisisse
« Ou de mourir ou de vivre sans toi.
« Je périrai... Sera-ce avec justice?
« Suis-je coupable?... » Alors Tirésias :
« Craignez le ciel, et ne l'accusez pas :
« Le ciel est juste. Est-ce à vous, téméraire,

« D'oser juger la justice des dieux?
« Ah! réprimez ce penchant curieux,
« Ou redoutez un châtiment sévère.
« Penchant funeste! Écho, tremble aujourd'hui
« D'être coupable, et de l'être par lui.

« Mais le temps vole. Allez dans ces campagnes,
« Allez, ma fille, assembler vos compagnes.
« Je vous attends; et quand l'astre du jour
« Aura fourni la moitié de son tour,
« Nous irons tous, dans un grand sacrifice
« (Honneurs, hélas! peut-être superflus!),
« Prier Junon de vous être propice :
« Craignez Junon... Je n'en dirai pas plus;
« Et dès ce soir, si de tristes présages,
« Lorsque tantôt nous irons l'implorer,
« N'annoncent pas qu'il faut vous séparer,
« Et que sa main rejette vos hommages,
« Oui, dès ce soir, je couronne vos vœux.
« Car, je le sens, enfin cette journée
« Doit décider de votre destinée,
« Et va vous rendre heureux ou malheureux. »

Écho partait. Dans le vague des nues
Elle aperçoit deux cygnes éclatans,
Au cou flexible, aux ailes étendues,
Qui dans un char, au bruit de leurs accens,
Traînent Vénus, et volent sur les vents.
En se jouant, légèrement ils fendent
Le sein des airs, et lentement descendent
Sur le gazon, jusqu'aux pieds du vieillard.
Avec respect, pesamment il s'empresse
De se lever, d'aller à la déesse,
Pour l'adorer, au sortir de son char,
Retombe assis, et maudit sa vieillesse.
Au mouvement que fit Tirésias,
L'enfant roulant s'en va sur l'herbe épaisse
Tomber près d'eux, et ne s'éveille pas :
Tant le sommeil lui rend avec usure
Ce que le soin fit perdre à la nature !

« Dors, cher enfant, sous ces ombrages verts.
« Esprits légers, qui volez dans ces plaines,
« Paisibles vents, par vos molles haleines,
« Autour de lui rafraîchissez les airs.

« Vous, mes oiseaux, par vos tendres concerts,
« Calmez son âme, et faites dans ses veines
« Couler la paix et l'oubli de ses peines. »
Ainsi parla la mère des Amours ;
Puis, s'asseyant sur un lit de verdure :
« Guide prudent, qui veillez sur ses jours,
« Hélas! dit-elle, à vous seul j'ai recours ;
« Apprenez-moi sa disgrâce future,
« Et de son sort percez la nuit obscure. »

« Belle Vénus, reprit Tirésias,
« De l'avenir le destin est le maître.
« Sa volonté dirige tous nos pas :
« Respectons-la sans vouloir la connaître ;
« Pour la connaître, on ne la change pas.
« Eh! qui, d'ailleurs, de ce dieu redoutable
« Peut déchirer le voile impénétrable?
« Par moi sans doute il annonce aux mortels,
« Tantôt des biens, tantôt des maux cruels ;
« Mais par ma voix rarement il déclare
« Quels sont ces maux ou ces biens qu'il prépare ;
« Avec moi-même il sait dissimuler,

« Et ne répand qu'une lumière avare
« Sur les secrets qu'il veut me révéler.
« De ces enfans ce qu'il daigne prédire
« Diversement se peut interpréter.
« Il serait long de vous le répéter,
« Tendre Cypris, et, pour vous le redire,
« De mon histoire il faudrait vous instruire :
« Il en dépend et s'y trouve enchaîné...
« Mais laissons là mon sort infortuné,
« Et de ma vie étouffons la mémoire. »

« Non, dit Vénus, il faut tout recueillir ;
« Le passé peut expliquer l'avenir.
« J'attends de vous ce récit, cette histoire,
« Toujours promise, et remise toujours ;
« C'est trop long-temps différer tous les jours
« Cette faveur qu'une déesse implore.
« Ne pensez plus vous en défendre encore,
« Ni m'échapper par de nouveaux détours.
« Voyons enfin ces événemens rares,
« Ce long tissu d'aventures bizarres,
« Qui de vos ans ont illustré le cours.

« Parlez sans crainte; à l'ombre de ce chêne
« Nous sommes seuls; nul témoin ne nous gêne,
« Nul indiscret n'entendra nos discours. »

Ainsi du moins le croyait la déesse;
Mais un buisson dérobait à ses yeux
La jeune Écho, qui s'était, auprès d'eux,
Dans le taillis glissée avec finesse.
En surprenant ce qu'ils disaient tous deux,
Écho voulait pénétrer ce mystère
Qui l'intéresse, et que l'on veut lui taire.
Injustes dieux! pourriez-vous la punir
D'avoir tenté de sauver ce qu'elle aime?
Serait-il vrai qu'elle eût fait elle-même
Tout son malheur, voulant le prévenir?

Elle était fille; elle était amoureuse;
Elle tremblait pour l'objet de ses soins;
C'était assez pour être curieuse,
C'était assez : filles le sont pour moins;
Mais je ne veux fronder ce sexe aimable
Et, pour Écho, sa faute est excusable.

Si cette nymphe est coupable en ceci,
Je lui pardonne; Amour la fit coupable.
Puisse le sort lui pardonner aussi!

Discrètement, et d'une main habile,
En écartant le feuillage mobile,
L'œil et l'oreille avidement ouverts,
Elle regarde, elle écoute au travers;
Ne peut qu'à peine, en ce petit asile,
Trouver sa place, et craint de se montrer,
Ne se meut pas, et n'ose respirer;
Sait ramasser son corps souple et facile,
Se promettant, durant cet entretien,
D'épier tout, un mot, un geste, un rien:
Un mot, un geste, un rien, tout est utile.
Comme elle aussi, Vénus le savait bien.
Vénus croyait de ces énigmes sombres
Voir par degrés se dissiper les ombres;
Qu'une parole échappée au hasard,
Dans le récit qu'elle attend du vieillard,
Malgré lui-même, éclaircirait peut-être
Ce qu'il semblait n'oser faire connaître;

Qu'une fois mis en humeur de conter
(Car on se plaît à conter à cet âge),
A ce plaisir se laissant emporter,
Il pourrait bien, moins discret et moins sage,
Par quelque trait imprudemment lâché,
De l'avenir entr'ouvrir le nuage,
Et dévoiler ce qu'il tenait caché.

Tirésias dans un profond silence
Devait toujours se tenir retranché;
Mais il sent peu la triste conséquence
De son récit, et l'humaine prudence,
Qui dans la nuit de tout temps a marché,
Dans quelque abîme a toujours trébuché;
D'ailleurs quel art, quels ressorts, quelle adresse,
Vénus alors n'employa-t-elle point.
Plainte, menace, autorité, caresse,
Tout fut d'usage; on n'omit aucun point.
Contre Vénus que peut notre faiblesse,
Quand l'artifice à son pouvoir est joint?
Il balançait : la belle enchanteresse
Soudain lui donne un baiser plein d'appas,

Vole à son cou, contre son sein le presse,
Et tendrement le serre dans ses bras.
La jeune vigne entoure ainsi l'écorce
D'un orme antique, et l'embrasse avec force.
Tirésias, réchauffé par Vénus,
Sentit en lui se ranimer la cendre
De ses doux feux, autrefois si connus,
Et d'un soupir il ne put se défendre.
« Vous rappelez à notre souvenir
« Un temps bien cher, dit-il à Cythérée :
« O temps heureux, mais de courte durée !
« Temps des amours, qui ne peux revenir,
« Devais-tu naître ! ou devais-tu finir !
« Regrets amers ! Mon âme déchirée
« Tout de nouveau se rouvre à ses douleurs.
« Il faut pourtant vous conter mes malheurs.
« La Renommée en a parlé sans doute,
« Plus d'une fois, à la table des dieux ;
« Mais ses cent voix, dans la céleste voûte,
« Mentent souvent, comme dans ces bas lieux. »

Chant Troisième.

« Depuis le jour où, témoin de vos charmes,
Au mont Ida, l'heureux berger Pâris,
De la beauté vous accordant le prix,
Força Junon de vous rendre les armes,
Junon piquée a toujours contre vous
Lancé les traits de son dépit jaloux ;
Et l'avenir ne peut vous sauver d'elle,
Puisqu'elle est femme, et qu'elle est immortelle ;
Souffrez ce mot sans montrer de courroux.
Moi, qui du sien devais me croire indigne,
J'en suis aussi l'objet infortuné,
Et mon exemple est une preuve insigne
Que son cœur dur n'a jamais pardonné.
Or, si ce cœur nous unit dans sa haine,
Dès lors, Vénus, elle voit avec peine,
Nos citoyens, enfans de votre choix :
Ils sont à vous, et vivent sous mes lois,

Dans les forêts, errant et solitaire,
Je me cachais, et je craignais d'aimer.
Je vis Irène, et mon fier caractère,
A son aspect, se sentit désarmer.
Aimable Irène ! objet si plein de charmes !
Victime, hélas ! de tes feux trop constans !
Fille trop tendre ! après trois fois seize ans,
Ton souvenir m'arrache encor des larmes.

« Devant les dieux je reçus son serment,
Elle eut le mien. Nous touchions au moment
Si cher pour moi, si cher pour elle-même :
Nous avancions vers le bonheur suprême ;
Ma bouche avait des baisers précurseurs
Cueilli déjà les premières douceurs ;
Mais, ô prodige ! ô soudaine disgrâce !
Dans tous mes sens émus par le désir,
Et qu'animait l'approche du plaisir,
Un froid mortel se répand et les glace :
J'en perds l'usage..... ou plutôt... quel affront !
Je perds.... La honte est encor sur mon front.
O chère épouse ! en quel moment étrange,

Et par quel trait inouï jusqu'alors
Cette Junon me surprend et se venge !
Entre tes bras, la cruelle me change
En jeune nymphe, et trompe mes transports :
Je m'éclipsai dans mes plus doux efforts.
Telle en nos champs la tendre sensitive
Fuit le toucher, délicate et craintive,
Et rentre en soi; mais du moins, ô Vénus !
Si nous ôtons le doigt qui la captive,
Elle renaît et plus fraîche et plus vive :
Elle renaît; et moi, triste, confus,
Moi, sans renaître, hélas ! je disparus
A mes regards, comme aux regards d'Irène;
Et mon amante, étonnée, incertaine,
En moi me cherche et ne me trouve plus.
« Ainsi le sort nous joue et nous opprime,
« S'écria-t-elle; ainsi, faibles humains,
« A peine il met le bonheur dans vos mains,
« Que devant vous il entr'ouvre un abîme,
« Où vous voyez fondre et s'évanouir
« Ce vain bonheur dont vous deviez jouir.
« Toi, qu'il détruit, je vois de cet outrage,

« De ce néant s'indigner ton courage ;
« Je souffre aussi : tout est fini pour moi.
« Mais à ta main si je ne puis prétendre,
« J'attends de toi l'amitié la plus tendre ;
« C'est mon espoir. Ne crois pas qu'après toi
« Aucun amant m'engage sous sa loi.
« Quand tu n'es plus, je veux chérir ta cendre,
« Et ta mémoire aura toujours ma foi. »

« Je fus sensible à cet amour fidèle,
Et je l'aimai, mais sans brûler pour elle.
Eh ! que pouvais-je en cet état nouveau ?
Elle avait vu dans la nuit éternelle
De mes désirs s'éteindre le flambeau :
J'étais vivant, et j'étais au tombeau.

« D'Irène, au moins, compagne inséparable,
Je lui donnais mes inutiles jours :
Notre amitié devint inaltérable.
Près d'elle enfin j'oubliai pour toujours
Ces lieux charmans, ces lieux qui m'ont vu naître,
Et que l'Ismène arrose dans son cours :
Comment alors pouvais-je y reparaître ?

« Tous mes conseils ne purent étouffer
Au sein d'Irène une ardeur insensée.
Mon vain fantôme occupait sa pensée,
Et la raison ne put en triompher.
Sa passion, faiblement endormie,
Se réveillait de moment en moment,
Et chaque jour, aux yeux de son amie,
Elle donnait des pleurs à son amant.

« J'étais bien loin de partager sa flamme.
Le sexe dit que la simple amitié
Peut, sans l'amour, satisfaire son âme;
Le sexe ment : le tendre amour réclame
De ces beaux cœurs au moins une moitié :
J'en fis l'épreuve. Acis eut ma tendresse;
Acis m'aimait, Acis savait aimer :
Je fus discrète, et ma délicatesse
Voulut cacher à ma triste maîtresse
Un feu nouveau qui devait l'alarmer.
Mais j'ignorais que le trait qui nous blesse
Ne peut en nous toujours se renfermer,
Et qu'il n'est point de si secret mystère,

Que tôt ou tard un œil jaloux n'éclaire.
A ma rougeur, à ce trouble si prompt,
Qu'au nom d'Acis on voyait sur mon front,
A mon silence, à mon air de contrainte,
Irène apprit mon penchant et ma feinte.

« Pardonne, Irène. A mon cœur, comme au tien,
Un dieu commande, un dieu, tu le sais bien,
Qui malgré nous de nous-mêmes dispose.
Athénaïs (ce nom était le mien
Depuis le jour de ma métamorphose),
Athénaïs plaint les maux qu'elle cause,
Plaint ton amour, mais s'occupe du sien.
Que diras-tu? De quelle jalousie
Ton âme, hélas! sera-t-elle saisie,
Lorsque, malgré tes regrets et tes cris,
Mon jeune amant, aux autels d'hyménée
Me conduira, de guirlandes ornée,
Comme on me vit t'y conduire jadis?

« Elle arriva, cette grande journée.
Souvenez-vous de cet instant, Cypris,

Où, dans les bras d'Irène consternée,
Tirésias devint Athénaïs.
Vous le dirai-je? En un moment semblable,
Quand mon époux est à peine en mes bras,
Quand au plaisir tout paraît favorable,
Par un retour que je n'attendais pas,
Athénaïs devint Tirésias.
Ainsi, deux fois la déesse fatale
Me fit souffrir le tourment de Tantale;
Ainsi, le sang des serpens amoureux
Sollicitant sa cruelle justice,
Elle voulut, pour les venger tous deux,
Du double sexe en moi tromper les feux,
Unir en moi le différent supplice
Que dut jadis éprouver chacun d'eux.
Ce châtiment aurait dû lui suffire.
Acis gémit. De ses bras caressans,
Les yeux baissés, honteux, je me retire,
Et lui remets son cœur et ses présens.

« Je le quittai pour voler chez Irène.
Enfin, disais-je, à moi-même rendu,

Je vais encor la faire souveraine
D'un tendre cœur qu'elle a long-temps perdu.
Flatteuse idée ! espérance trop vaine !
J'entre... la Parque allait trancher son sort,
Et m'attendait pour cette horrible scène.
« Irène !... ô dieux ! criai-je avec transport,
« Vois ton amant que le ciel te ramène,
« Entends ma voix »... Elle fait un effort,
Étend les bras, me cherche, ouvre avec peine
Des yeux nageant dans l'ombre de la mort,
Me reconnaît... Un doux rayon de joie
Sur son visage, où régnait la pâleur,
Fait un moment renaître la couleur.
« Serait-ce toi ? Que faut-il que j'en croie ?
« Se peut-il bien qu'enfin je te revoie !
« Mais dans quel temps ! Ah ! je n'ai pu souffrir
« Ton autre hymen ; ma tendresse jalouse
« M'a consumée... Adieu, je vais mourir,
« Heureuse au moins de mourir ton épouse !
« Retiens tes pleurs. Puissé-je, à l'avenir,
« Trop cher époux, vivre en ton souvenir !
« Puissé-je ! »... Alors ell perd la lumière.

Hélas ! en vain, la serrant dans mes bras,
Je la voulais disputer au trépas ;
Il me fallut lui fermer la paupière,
Et sur sa bouche on me vit recueillir
Ses feux, son âme et son dernier soupir.

« Dès cet instant, pardonnez, ô déesse !
Je pris en haine et l'hymen et l'amour :
Dès lors mon cœur, flétri par la tristesse,
A vos plaisirs se ferma sans retour.
Si mon image a dans le sein d'Irène
Régné jadis jusqu'à son dernier jour,
Je veux moi-même, occupé de la sienne,
Dans le tombeau l'emporter à mon tour.

« Je voulais fuir une île que j'abhorre ;
Mais le Destin qui fit tous mes malheurs,
De ces premiers peu satisfait encore,
M'y préparait de nouvelles douleurs.

« C'est à Samos que Junon prit naissance ;
C'est à Samos, séjour de son enfance,

Que de son frère elle fit son époux.
Elle s'y plaît, et cette heureuse terre
Lui sert d'asile, en ces momens jaloux
Où, pour un temps, la déesse en courroux
Renonce au lit du maître du tonnerre.
Souvent aussi Jupiter suit ses pas;
Dans ces bosquets il la trouve plus belle.
A leur aspect, son cœur se renouvelle,
Et brûle encor de ces feux délicats
Qu'il y sentit pour ses jeunes appas;
Et son amour met à profit, près d'elle,
Les souvenirs que ce lieu leur rappelle;
Mais quelquefois elle vient s'y cacher,
Respirer seule et jouir d'elle-même :
Sans cour, sans pompe, elle vient y chercher
La liberté, qui fuit le rang suprême;
De son front grave elle y vient détacher
Tous ses ennuis avec son diadème;
Elle y vient rire; on rit peu dans les cieux.
Je la plaindrais, je plaindrais tous les dieux
D'être immortels, si ces dieux qu'on révère
Devaient traîner leur triste éternité

Sans dépouiller la majesté sévère;
Si, pour l'honneur de la divinité,
Ils ne pouvaient briser la chaîne austère
De la contrainte et de la dignité.
Junon commande à la nature entière,
Je le confesse, et pour ce cœur si fier
Il est flatteur de marcher la première
Parmi les dieux, et près de Jupiter.
Il faut pourtant à cette reine altière
D'autres plaisirs, des plaisirs plus touchans.
Samos lui rouvre un sein qui l'a nourrie,
Et Junon trouve en cette île fleurie
Ces plaisirs purs qui naissent dans les champs.

« Elle y parut alors que, toute prête,
Sur le rivage, en ses replis flottans,
Déjà ma voile emprisonnait les vents.
J'allais partir; mais son ordre m'arrête.
Conduit près d'elle, et près de son époux,
Dans un salon de fleurs et de verdure,
Orné des mains de la simple nature,
Je viens, je tombe à leurs sacrés genoux.

De l'univers je contemple les maîtres.
Ils étaient seuls ; car les dieux de leur cour
Étaient restés au céleste séjour ;
Et le troupeau des demi-dieux champêtres,
Par Jupiter enivrés en ce jour,
Trop échauffés de nectar et d'amour,
L'avaient quitté, pour suivre sous les hêtres
Le jeune essaim des nymphes d'alentour.
L'exemple entraîne, et le fils de Saturne
Avait aussi, sur la fin du repas,
Pressé Junon, et volé dans ses bras.
Tout l'annonçait ! on remarquait une urne
Sur le gazon, renversée auprès d'eux,
Et cent cristaux qui, brisés dans leurs jeux,
Témoins récens d'une gaîté folâtre,
Du grand combat parsemaient le théâtre.

« Sages enfin, après l'emportement,
Ils jouissaient de ce repos charmant
Où tombe une âme heureuse et satisfaite :
Calme enchanteur, tranquillité parfaite,
Pure, sans trouble et sans égarement.

Ils raisonnaient, ils demandaient comment
L'enfant Amour, qui paraît si paisible,
Porte en nos sens ce tumulte terrible,
Tel que celui de l'humide élément,
Quand l'aquilon de son souffle invincible
Le bouleverse impétueusement.
Ils demandaient si sa flamme invisible
Sur chaque sexe agit également,
Lequel des deux, la maîtresse ou l'amant,
Prend plus de part, se montre plus sensible
A ses plaisirs, dans un tendre moment.
Junon disait : Faut-il qu'on délibère?
Ne sait-on pas qu'en ces instans si doux,
L'homme, plus vif, est plus flatté que nous?
Mais Jupiter prétendait le contraire.
C'est aux experts d'expliquer ce mystère;
Mais des experts, en est-il sur ce point?
L'expérience, en ce cas nécessaire,
Qui peut l'avoir? Eh! Cypris ne l'a point;
Cypris pourtant du plaisir est la mère. »
A ce propos la déesse sourit,
Et le vieillard en ces termes reprit :

« On me fit juge, en cette conjoncture.
J'étais fameux; et ma double aventure,
Dont les détails ont été mal connus,
A Jupiter donnait droit de conclure
Que je pouvais, instruit sur la nature,
N'ignorant pas l'une et l'autre Vénus,
Développer cette matière obscure.
Il ne savait mes destins qu'à demi;
Et je le crois; sa sagesse profonde
Peut bien mouvoir les grands ressorts du monde,
Sans s'occuper du sort d'une fourmi.
De mes malheurs Junon mieux informée,
Puisqu'en secret elle en était l'auteur,
A son époux loin d'ôter son erreur,
Accréditait ma fausse renommée;
Elle riait, et jouissait tout bas
De sa malice et de mon embarras,
Comblait mes maux, qui furent son ouvrage,
En y joignant et l'insulte et l'outrage,
Et m'honorait, pour me faire rougir.
Sa bouche enfin, paraissant m'applaudir,
Par un discours que le dieu crut sincère,

Sut m'accabler d'une ironie amère :
« Vous, qui rendez les dieux même jaloux !
« Pour qui le sort, de ses dons moins avare,
« A réuni, par un accord si rare,
« Les deux plaisirs et d'épouse et d'époux,
« De ces plaisirs quelle est la différence ?
« Lequel vous semble et plus vif et plus doux ?
« Une dispute élevée entre nous
« Sur ce problème attendait la sentence
« D'un connaisseur, d'un juge tel que vous.
« Des rois du ciel éclairez l'ignorance.
« Le monde entier, qui vantait votre nom,
« Des dieux encor vous nommera l'arbitre.
« A ce bienfait reconnaissez Junon ;
« Vous lui devrez ce respectable titre. »

« Je ressentis jusqu'au fond de mon cœur
Le sel piquant de ce discours moqueur.
Mais malgré moi, malgré ma honte extrême,
Je l'acceptai, ce titre si pompeux,
Et j'avoûrai que, par vanité même,
Je fus sensible à cet honneur suprême :

Vanité folle ! honneur trop dangereux !
Sur cette mer insensé qui s'expose !
Ah ! croyez-moi, ne jugeons pas la cause
De deux époux, surtout quand ils sont dieux.

« Mon jugement à Junon fut contraire.
J'avais connu les différens désirs ;
A leur ardeur mesurant les plaisirs,
Je satisfis, ou je crus satisfaire
Et ma vengeance, et l'équité sévère.
Junon perdit. Par de très-grands éclats
Elle annonça sa fureur vengeresse.
Le dieu sourit. « Ah ! ne triomphez pas,
« Dit aussitôt la terrible déesse ;
« Sachez enfin que ce Tirésias
« A, sans jouir, consumé sa jeunesse ;
« Que les plaisirs appelés tous les jours,
« Quoiqu'il se flatte, et trompe sans scrupule,
« En ce moment, Jupiter trop crédule,
« Jamais pour lui n'ont cessé d'être sourds,
« Et n'ont jamais couronné ses amours ;
« Que des plaisirs ce juge ridicule

« Est un aveugle... et le sera toujours. »
En prononçant cet arrêt formidable,
Junon me jette un regard furieux,
S'élance à moi, fait deux fois sur mes yeux
Tomber le poids de sa main redoutable
Pour me ravir la lumière des cieux.
Sans doute alors par sa rage inhumaine
Elle me crut aveuglé sans retour :
Grâces du moins à ma fuite soudaine,
Un de mes yeux fut seul privé du jour.
Sa main, sur l'autre heureusement trompée,
De la prunelle obliquement frappée
Légèrement effleura le contour.

« Tremblant encor, je cherche une onde pure,
Pour y laver ma sanglante blessure.
Mais admirez cette fatalité
Qui pas à pas me suit dès ma naissance;
De mon étoile admirez l'influence,
Et les effets de sa malignité.
« Minerve seule, à Samos descendue,
Avait du ciel suivi les souverains;

Mais du dieu Pan, des Faunes, des Sylvains
Elle évitait l'indécente cohue.
Hélas ! Vénus, le bord des mêmes eaux
Où je courais pour soulager mes maux,
Ce bord désert la présente à ma vue,
Lorsque sans voile, et la jambe étendue,
Demi-plongée, elle entrait dans les flots.
Elle me voit, et d'une main modeste
Cachant à peine un tiers de ses appas,
Elle menace, et murmure tout bas
Des mots secrets dont le charme funeste,
Quand j'approchais, fixe et retient mes pas,
Et pour toujours ferme l'œil qui me reste.
« Adieu, dit-elle en s'éloignant de moi,
« Le bel enfant qui fera tes délices
« Serait heureux, si quelques dieux propices
« Daignaient le rendre aveugle comme toi. »

« Cruelle, achève, et m'arrache une vie
« Qui m'est déjà plus qu'à demi ravie.
« Et vous, témoin de mes justes transports,
« O Jupiter ! ah ! d'un coup de tonnerre,

« Précipitez mon âme aux sombres bords.
« Seul, dans la nuit, égaré sur la terre,
« Avec lenteur traînant ce triste corps,
« Ne suis-je pas d'avance au rang des morts ?
« Frappez, grand dieu ! j'implore cette grâce,
« Et j'ai peut-être un droit pour l'obtenir.
« De quelques dieux si j'encours la disgrâce,
« Ce n'est pas vous qui devez me haïr. »

« Sans m'exaucer, sa bonté souveraine,
Par des honneurs crut adoucir ma peine.
Le fier Destin, prié par Jupiter,
Revit mes maux dans son livre de fer,
Et, pénétré d'une pitié secrète,
De ses arrêts il me fit l'interprète.

« Dans ce grand livre, avec peine entr'ouvert,
Confusément, Vénus, j'ai découvert
Qu'au sein des eaux, que Narcisse doit craindre,
De son hymen le flambeau va s'éteindre ;
Qu'à son amant Écho prête à s'unir
Par trop de soin deviendra malheureuse ;
Que, pour avoir le droit de la punir,

Junon saura la rendre curieuse ;
Enfin j'ai lu qu'en un monde nouveau,
D'affreux chagrins creuseront mon tombeau.

« Mais que me sert de percer ces ténèbres ?
Et qu'ont servi mes oracles célèbres
Dans tous les lieux où j'ai porté mes pas,
Aux champs d'Argos, à Corinthe, à Messènes,
Près du Pénée, aux bords de l'Eurotas,
Et dans les murs d'Epidaure ou d'Athènes ?
Il vaudrait mieux ignorer l'avenir
Que de prévoir d'inévitables peines,
Et des malheurs qu'on ne peut prévenir.
Considéré, malgré moi, dans la Grèce,
Chargé long-temps et d'ennuis et d'honneurs,
J'ai tristement attendu la vieillesse :
Elle est venue; et la mort qui me presse
Va terminer mes jours et mes douleurs.
C'est loin de Thèbe, et dans ce nouveau monde,
Où, sur vos pas, je viens de pénétrer,
Que doit finir ma course vagabonde.
Heureux du moins, quand je vais expirer,

Si, pour combler ma tristesse profonde,
Sur ces enfans je n'avais à pleurer ! »

Ce long récit du malheureux prophète
Rendit Vénus encor plus inquiète.
« Je comprends bien, dit-elle, qu'à l'instant
« De voir enfin couronner sa tendresse,
« Narcisse doit fuir une onde traîtresse ;
« Que, lorsqu'il dort, et que son cœur content
« Ici peut-être est flatté par des songes,
« Et se repaît d'agréables mensonges,
« Auprès des eaux Junon veille et l'attend.
« Auprès des eaux sans doute on le menace
« D'un sort cruel, d'une injuste disgrâce :
« Mais quelle est-elle ? Et pourra-t-il, hélas !
« La prévenir, s'il ne la connaît pas ?
« Dois-je trembler qu'une chute soudaine
« Ne l'engloutisse au sein d'une fontaine,
« Ou qu'il ne boive un funeste poison,
« Versé dans l'eau par l'ordre de Junon ?
« Dois-je trembler que, pour venger encore
« Ce double monstre à vos pieds terrassé,

« Au bord des flots, un serpent ne dévore
« Ce faible enfant, tant de fois menacé?
« Nouvel Hylas, cher aux filles de l'onde,
« Et par leurs mains enlevé sans retour,
« Quittera-t-il l'objet de son amour
« Pour habiter leur demeure profonde?
« Osera-t-il, indiscret, curieux,
« Sur les appas, sur le bain de Diane
« Ou de Pallas ouvrir un œil profane?
« Vous, Actéon, mille autres par les dieux
« Furent punis pour avoir eu des yeux.
« Quoi qu'il en soit, redoublez votre zèle.
« A ce ruban, qui vous attache à lui,
« Tissu trop faible, et peu sûr aujourd'hui,
« Substituez ma ceinture immortelle,
« Dont la vertu, dont l'utile secours
« Dans le péril peut défendre ses jours.
« Moi, si Junon ne m'a pas prévenue,
« Si, dans mon île en secret descendue,
« Elle n'a pas, par un philtre odieux,
« Empoisonné les sources de ces lieux,
« Je préviendrai moi-même la perfide. »

Alors Vénus, remontant sur son char,
Autour de l'île alla, d'un vol rapide,
Dans chaque source épancher le nectar,
Pure liqueur, dont l'onde une fois teinte,
Des noirs poisons doit repousser l'atteinte :
Secret heureux, mais employé trop tard !

Déployant l'or de ses rênes flottantes,
Vénus enfin s'éloigne du vieillard,
Et fend des cieux les voûtes éclatantes.
De sa retraite Écho sort doucement,
Parcourt les bois, rassemble en un moment
Autour de soi ses compagnes chéries,
Et leurs époux épars dans les prairies;
Au milieu d'eux revient du même pas,
Au temps marqué, trouver Tirésias;
Trouble à regret le repos de Narcisse,
Par cent baisers essuie, à son réveil,
Sur ses beaux yeux, les restes du sommeil;
Et, réunis pour le grand sacrifice,
Tous vont, au pied d'un autel de gazon,
Brûler l'encens en l'honneur de Junon.

Chant Quatrième.

La curieuse est rarement discrète;
Qui tout écoute, aisément tout répète.
En avançant vers les champêtres lieux,
Où tout le peuple et le divin prophète
Vont rendre hommage à la reine des dieux,
Trop faible Écho, tu n'as pu te défendre
De raconter à ton amant surpris
Ce que tu viens et de voir et d'entendre :
Funeste soin ! quel en sera le prix ?
Ils murmuraient (le malheur rend injuste) ;
Ils s'animaient contre leur chef auguste.
« De notre amour bizarrement jaloux,
« Il veut peut-être, en se jouant de nous,
« Nous effrayer, et, par ce stratagème,
« Nous dérober des plaisirs dont lui-même
« Il fut privé par le sort en courroux. »

A ces soupçons joignant l'ingratitude,
Les deux amans résolurent encor
De secouer le joug de leur Mentor,
De rompre enfin cette longue habitude
D'obéissance et d'égards superflus,
Dont, pour tout fruit, ils ne recueillaient plus
Que des chagrins et de l'inquiétude.
Narcisse dit : « Si l'autel de Junon
« Offre à nos yeux un sinistre présage,
« Tirésias doit à notre union,
« Ma chère Écho, refuser son suffrage.
« Que faire alors? Faudra-t-il obéir?
« A nous quitter pourrons-nous consentir?
« Ah! dès l'instant que des signes contraires
« Annonceront des destins si sévères,
« Viens, et faisons nous-mêmes notre sort :
« N'attendons pas que d'une main barbare,
« Tirésias pour jamais nous sépare;
« Et de tes bras m'arrache avec effort.
« Viens alors, viens : qu'au travers de la foule
« De son côté, chacun de nous se coule
« Adroitement, et trompe tous les yeux.

« Mais, pour ne pas errer à l'aventure,
« Fixons un lieu : fuyons, si tu le veux,
« Près de Vénus, et dans sa grotte obscure.
« Là nous irons, indulgens à nos feux,
« D'un chaste amour serrer les derniers nœuds. —
« Eh bien ! Narcisse, il faut... » Écho, modeste,
N'acheva pas : sa rougeur dit le reste.

Tandis qu'entr'eux ils se parlaient tout bas
Devant leur chef, dont ils guidaient les pas,
On approchait du lieu du sacrifice.
Pendant le peu qui reste de chemin,
Écho plus triste a les yeux sur Narcisse,
Le tient, l'embrasse, et pleure sur sa main.
« O mon espoir! ô moitié de moi-même!
« Unique objet de mes vœux les plus doux!
« Toi que j'adore ! hélas ! si ton cœur m'aime,
« De mon repos si ce cœur est jaloux,
« Tourne tes pas loin des fleuves perfides,
« Loin des étangs, des lacs et des ruisseaux :
« Pour t'immoler, des monstres homicides
« Sont par Junon cachés au bord des eaux. »

Discours fatal! dangereuse imprudence;
Écho pensait l'éloigner de ces lieux
Si redoutés, si funestes pour eux;
Mais jeune encore et sans expérience,
De son amant, par sa seule défense,
Elle enflammait les désirs curieux.

Enfin pourtant on arrive, on s'arrête
Au haut d'un mont dont la superbe tête,
Bravant les cieux, la foudre et les éclairs,
Domine au loin sur la terre et les mers.
C'est sur ce mont que s'élève un bocage
Dont l'art a fait un temple de feuillage,
Temple ou Junon, souveraine des airs,
Voit adorer ses grandeurs immortelles.
Un double rang de palmiers toujours verts,
Simples appuis, colonnes naturelles,
Forme, à l'entour, des portiques ouverts.
On trouve au centre un vaste sanctuaire,
De qui l'enceinte, espace circulaire,
N'a d'autre toit que la voûte du ciel.
Des doux parfums qui brûlent sur l'autel

Plus librement les vapeurs répandues
Jusqu'à Junon s'exhalent dans les nues.

A cet autel de gazons et de fleurs
Déjà la main des sacrificateurs
A présenté la génisse sacrée,
Jeune, au front large, à la corne dorée.
Le bras fatal, sur sa tête étendu,
Prêt à frapper, tient le fer suspendu.
Un bruit s'entend; l'air siffle; l'autel tremble.
Du fond du bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpens soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux;
L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
Laissent, loin d'eux, de tortueux sillons;
Les yeux en feu, lèvent, d'un air superbe,
Leurs cous mouvans, gonflés de noirs poisons;
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfans fuyant de toute part,
Le couple affreux, d'une ardeur unanime,

Suit son objet, va droit à la victime,
L'atteint, recule, et, de terre élancé,
Forme cent nœuds, autour d'elle enlacé;
La tient, la serre, avec fureur s'obstine
A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps;
Perce des traits d'une langue assassine
Son cou nerveux, les veines de son flanc,
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord et déchire, et s'enivre de sang.

Mais l'animal, que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi,
Qui, constamment sur son corps affermi,
Comme un réseau, l'enferme et l'emprisonne,
Combat, s'épuise en mouvemens divers,
S'arme contre eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
Il court, bondit, se roule, se relève;
Le feu jaillit de ses larges naseaux.
A sa douleur, à ses horribles maux

Les deux dragons ne laissent point de trêve :
Sa voix, perdue en longs mugissemens,
Des vastes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux, et les forêts profondes.
Il tombe enfin : il meurt dans les tourmens.
Il meurt. Alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asiles.

De tout le peuple, encore pâle d'horreur,
Un autre objet augmente la terreur.
Non loin de là, guidés par la nature,
Sur les rameaux, sous la jeune verdure
D'un chêne altier qui se perd dans les cieux,
Étaient cachés deux pigeons amoureux.
Seuls, ils allaient, au gré de leurs tendresses,
Se prodiguer d'innocentes caresses.
Ah! vainement l'attente des plaisirs
Unit leurs becs, fait frémir leur plumage,
Confond leurs voix, leur prête ce ramage
Rauque et flatteur, et coupé de soupirs,
Qui, lent ou vif, est tour à tour l'image
Et des langueurs et des brûlans désirs.

Porté vers eux dans un sombre nuage,
Un paon superbe en sort, tel que l'orage
Qui vient troubler le calme d'un beau jour.
Par sa présence il suspend, il traverse
Le cours heureux de leur paisible amour,
Il les fait fuir, les poursuit, les disperse,
Et, satisfait de l'effroi qu'il répand,
Au haut de l'arbre il revient triomphant.
Là, battant l'aile et chantant sa victoire,
Il développe, enivré de sa gloire,
Un beau plumage en cercle épanoui.
Sa queue entière avec pompe étalée,
Forme, en s'ouvrant, une roue étoilée :
Il la contemple, et lui-même ébloui
De ce tissu, brillant d'or et de soie,
S'enorgueillit des trésors qu'il déploie.

L'outrage fait aux oiseaux de Vénus
De maux plus grands n'était que la figure;
Maux près d'éclore, hélas ! mais inconnus,
Quoique d'avance on en vît la peinture.

O paon funeste, oiseau d'affreux augure !

Plus effrayant et plus ami des pleurs
Que le corbeau, messager des malheurs,
Et le hibou, qui dans la nuit obscure
Vient annoncer le deuil et les douleurs!
Va puisses-tu, chez la race future,
Malgré l'émail de tes riches couleurs,
Être comme eux l'horreur de la nature!

Parmi la troupe éparse à l'aventure,
Déjà Narcisse a tenté le hasard,
Et pris la fuite; il s'était avec art
Débarrassé de la belle ceinture
Qui l'arrêtait à côté du vieillard.

Il est dans l'île un vallon solitaire,
Fait pour Vénus et les dieux de Cythère,
Étroit, profond, ceint d'arbres différens,
Cèdres, sapins, orangers odorans.
Cette forêt verdoyante et touffue,
Amphithéâtre agréable à la vue,
De toute part, enfermant ce séjour,
Borde le pied des coteaux d'alentour,

Et par degrés s'élève dans la nue.
Sous des rochers, au bas de ces coteaux,
S'ouvre une grotte à Vénus consacrée,
Dont une vigne, épandue en rameaux,
De ses festons a tapissé l'entrée.
Des doux zéphyrs l'haleine tempérée
Vient, au travers de son feuillage épais,
Rafraîchir l'air de la grotte sacrée,
Et leurs soupirs en troublent seuls la paix.
Cette retraite, où se plaît Cythérée,
D'un rayon faible est à peine éclairée,
Rayon douteux entre l'ombre et le jour,
Qui parle aux sens; qui, sans causer d'alarmes
A la beauté, mais sans voiler ses charmes,
Complice heureux des larcins de l'amour,
Sait la contraindre à lui rendre les armes.

Contre Junon, cet antre révéré
Offre à Narcisse un asile assuré.
Narcisse y vint : Écho devait s'y rendre;
C'est en ce lieu qu'il promit de l'attendre
Il le promit; mais cruelle Junon,

Tu dis aux vents d'emporter sa promesse;
De son esprit tu te rendis maîtresse :
Devant la grotte, au centre du vallon,
Tu lui fis voir une onde enchanteresse,
Où, dès long-temps, ta main, ta main traîtresse
Avait d'en haut fait pleuvoir un poison,
Dont la vapeur jette une prompte ivresse
Dans tous les sens, et trouble la raison.

Trop tard Vénus de son nectar céleste
Dans chaque source a répandu les flots :
Junon, plus prompte en son dessein funeste,
Avait d'avance empoisonné les eaux;
Et ce qu'a fait un dieu qui nous peut nuire,
Un autre dieu ne saurait le détruire.
« Bords pleins d'attraits! par quelle étrange loi
« L'humide empire est-il fermé pour moi,
« Disait Narcisse, et quel monstre ai-je à craindre?
« Ah! s'il en est qui m'attende en ces lieux,
« Je marche à lui; dans son sang odieux
« Mes javelots, mes flèches vont se teindre.
« Assez long-temps on vit ces traits oisifs

« Charger mes mains, ou se perdre sans gloire
« Sur les chevreuils et les daims fugitifs;
« Et j'ai souvent rougi d'une victoire
« Que me cédaient des animaux craintifs.
« De cette grotte où viendra ma maîtresse,
« Ses yeux ouverts sur mes exploits heureux,
« Admireront son amant valeureux;
« Oui, tant d'audace, avec tant de jeunesse,
« Honore, Écho, ton choix et ta tendresse,
« Et tu joindras sur mon front généreux,
« Quelques lauriers aux myrtes amoureux. »

Il dit et vole. Il trouve une eau paisible
Un ruisseau pur, dont le brillant cristal
Suit lentement une pente insensible,
Coule sans bruit, et va d'un cours égal
Porter la vie à l'herbe languissante,
Nourrir les fleurs, nourrir l'ombre naissante
Des saules verts qui bordent son canal.

En approchant, sur l'une et l'autre rive,
Narcisse jette une vue attentive:

L'affreux serpent tant prédit aujourd'hui,
Peut le surprendre et s'élancer sur lui;
Un arc en main, le carquois sur l'épaule,
Prêt au combat, notre jeune héros
Observe tout, se poste au pied d'un saule,
Baisse les yeux, regarde dans les flots.

« Dieux! est-ce là cette hydre épouvantable,
« Ce noir dragon, ce monstre détesté?
« Ah! c'est, dit-il, c'est un être adorable,
« Oui, c'est sans doute une divinité
« Qui s'offre à moi sous cette forme aimable.
« Sur ce visage, où règne la fraîcheur,
« Quel incarnat s'unit à la blancheur!
« Tel au matin, quand le jour vient d'éclore,
« Aux traits d'argent qu'il lance à son réveil,
« Par intervalle il mêle un feu vermeil,
« Et le rubis légèrement colore
« Un ciel blanchi des perles de l'aurore. »

L'amant d'Écho, frappé de tant d'appas,
Se voit lui-même et ne se connaît pas.

Dans le portrait que l'onde lui présente,
Sans le savoir, il admire en détail,
Ses propres traits, sa beauté séduisante;
Soit de ses dents l'éblouissant émail,
Qui, divisant deux lèvres de corail,
Semble appeler sur sa bouche engageante
Des ris légers la troupe voltigeante;
Soit ses yeux bleus, tendres et couronnés
De noirs sourcils fièrement dessinés.
Peinte dans l'eau, sa chevelure noire
D'un teint de neige augmente encore l'éclat,
Et, descendant sur un cou délicat,
Offre l'ébène à côté de l'ivoire.

Narcisse, épris de cet objet nouveau,
Rougit, se trouble, et voit dans le ruisseau,
Sur le beau front de sa jeune merveille,
Paraître un trouble, une rougeur pareille,
Courir un feu subit et passager,
Et tous les lis en roses se changer.
Pour une nymphe il a pris son image;
Dans cette erreur aisément tout l'engage,

Et son menton qui d'un duvet léger
A peine encor commence à s'ombrager,
Et ses regards aussi doux que son âme,
Et sa pudeur, et ces grâces de femme
Que l'homme n'a qu'en son premier printemps,
Oui, tout l'abuse, et jusqu'aux vêtemens.
Les vêtemens, sans différence aucune,
Sont une robe aux deux sexes commune,
Simple en sa forme, élégante sans art,
Autour du corps négligemment jetée,
Qui, sous le sein, d'une écharpe arrêtée,
Retombe en plis ondoyant au hasard,
Mais qui souvent, quand il faut, à la chasse,
Franchir les monts, braver les feux du jour,
Sur un genou relevée avec grâce,
Du brodequin laisse voir le contour.

« Toi, dit Narcisse, hôtesse de cette onde,
« Quitte pour moi ta retraite profonde,
« Et sur ces bords accompagne mes pas.
« Je suis mortel, et ta beauté divine
« Indique assez ta céleste origine:

« Qui que tu sois, ne me dédaigne pas.
« Tirésias (et nous pouvons l'en croire)
« A de mon sang vanté souvent la gloire.
« Un fleuve illustre, à qui je dois le jour,
« Sous un ciel pur, coule au sein de la Grèce ;
« Et ma naissance est le fruit de l'amour
« Dont une nymphe a payé sa tendresse.
« Puisse la mienne et te plaire, ô déesse !
« Et mériter un semblable retour !
« Parle, souris, et daigne au moins m'apprendre
« A quel destin mon amour doit s'attendre.
« Ah ! je le vois, ce silence obstiné
« M'annonce trop mon sort infortuné :
« Je te déplais, et tout me fait entendre
« Qu'à tes dédains Narcisse est condamné.
« Mais, si j'en crois les nymphes de cette île,
« Celui qui t'aime, et que tu vois, hélas !
« Brûler ici d'une flamme inutile,
« N'est point difforme, et vaut bien cet Hylas
« Qui, plus heureux que le fils du Céphise,
« Vit de ses traits une naïade éprise.
« On peut m'aimer, et peut-être qu'ailleurs

« On prise mieux l'objet de tes froideurs.
« Tu me hais seule. Un plus heureux, sans doute,
« De ton cœur fier a su trouver la route.
« Un autre... Ah! dieux! » Il s'éloigne à ces mots.
Le noir poison qui s'exhale des eaux,
Agit sur lui, coule de veine en veine,
Brûle son sang, et pénètre ses os.
De ce poison la force souveraine
Passe à l'esprit, en dévorant le corps;
Et sa vapeur, qu'il supporte avec peine,
Fait qu'il s'arrache à ces malheureux bords;
Mais son amour aussitôt l'y ramène.

Jeune insensé! tu suis une ombre vaine!
Ce qui n'est point, ce qui n'a rien de soi,
Qui vient, s'éloigne, et revient avec toi.
Ouvre les yeux. Ses yeux sont sans lumière,
Un voile épais a couvert sa paupière;
Il ne voit plus que l'objet imposteur,
Qui, nul partout, n'existe qu'en son cœur.
Triste jouet d'un penchant indomptable,
Il est blessé : sa plaie est incurable.

Plein de désirs, et d'amour éperdu,
Languissamment sur la rive étendu,
Ce fol amant, d'un œil insatiable,
Fixe à loisir un fantôme agréable;
Vers ce fantôme obstinément penché,
A l'observer il demeure attaché.
Quoique aveuglé par une erreur trop chère,
De ce qu'il sent lui-même est étonné;
Il voit qu'il souffre et qu'il est entraîné
Par des désirs d'un nouveau caractère,
Et que l'amour, dont il est dominé,
Est différent d'une flamme ordinaire:
Et cependant il se plaît à nourrir
Sa passion, loin d'en vouloir guérir.
Avec plaisir, son cœur se laisse abattre
Sous un pouvoir qu'il ne saurait combattre.
C'est toi, Junon, toi qui lui fais chérir
Le mal secret dont tu le fais périr.

Narcisse enfin sort de sa rêverie,
Et s'adressant à sa nymphe chérie:
« Peux-tu, dit-il, quand je viens à genoux

« Te présenter l'hommage le plus tendre,
« Hélas! peux-tu refuser de m'entendre?
« Est-on barbare avec des traits si doux?
« Mais, ciel! que vois-je? Ah! serait-il possible
« Qu'enfin ton cœur cessât d'être inflexible?
« Ou n'est-ce point un songe officieux
« Qui me séduit et fascine mes yeux?
« Non, dieux puissans! je lis sur son visage
« De mon bonheur l'infaillible présage,
« Et ma Vénus daigne avec un souris
« Tourner vers moi ses regards attendris. »

Il ne sait pas (aveuglement extrême!)
Que sa Vénus n'est autre que lui-même;
Qu'il est l'amant, qu'il est l'objet aimé;
Que de ses yeux part le trait qui le blesse;
Qu'il meurt, en proie à sa vaine tendresse,
Brûlé d'un feu par lui seul allumé.
Il ne sait pas que l'onde lui renvoie,
Par des rayons réfléchis dans les airs,
Tout ce qu'il fait, tous ses signes divers
D'abattement, d'espérance ou de joie;

Que ce cristal reçoit et rend d'abord
Et son regard, et son geste, et son port.
Autant de fois que sa tête secoue
Ses longs cheveux où le zéphyr se joue,
Et qu'envirait la déesse des bois;
Autant de fois, dans le miroir des ondes,
Il voit aussi leurs boucles vagabondes
Flotter sans ordre autour de son carquois
Chaque attitude a des grâces nouvelles,
Et la naïade, à chaque mouvement,
Semble toujours, sous des formes plus belles,
Se reproduire aux yeux de son amant.

Trop ébloui des charmes qu'il voit naître,
De ses transports bientôt il n'est plus maître;
Sa main s'avance, il cherche, il veut saisir
Au sein des flots l'objet de son désir,
Et déjà même il le touche, il l'embrasse;
Mais l'eau se trouble, et l'image s'efface.
« O nymphe! arrête. Elle fuit. Malheureux!
« Je la fais fuir par ma coupable audace!
« J'ai trop osé. Je vois, amant fougueux,

« Mes feux trahir l'intérêt de mes feux.
« Si cependant ma mémoire est fidèle,
« Cette beauté, maintenant si cruelle,
« Par des regards peu différens des miens,
« Semblait tantôt mieux répondre à mon zèle,
« Et quand mes bras se sont portés vers elle,
« Elle a vers moi paru lever les siens :
« Je les ai vus ; d'une ardeur mutuelle,
« J'ai vu son front et le mien s'approcher,
« Nos mains s'unir, nos lèvres se chercher :
« Elle m'aimait. Par quel caprice étrange
« Disparaît-elle ? et d'où vient qu'elle change ? »

Il dit et pleure. A la fin le ruisseau,
En se calmant, ramène de nouveau
De sa beauté l'image fugitive :
« Reviens, dit-il, ô nymphe trop craintive !
« Reviens, pardonne, et bannis tes frayeurs.
« Quoi ! dans tes yeux, où j'ai vu la tendresse,
« Il reste encore une ombre de tristesse !
« Quoi ! je t'adore, et tu verses des pleurs ! »

Écho surprise entendit ces paroles;
Elle arrivait. Elle avait vu d'abord
Son jeune amant, seul, à l'ombre des saules,
Et d'Adonis craignant pour lui le sort,
Elle accourait vers ce funeste bord;
Elle accourait, hélas, pour le défendre!
Mais, à ces mots, qu'elle a trop su comprendre,
Loin d'approcher, elle vole, en courroux,
Cacher sa honte et ses transports jaloux
Dans l'antre même où l'ingrat dut l'attendre.
Écho, de là peut le voir et l'entendre;
Lui, sans la voir, suit une autre beauté.
Une autre, ô ciel! efface de son âme
L'aimable objet de sa première flamme;
De cet objet dont il fut enchanté,
Dans sa mémoire aucun trait n'est resté;
Sa chère Écho n'est plus dans sa pensée;
Il a perdu, sur ce bord détesté,
Tout souvenir de son ardeur passée;
Pour lui cette onde est celle du Léthé.

Écho s'indigne : une fureur égale

Contre Narcisse et contre sa rivale
Subitement s'allume dans son cœur;
Mais par degrés cette ardente fureur
Tombe, s'apaise, et ne laisse après elle
Que la tristesse et la douleur cruelle:
Ce cœur plus calme en sent mieux son malheur.
Tranquillement, sans détourner la vue,
Long-temps elle ose observer avec soin
Son infidèle; elle ose être témoin
(Spectacle affreux, spectacle qui la tue!)
Témoin constant des gestes, des discours,
Des trahisons de cet amant volage.
Mais, tendre Écho, plus il te fait d'outrage,
Plus tu promets de l'adorer toujours.

Elle succombe à ses vives alarmes;
Faible, abatue, elle verse des larmes.
L'amour, vainqueur de ses ressentimens,
Lui peint encor Narcisse plus aimable;
Et dans son cœur pardonnant au coupable,
Elle s'écrie: « Accours, viens, je t'attends. »
« Volons, dit-il, ma naïade m'appelle,

« Elle m'attend au fond de ses roseaux.
« O doux espoir. » En achevant ces mots,
D'un nouveau feu son regard étincelle,
Et sur la rive il dépose à la fois
Ses vêtemens, son arc et son carquois.

Le front couvert d'une rougeur divine,
Écho le voit, avec un œil confus :
Écho l'admire. Aux trésors répandus
Sur le satin d'une peau blanche et fine,
On le prendrait pour le fils de Vénus.
Ainsi que lui, l'Amour est plein de charmes,
L'Amour est nu, l'Amour porte des armes.
Mais disons vrai : Narcisse a par-dessus
Un avantage aux yeux de son amante :
Car, après tout, cet Amour que l'on vante
N'est qu'un enfant; Narcisse ne l'est plus.
« Quoi ! ma rivale ! Ah ! grands dieux ! Ah ! perfide !
« Tu veux la suivre en sa grotte liquide !
« Je cours à toi. Je ne souffrirai pas... »
Écho troublée, en désordre, éperdue,
Frappant son sein, meurtrissant ses appas

Voulait courir. Une force inconnue
Soudain l'enchaîne ; un dieu retient ses pas.
Un dieu? Que dis-je? implacable déesse,
C'est toi, Junon, qui la poursuis sans cesse.
Pâle, étonnée, elle sent ses cheveux
Avec horreur se dresser sur sa tête;
Son sang glacé dans ses veines s'arrête.
Vers son Narcisse elle tournait les yeux:
Tournés vers lui, ses yeux sont immobiles.
Déjà ses mains, son cou, ses pieds agiles
Avaient perdu le jeu de leurs ressorts;
Chaque moment endurcissait son corps:
Froide, en un mot, livide, inanimée,
Vous l'eussiez crue en marbre transformée.
Elle l'était. Le destin toutefois
Laisse exister et son âme et sa voix.
Son âme libre, habitante légère
Des antres verts, des vallons et des bois,
A conservé son premier caractère.
Trop curieuse, elle avait écouté
Ce qui devait pour elle être un mystère;
Trop indiscrète, elle avait répété

A son amant ce qu'il fallait lui taire ;
Elle est encor ce qu'elle avait été;
Comme autrefois, curieuse, indiscrète,
Elle se cache, elle écoute et répète.
Tendre surtout, elle aima de tout temps
A répéter les soupirs des amans.
Sensible Écho! c'est pour nous que tu veilles;
Mais insensé qui t'apprend ses secrets :
Si les rochers ont toujours des oreilles,
A trop parler ils sont aussi tout prêts.
Non cependant qu'Écho rende jamais
Nos doux propos et nos plaintes entières;
Le sort, vengeur des maux qu'elle avait faits,
L'a condamnée à rendre désormais
Des derniers mots les syllabes dernières.

Que faisais-tu, toi qu'elle a tant aimé ?
Pour ta chimère encor plus enflammé,
A la chercher déjà tu te prépares;
Déjà penché, prêt à quitter le bord,
Les bras ouverts... Arrête, tu t'égares;
Daigne un instant modérer ce transport;

Revois l'objet dont ton âme est éprise ;
Baisse la vue. Il regarde. O surprise !
Tout le prestige est enfin dissipé.
« Ah ! malheureux ! qu'ai-je vu ? c'est moi-même:
« Je m'abusais. Oui, c'est moi seul que j'aime.
« Je suis sans voile, et je suis détrompé.
« Je le suis trop. Quel triste jour m'éclaire !
« Dieux ennemis, qui m'ôtez mon erreur,
« Rendez-la-moi, rendez-moi mon bonheur.
« Je veux encore, aveugle volontaire,
« M'abandonner à ma douce fureur :
« Je veux encor te parler, te sourire,
« O belle nymphe ! Après toi je soupire.
« Mes vœux ardens... Mais qu'ai-je à demander ?
« Je suis à toi, j'ai ce que je désire ;
« Que peut le ciel au delà m'accorder ?
« Quel bien plus grand que de te posséder ?
« Ce bien pourtant est un mal sans remède.
« Narcisse est pauvre au milieu des trésors :
« Il les poursuit, et, malgré ses efforts,
« N'en jouit point, parce qu'il les possède.
« Pour en jouir, je sens, avec effroi,

« Qu'il me faudrait me séparer de moi.
« Mourons. Pourquoi ne peux-tu me survivre?
« Au noir ciseau faut-il que je te livre ?...
« Mais de nos jours s'il tranche le fil d'or,
« Tu vas me suivre à la rive infernale,
« Et moi, penché sur la barque fatale,
« Dans l'eau du Styx je vais te voir encor.
« Ah! c'en est fait : je succombe.
« Je m'affaiblis, je chancelle, je tombe. »

Il perd alors l'usage de ses sens :
L'herbe reçoit ses membres languissans.
Mais au moment qu'il revient à lui-même,
Ses premiers soins sont pour l'ombre qu'il aime.
Il se regarde et méconnaît son teint;
Son œil se voit, et se voit presque éteint :
A ses regards, son front se décolore;
Il dépérit, consumé de douleur :
De sa beauté, dès sa première aurore,
Un vent brûlant a desséché la fleur.

Il en gémit. A cet aspect funeste,

Il lève au ciel et les yeux et les bras,
Et ramassant la force qui lui reste :
Hélas ! dit-il... Écho redit : Hélas !
Ce long soupir, de colline en colline,
Est envoyé dans la plaine voisine,
Et retentit jusqu'à Tirésias.
Tirésias, et tout le peuple en larmes
Allaient cherchant les amans fugitifs ;
Mais, à ce bruit, ils redoublent d'alarmes,
Et, dirigés par ces accens plaintifs,
Vers le vallon hâtent leurs pas tardifs.

En peu d'instans le vieillard même arrive.
Narcisse au loin, nu, couché sur la rive,
Frappe d'abord ses regards étonnés.
On voit sa tête hors du bord avancée,
Sur le courant tristement abaissée,
Et ses cheveux aux vents abandonnés.

Nice et Cloris y courent avec zèle ;
Dircé les suit ; Doris plus vive qu'elle,
L'honneur des bois, la chasseuse Doris

Passe de loin Dircé, Nice et Cloris.
Laure aux yeux noirs, et la blonde Glycère,
Et Célimène à la taille légère,
Volent ensemble. O belle Théano!
O tendre amie, et compagne d'Écho!
En l'appelant tu cours à son Narcisse.
Écho voudrait, sensible à cet office,
Nommer ton nom : la nymphe, au lieu du tien,
En t'écoutant, ne redit que le sien.
Laissant enfin les autres en arrière,
Près du ruisseau tu parviens la première.
Tu vois Narcisse, ou plutôt, justes dieux!
Narcisse était invisible à tes yeux.
« O mes amis! mes compagnes fidèles!
« Venez, cherchons : cet enfant merveilleux
« A disparu sans sortir de ces lieux. »
Chacun s'empresse à ces tristes nouvelles;
Même aux plus lents l'ardeur donne des ailes;
On vient, on cherche au milieu des roseaux,
Et sur la rive, et jusqu'au fond des eaux,
De ce beau corps on ne voit nul vestige.
Mais tout à coup, par un autre prodige,

Du sein de l'herbe il sort avec éclat
Un bouton d'or, sur une longue tige,
Bordé de fleurs d'un tissu délicat,
Feuilles d'argent, qu'un léger souffle abat :
Plante agréable, et de frêle existence,
Enfant de Flore, à peu de jours borné,
Doux, languissant, symbole infortuné
De la froideur et de l'indifférence.

De toute part, le Narcisse nouveau
Croissait déjà sur le bord du ruisseau.
En gémissant, les belles le cueillirent,
A leur côté le placèrent, et dirent :
« Que notre sein lui serve de tombeau! »

Mais, ô douleur! elles flairaient à peine
La fleur récente; à peine, avec ardeur,
Leurs vifs époux que cet exemple entraîne
Jaloux aussi d'en connaître l'odeur,
La respiraient d'une indiscrète haleine;
Tous, de Junon victimes à leur tour,
Dans la vapeur de ce jeune calice,

Puisèrent l'âme et l'esprit de Narcisse,
Et l'amour-propre et l'oubli de l'amour.
Tous, du poison sentant déjà l'ivresse,
Cherchent sa source, et dans l'eau dont il sort,
Vont à l'envi se contempler sans cesse;
Le plus grand nombre y rencontre la mort.
Le reste (ainsi le voulait la déesse)
Survit, hélas! pour un plus triste sort;
Vivre insensible est une mort cruelle,
Que chaque jour, chaque instant renouvelle.
N'avoir du moins de sensibilité
Que pour soi-même, et dédaigner les autres,
N'aimer enfin la grâce, la beauté,
Les agrémens qu'autant qu'ils sont les nôtres,
C'est être mort pour la société.

Tel fut ce peuple. Il changea de nature,
Et prit une âme indifférente et dure.
O nation trop digne de pitié!
Qu'est devenu ce sentiment intime,
Par qui tout vit, qui fait l'homme et l'animc,
Qui, sous les noms d'amour et d'amitié,

Tenant chacun l'un à l'autre lié,
De l'univers est le moteur sublime?
Ce sentiment, qui, par de prompts ressorts,
Pour nos pareils excite nos transports,
Et hors de nous sait emporter nos âmes?
Déjà ce feu n'élance plus ses flammes:
Trop concentré, loin de tendre au dehors,
En sens contraire, il tourne ses efforts.
Tout votre amour se tourne vers vous-même.
Eh bien! allez, contentez vos souhaits,
Connaissez-vous, admirez vos attraits.

Ils se livraient à ce plaisir suprême,
Et commençaient d'en jouir à longs traits,
Quand de Junon l'agile messagère
Glisse dans l'air sur une aile légère.
De ses couleurs le mélange éclatant
Brille à sa suite; il peint dans un instant
L'immensité des célestes campagnes,
Descend en arc au-dessus des montagnes,
Touche les pins, les chênes, et paraît,
En l'éclairant, embraser la forêt.

Le ciel s'ébranle. Une voix trop connue,
La voix d'Écho dans ce vallon secret
Se fait entendre, et répète à regret
Ces mots tonnans, qui sortent de la nue:
« Junon l'emporte, et Vénus est vaincue. »

L'Amour, dès lors, pour jamais disparut :
Tirésias de douleur en mourut;
Et ses enfans, dont sa douce sagesse
Avec bonté dirigea la jeunesse,
Ces cœurs ingrats, loin de donner des pleurs
A ce vieillard, qui, par trop de tendresse,
Finit ses jours en pleurant leurs malheurs,
L'abandonnant à son heure dernière,
Le laissent seul achever sa carrière,
Ne songent plus, le jour de son trépas,
Qu'à se parer de guirlandes nouvelles,
Qu'à relever avec soin leurs appas
Des ornemens, des secours délicats
Que prête l'art aux grâces naturelles.

Ce même esprit, cet insipide goût,
Par qui chacun, devenu son idole,

Et se compare et se préfère à tout,
Régna depuis dans cette île frivole;
Et c'est de là, si l'on croit nos aïeux,
Que nos Français virent fondre chez eux
Ce tourbillon de ridicules êtres
Qu'on a nommés coquettes, petits-maîtres :
Narcisses vains, pour eux seuls prévenus,
Paons orgueilleux, qui se rendent hommage,
Insolemment étalent leur plumage,
Et font la guerre aux oiseaux de Vénus.

Qui que tu sois, amant de ton image,
Toi qui, pour elle animé d'un beau feu,
La suis de l'œil, et la vois en tout lieu,
Caresse en paix cette image chérie,
Passe à ses pieds ta glorieuse vie;
Dans les miroirs, dans le plus fin cristal,
Cherche les traits qui ravissent ton âme,
Et ne crains pas qu'on traverse ta flamme :
Ce n'est pas moi qui serai ton rival.

FIN DU POÈME DE NARCISSE.

OBSERVATIONS

SUR LE POÈME

DE NARCISSE.

L'INTRODUCTION annonce le talent du poëte : je ne relèverai point, comme l'a fait un écrivain moderne, le défaut de nombre qui se trouve dans un vers échappé à la muse de Malfilâtre, et qui blesse le rhythme adopté par la poésie française ; mais j'examinerai avec quel art le poëte s'élève au-dessus de tous les poëtes érotiques de son siècle ; de ce siècle où l'on ne trouvait dans ce genre que des pensées communes et triviales, décorées de tout ce que les expressions ont de plus brillant, de plus magnifique et de plus spirituel. Avec quel art Malfilâtre attaque le plus grand vice qui ait jamais corrodé les liens de la société ! Que de réflexions fait naître ce mélodieux passage dicté par le sentiment ! L'accent de la vérité pénètre jusque dans le cœur du philosophe ; il sourit en voyant de si nobles pensées exprimées avec une si élé-

gante simplicité. Mais à peine entre-t-il dans son sujet, son ton s'élève, son coloris s'anime, le paysage s'embellit. « Soyez riche et pompeux dans vos descriptions », dit le suprême législateur du Parnasse français.

Quel est le principal personnage introduit sur une scène ornée de guirlandes de fleurs et de roses? C'est Tirésias, ce fameux devin que Junon prit pour juge, et qu'elle rendit aveugle, à ce que dit Ovide. Pour le consoler ensuite, la déesse lui donna l'art de la divination. C'est lui qui a prononcé sur le sort de Narcisse; c'est lui qui a rendu cet oracle : *Si se non noverit.* C'est lui qui doit être son guide. Pouvait-on mieux choisir?

Les talens que Malfilâtre donne à ce vieillard aveugle forment différens tableaux dignes du pinceau d'Ovide; il me semble entendre les chants d'Orphée. Ce n'est plus une flûte champêtre; c'est la lyre harmonieuse de Clio,

> Lorsque sa voix plus brillante et plus forte
> Chante Uranie, et ses déserts semés
> D'étoiles d'or et d'astres enflammés, etc.

Mais la poésie n'est pas seulement consacrée au plaisir; le langage des dieux doit être aussi la

langue de la sagesse ; c'est elle qui doit nous montrer la supériorité de la vertu, et toute la laideur du vice. Le vice ! en est-il de plus hideux que l'amour de soi-même? De cet amour naquit l'égoïsme, le plus cruel de tous les fléaux qui puissent ravager la terre : non, la peste et la guerre sont bien moins nuisibles, et nous en avons fait une cruelle expérience.

C'est ce vice que Malfilâtre va attaquer dans Narcisse : cet infortuné jeune homme périt victime de cette fureur qui, nouvelle dans les temps où existait le malheureux fils de la nymphe Liriope, ne l'est pas certes de nos jours ; car cette rage est enracinée dans le cœur de presque tous les mortels ; et quelques philosophes même du siècle passé n'ont pas craint de l'ériger en vertu. Les poëtes ne sont-ils pas souvent plus sages que les faiseurs de systèmes ? Ils peignent souvent la nature, et les prétendus amans de cette nature la défigurent souvent et la foulent aux pieds. *L'amitié*, dit l'un d'eux, *peut succéder à l'amour, mais elle ne le précéda jamais.* — *L'amitié*, dit le nourrisson des Muses, *nourrit l'amour, le soutient, le ranime, et rend ses feux plus touchans de moitié.* Je le demande aux hommes de bonne foi : leque'

de ces deux écrivains doit avoir la préférence? Lisez, lecteur, ce morceau presque divin dans Malfilâtre, et prononcez. Quelle belle âme j'entrevois dans l'auteur de ces vers! On les lit, on les relit, on y revient encore, tant a de force la vérité embellie de toutes les grâces de la poésie.

Quel brillant et majestueux spectacle vient frapper mes yeux étonnés! Les grands modèles ne sont pas étrangers au chantre des amours : l'invocation de Lucrèce est presque traduite littéralement, et ce n'est pas un des morceaux le moins dignes de notre admiration :

Æneadum genitrix, hominum divûmque voluptas,
Alma Venus, cœli subter labentia signa,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferenteis
Concelebras; per te quoniam genus omne animantûm
Concipitur, visitque exortum lumina solis:
Te dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum: tibi suaveis dædala tellus
Summittit floreis; tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.
Nam simul ac species patefacta 'st verna diei,
Et reserata viget genitabilis aura favoni,
Aeriæ primùm volucreis te, diva, tuumque
Significant initum, percussæ corda tuâ vi
Indè feræ pecudeis persultant pabula læta,
Et rapidos tranant amneis; ita capta lepore

Illecebrisque tuis omnis natura animantûm
Te sequitur cupidè quo quamque inducere pergis :
Denique per maria ac montes, fluviosque rapaces,
Frondiferasque domos avium, camposque virentes,
Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
Efficis ut cupidè generatum sæcla propagent,
Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, nec amabile quidquam,
Te sociam studeo scribundis versibus esse
Quos ego de rerum naturâ pangere conor.

TRADUCTION

De M. de Pongerville.

Suprême déité, mère de nos aïeux,
Vénus, charme éternel des hommes et des dieux;
Du haut de l'empyrée, ô Vénus! tu fécondes
Les abîmes des flots, et les cieux et les mondes.
A ton aspect l'orage apaise ses fureurs;
L'aquilon fuit, nos champs se couronnent de fleurs;
L'Océan te sourit; l'air s'anime, s'épure,
Et ton souffle embaumé rajeunit la nature.
Quand les zéphyrs légers, précurseurs des beaux jours,
De leur fertile haleine éveillent les amours,
L'oiseau mélodieux t'annonce à nos bocages;
La foule des troupeaux, en de frais pâturages,
Bondit, court et franchit le fleuve impétueux.
Dans nos veines circule un feu voluptueux;

Les monstres du désert, des forêts, des montagnes,
Cherchent en rugissant leurs farouches compagnes.
Tout s'unit sur la terre, aux cieux, au sein des eaux,
Et le monde renaît dans ses hôtes nouveaux.
Ah! puisque la nature, à tes lois asservie,
Te doit la volupté, le bonheur et la vie,
Vénus, inspire-moi; je chante l'univers.
Au noble Memmius je consacre mes vers;
Ce héros à tous deux nous est cher, ô déesse!
De tes plus doux présens tu le combles sans cesse;
Soutiens donc de mon luth les accords solennels :
Vénus, prête à mes vers des attraits éternels.

Après cette belle imitation, on voit partout que Virgile est le poëte favori du chantre de Narcisse. La description du char de Vénus qui vole sur les vents, traîné sur deux cygnes, est un des plus jolis tableaux de Malfilâtre; et c'est à Virgile qu'il emprunta les principaux traits. Tous les discours de Vénus portent l'empreinte des discours prononcés dans l'Énéide par la déesse à laquelle doit le jour le pieux Énée. Une chose digne de remarque, c'est que tous les poëtes qui, dans notre langue, ont joint à la finesse des pensées l'élégance et la mélodie du style, ont été formés par le prince des poëtes latins, et c'est en le prenant pour modèle qu'ils ont rendu à notre langue le

même service que Virgile a rendu à la langue latine.

Dans le chant troisième, la narration que fait Tirésias des maux dont l'a accablé, dont veut l'accabler encore la vindicative Junon, serait digne de l'épopée, si le rhythme répondait à la grandeur des images. La rencontre des deux serpens, la métamorphose de Tirésias en nymphe, ne forment qu'une phrase incidente dans Ovide :

Nam duo magnorum viridi coëuntia silvâ
Corpora serpentum baculi violaverat ictu :
Deque viro factus, mirabile ! fœmina, etc.

Avec quelle adresse le poëte français s'est emparé de cette pensée ! Il en fait le plus joli épisode de son récit; mais si sa main emprunte quelques idées au plus ingénieux écrivain de Rome, il n'abandonne point son premier guide, et je reconnais l'ami de Virgile dans ces vers :

Des yeux nageant dans l'ombre de la mort...
Et sur sa bouche on me vit recueillir
Ses feux, son âme et son dernier soupir.

Qui croirait trouver les plus belles maximes de la sagesse, les meilleurs conseils de la prudence dans un ouvrage érotique ? Le poëte les donne sans

quitter un instant le pinceau délicat qui convient à ce genre de poésie :

Sans cour, sans pompe elle vient y chercher
La liberté, qui fuit le rang suprême ;
De son front grave elle y vient détacher
Tous ses ennuis avec le diadème ;
Elle y vient rire, etc.

En continuant sa narration, Malfilâtre est obligé d'imiter encore Ovide. Voici les vers du poëte latin :

Fortè Jovem memorant, diffusum nectare, curas
Seposuisse graves, vacuáque agitásse remissos
Cum Junone jocos ; et major vestra profectò est,
Quàm quæ contingat maribus, dixisse, voluptas.
Illa negat. Placuit, quæ sit sententia docti
Quærere Tiresiæ, etc.

Ils demandaient si la flamme invisible
Sur chaque sexe agit également ;
Lequel des deux, la maîtresse ou l'amant,
Prend plus de part, se montre plus sensible
A ses plaisirs dans un tendre moment.

Après cette imitation, saisissant bien le caractère de Junon, il met dans la bouche de cette déesse orgueilleuse et vindicative un discours ironique qui blesse Tirésias ; mais la vanité d'être pris pour

arbitre l'emporte sur la honte, et le devin accepte l'honneur suprême, etc. Cette pensée n'appartient pas à Ovide; elle est à Malfilâtre. A son âge, si jeune encore, connaître si bien le cœur de l'homme! Directeurs suprêmes de la littérature pendant le dernier siècle, quels sanglans reproches nous avons à vous adresser! Mais rentrons dans notre sphère, de laquelle nous a fait sortir, peut-être mal à propos, un vif sentiment d'indignation.

Phérécide raconte la fable de Tirésias bien différemment qu'Ovide. Profitant habilement de cette diversité, le poëte français réunit les deux opinions sans nuire à la vraisemblance; et ce passage nous prouve que le sujet avait été profondément médité avant l'exécution : excellent avis pour les jeunes poëtes qui ont un grand nombre d'idées, et qui ne savent point les coordonner par la réflexion. C'est d'après ce principe si fécond qu'il pourrait apprendre comment on parvient à tirer d'un sujet, qui paraît d'abord si stérile en pensées philosophiques, des vérités frappantes et dignes de figurer dans les pages immortelles de nos écrivains moralistes : *Il vaudrait mieux ignorer l'avenir, etc.*

Belle imitation de Virgile dans le quatrième chant de Narcisse :

Ecce autem gemini à Tenedo tranquilla per alta
(Horresco referens !) immensis orbibus angues
Incumbunt pelago, pariterque ad littora tendunt ;
Pectora quorum inter fluctus arrecta, jubæque
Sanguineæ exsuperant undas ; pars cætera pontum
Pone legit, sinuantque immensa volumine terga, etc.

Il serait long et fort inutile de transcrire entièrement ce magnifique tableau de Virgile. J'ai sous les yeux la traduction de Delille, et la description de Malfilâtre peut rivaliser avec celle du père et du créateur de la poésie descriptive. Que dis-je, rivaliser ! Lisez attentivement ces vers : *Mais l'animal, etc.*, jusqu'à ces vers : *Il meurt, etc.* Quelle richesse ! quelle harmonie imitative ! quelle rapidité dans les deux suivans !

Il court, bondit, se roule, se relève ;
Son feu jaillit de ses larges naseaux.

Celui qui a fait de semblables vers devait nécessairement se placer au premier rang sur le Parnasse français ; mais la cruelle destinée, ou plutôt, le

dirai-je ? l'impitoyable faim moissonne à la fleur de l'âge un génie du premier ordre : *Lugete, Veneres*. On pourrait sans doute me répondre que l'esprit imite, mais que le génie invente. Hé bien! l'invention est-elle étrangère à notre poëte? Confondons la critique : est-il dans nos modernes poëmes érotiques un passage à comparer aux amours des deux colombes troublées par la présence de l'orgueilleux paon?

L'attente des plaisirs
Unit leurs becs, fait frémir leur plumage,
Confond leur voix, leur prête ce ramage
Rauque et flatteur, et coupé de soupirs,
Qui, lent et vif, est tour à tour l'image
Et des langueurs et des brûlans désirs.

Toutes mes réflexions sur ce passage ne pourraient qu'affaiblir le sentiment délicieux qu'on éprouve en lisant ces vers; tant il est vrai que l'imitation de la nature fait sur notre âme une impression dont il est difficile de se rendre compte. Et que nous importe une froide analyse? La vue d'une belle rose nous charme : croyez-vous que le froid naturaliste qui décrit toutes les parties dont elle se compose soit plus agréablement af-

fecté que moi, qui ne sais pas même ce que c'est que le calice et les pétales d'une fleur ?

Toujours appuyé sur les deux poëtes qui ont fait la gloire de Rome, Malfilâtre marche de merveille en merveille. La description du ruisseau dans lequel Narcisse doit trouver une image qui doit le le conduire au tombeau est imitée d'Ovide

Fons erat illimis.

Le poëte français marche de front avec ce prodige d'esprit, qui éprouva dans la cour d'Auguste le même sort que le Tasse dans le palais d'Alphonse. Mais n'est-il pas supérieur dans le portrait de Narcisse ? Dans Ovide, les antithèses multipliées peuvent un instant séduire l'esprit, mais elles ne le touchent pas. Quelle distance de ce style à prétention, à celui du portrait de Narcisse par le poëte français ! Son invitation à la nymphe (car il prend son image pour la nymphe de ce joli ruisseau), ses plaintes, ses regrets, son désespoir, sa fuite, son retour sur cette rive, où

D'amour éperdu,
Languissamment sur la rive étendu,
Ce fol amant, d'un œil insatiable,
Fixe à loisir, etc.

n'ont rien d'apprêté, rien qui découvre l'art; tout semble émaner d'une sensibilité profonde : son modèle a sans doute quelques vers dans ce genre :

Sed opacâ fusus in herbâ
Spectat inexpleto mendacem lumine formam;

mais l'esprit reparaît dans le vers suivant,

Perque oculos perit ipse suos,

et l'effet est manqué; c'est l'esprit qui parle au cœur, et le cœur le dédaigne. C'est déjà trop loin pousser le parallèle; nous pourrions encore citer la métamorphose d'Écho, les regrets de Narcisse en reconnaissant son erreur; il faut laisser quelque chose à faire au lecteur. La métamorphose de Narcisse changé en cette fleur qui porte son nom fournit à Malfilâtre le moyen de rentrer dans le sens moral de son poëme; et la description des tristes effets de l'amour-propre termine de la manière la plus majestueuse un poëme dans lequel la froide censure pourrait sans doute trouver quelques défauts. Mais comment avoir le courage, quand on est profondément ému, de s'appesantir sur quelques légères taches qui peuvent blesser, il

est vrai, les yeux du sévère et rigide grammairien? Ah! laissons ce dernier manier lourdement sa férule, et jouissons malgré lui de tous les plaisirs que nous procure le premier des beaux-arts.

FIN DES OBSERVATIONS SUR NARCISSE.

Odes.

LE SOLEIL FIXE

AU MILIEU DES PLANÈTES.

L'HOMME a dit : Les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi ;
De ces astres qui me couronnent
La nature me fit le roi ;
Pour moi seul le soleil se lève,
Pour moi seul le soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs ;
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers [1].

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup d'œil.

[1] Système de Ptolémée.

Que sommes-nous, faibles atomes,
Pour porter si loin notre orgueil?
Insensés! nous parlons en maîtres,
Nous qui dans l'océan des êtres
Nageons tristement confondus;
Nous dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère,
Commence, paraît, et n'est plus.

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux!
Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux?
Je te suis. Mon âme agrandie,
S'élançant d'une aile hardie,
De la terre a quitté les bords:
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu, quel sublime spectacle
Confond mes sens, glace ma voix!

Où suis-je? quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les lois?
Au loin, dans l'étendue immense,
Je contemple seul en silence
La marche du grand univers;
Et, dans l'enceinte qu'il embrasse,
Mon œil surpris voit sur sa trace
Retourner les orbes divers [1].

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts?
Le soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps?

[1] Système de Copernic.

Au milieu d'un vaste fluide,
Que la main du Dieu créateur
Versa dans l'abîme du vide,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errans;
Sans cesse une force contraire,
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrens.

Ainsi se forment les orbites
Que tracent ces globes connus :
Ainsi dans les bornes prescrites
Volent et Mercure et Vénus.
La terre suit; Mars, moins rapide,
D'un air sombre s'avance, et guide
Les pas tardifs de Jupiter;
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au soleil ses présens.
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisans.
Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères
Tour à tour à ses doux rayons;
Et sur les signes inclinée,
La terre, promenant l'année,
Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, âme du monde,
Sacré soleil, astre de feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu!
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur :
Règne à jamais sur ses ouvrages,
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

ALLUSION.

Du ciel auguste souveraine,
C'est toi que je peins sous ces traits :
Le tourbillon qui nous entraîne,
Vierge, ne t'ébranla jamais.
Enveloppés de vapeurs sombres,
Toujours errant parmi les ombres,
Du jour nous cherchons la clarté.
Ton front seul, aurore nouvelle,
Ton front sans nuage étincelle
Des feux de la Divinité.

LE PROPHÈTE ÉLIE

ENLEVÉ AUX CIEUX.

Cumque pergerent et incedentes sermocinarentur, ecce currus igneus et equi ignei diviserunt utrumque : et ascendit Elias per turbinem in cœlum.

Reg., *lib.* IV, *cap.* II, *v.* II.

« Comme ils continuaient leur chemin et qu'ils marchaient en s'entretenant ensemble, un char de feu et des chevaux enflammés les séparèrent tout d'un coup l'un de l'autre; et Élie s'éleva dans les cieux au milieu d'un tourbillon ardent. »

Quel cercle éclatant m'environne !
D'où part ce déluge d'éclairs ?
Quelle source de feu bouillonne,
Et soudain embrase les airs !
Plus prompts que les traits du tonnerre,

Des coursiers fondent sur la terre,
Et bondissent parmi les feux.
Où tend ce tourbillon rapide,
Et quel conducteur intrépide
Vole sur un char lumineux?

Est-ce toi qui viens, Dieu suprême,
Remplir le monde de terreur?
Veux-tu le dévorer toi-même
Par le souffle de ta fureur?
Est-il venu, ce jour de crainte,
Ce jour où ta majesté sainte
Doit prononcer ses jugemens,
Et sur une nue enflammée
Parcourir la terre alarmée
Au bruit de la foudre et des vents?

Élisée, ah! c'est ton saint maître.
O regrets! ô cris superflus!
Il fuit, il vient de disparaître.
Hélas! tu ne le verras plus!
Oui, c'est lui, douleur immortelle!

C'est mon guide; en vain je l'appelle,
En pleurant je lui tends les bras;
Mais à mes yeux il se dérobe,
Et déjà vers un autre globe
Il s'élance, et ne m'entend pas.

Qui consolera ma patrie
De cet événement cruel ?
Quel mur contre l'idolâtrie
S'élèvera dans Israël ?
Peuple, accablé de ta tristesse,
Tu n'as plus celui qui sans cesse
Brûlait de zèle pour ta loi.
De ton char il tenait les rênes,
Et de tes tribus incertaines
Lui seul affermissait la foi.

Je l'ai vu rendre ses oracles,
Libre et vrai dans tous ses discours.
De la nature, sans obstacles,
Je l'ai vu suspendre le cours.
Aux ordres de sa voix puissante

Sur nous la nue obéissante
Retenait ou versait ses eaux.
Par des prodiges manifestes
Il fit tomber les feux célestes,
Ouvrit ou ferma les tombeaux.

Ses merveilles nous étonnèrent.
C'en est fait, il n'est plus pour nous;
Et les cieux, qui nous le donnèrent,
De ce grand homme sont jaloux.
Leur vaste sein s'ouvre et l'embrasse.
Ah! que ne puis-je sur sa trace
Voler dans ce lieu fortuné!
O vous qui m'aimiez, ô mon père!
Pourquoi, sur ce triste hémisphère,
M'avez-vous donc abandonné?

Arrête, serviteur fidèle,
Les pleurs qui coulent de tes yeux:
De son esprit et de son zèle
Tu reçois les dons précieux.
Succède à ce ministre sage:

Mais, hélas ! que de jours d'orage
Naîtront pour toi de cet honneur !
De ton maître l'illustre vie
Fut sur le point d'être ravie
Par les ennemis du Seigneur.

Grand Dieu ! ton équité répare
Les outrages que tu permis.
Périsse la reine barbare
Qui fait la guerre à tes amis !
Dieu vengeur qu'elle persécute,
Apprends aux hommes par sa chute
A ne pas braver l'Éternel.
Effrayés de son sort funeste,
Ils diront : « Voilà ce qui reste
« De l'orgueilleuse Jézabel ! »

Loin de cette femme implacable,
Jouissez d'un destin plus doux ;
Prophètes, le bras qui l'accable
Prodigue ses bienfaits sur vous.
Conduit par des brillantes routes,

Au-dessus des célestes voûtes,
Attendez le temps limité.
Pour nous alors, ange propice,
Vous viendrez fléchir la justice
Du souverain juge irrité.

ALLUSION.

Du Très-Haut sublime interprète,
Vous n'avez point connu la mort;
Avec vous nul autre prophète
N'a partagé cet heureux sort.
L'instant qui nous donne la vie,
Dans notre âme au corps asservie,
De la mort imprime le sceau.
Tu n'as point connu nos ténèbres,
O Vierge! et les ombres funèbres
N'ont point entouré ton berceau.

LA PRISE

DU FORT SAINT-PHILIPPE.

Du haut de son trône immobile,
Au-dessus des temps et des airs,
Dieu voit sous lui, d'un œil tranquille,
Rouler tous les globes divers.
Il parle, et soudain sur leurs ailes,
Ses anges, ministres fidèles,
Portent la mort et la terreur,
Lorsque sur la sphère où nous sommes,
Pour punir les enfans des hommes,
Il veut envoyer sa fureur.

Tel est ce monarque suprême,
En qui le Dieu de majesté
Prit plaisir à graver lui-même

Les traits de sa divinité.
Du Très-Haut image visible,
Louis apprend, d'un front paisible,
De ses voisins les vains complots :
Forcé de leur faire la guerre,
Il a déjà mis son tonnerre
Entre les mains de ses héros.

Ils volent avec assurance
Sous les drapeaux de Richelieu :
Il sera l'ange de la France,
Comme Louis en est le dieu.
Allez, troupe illustre et chérie,
Venger l'honneur de ma patrie
Sous les auspices de mon roi ;
Il enchaînera la fortune
Sur les campagnes de Neptune
Comme aux plaines de Fontenoi.

Un peuple inquiet et parjure
Se rit des traités les plus saints ;
A travers son intrigue obscure,

On voit l'orgueil de ses desseins :
Peuple fier, du sein de tes ondes,
Tu prétends régir les deux mondes,
Et seul dominer sur les mers :
Dragon superbe, la tempête
Bientôt écrasera ta tête,
Que couronnent les flots amers.

Tu n'as point appris à connaître
Dès long-temps quels sont les Français;
Tu veux encor faire renaître,
Et tes malheurs et leurs succès.
Insensé !... Mais, dans leur enceinte,
Tes îles, frémissant de crainte,
Plaindront tes horribles tourmens,
Quand, abattu sur ton rivage,
Tu feras éclater ta rage
Par d'effroyables sifflemens.

Déjà dans Minorque alarmée
Nos légions jettent l'effroi,
Et c'est par là que notre armée

S'avancera jusques à toi.
Lorsqu'elle entre dans la carrière,
Par cette puissante barrière,
En vain tu voudrais l'arrêter :
Elle va, malgré mille obstacles,
Y préluder, par des miracles,
Aux coups qu'elle doit te porter.

Quel est ce roc inaccessible,
Pareil aux antiques géans,
Qui presse de son poids horrible
Le séjour des mânes tremblans ?
Sur son front le tonnerre gronde;
De sa bouche énorme et profonde
Il vomit des torrens de feux;
Mais, en l'attaquant, nos Alcides
Bravent tous les traits homicides
Que ses cent bras lancent sur eux.

De toutes parts pour sa défense
La mer enfante des vaisseaux;
Et, tels qu'une forêt immense,

Leurs mâts s'élèvent sur les eaux.
Byng, combat, il cède, il soupire,
Et, des mers nous laissant l'empire,
Dans Albion fuit en courroux.
Richelieu, le fort, presqu'en poudre,
Se soumet et suspend ta foudre !...
C'en est fait, Minorque est à nous.

Par des louanges immortelles
Chantons l'arbitre des combats,
Qui, selon les lois éternelles,
Ébranle ou soutient les États.
Dans un amas d'armes fragiles,
Et dans des vaisseaux inutiles
L'Anglais a mis tout son appui :
Louis le met en ta justice ;
Il veille sur nous, Dieu propice :
Daigne à jamais veiller sur lui.

ALLUSION.

O Vierge! c'est à la victoire
Que je consacre ces accens ;

Reçois du séjour de la gloire
Mes hommages et mon encens.
Richelieu, ce foudre de guerre,
A de la superbe Angleterre
Forcé le rempart le plus fier.
Le cœur auguste de Marie
A triomphé de la furie
Et des puissances de l'enfer.

LOUIS LE BIEN-AIMÉ

SAUVÉ DE LA MORT.

Vers nous, au milieu d'un orage,
Quel démon s'avance en fureur ?
Dans ses flancs un épais nuage
L'apporte, et recule d'horreur.
Il voit des lis l'heureux empire ;
Il voit, il s'arrête, il soupire ;
Sa voix éclate dans les airs ;
Et pénétrant les voûtes sombres,
Ces mots, portés au sein des ombres,
Font mugir le fond des enfers :

« Des nations, superbe reine,
« Fatal objet de mon courroux,
« Braveras-tu toujours la haine

« Et les traits d'un démon jaloux ?
« O France! ô nom que je déteste!
« Depuis ta naissance funeste,
« Je te poursuis pour t'accabler;
« Et, par le temps même affermie,
« Tu ris de la main ennemie
« Qui te frappe sans t'ébranler.

« En vain donc je souffle la guerre
« Contre toi, contre ta grandeur!
« Les vains projets de l'Angleterre
« Ne font qu'augmenter ta splendeur!
« Les traits que ma fureur te lance,
« L'ange qui veille à ta défense
« Sur moi les fait retomber tous.
« Tremble, c'en est fait, un barbare
« Me venge enfin, et te prépare
« Le plus terrible de mes coups. »

Il dit: mille vapeurs funèbres
Redoublent l'horreur de la nuit:
Dans le silence des ténèbres

Un monstre marche, un glaive luit.
Mais quel bruit! la voix du tonnerre
Ébranle les cieux et la terre;
La nature en pâlit d'effroi.
Un bras... le coup part, le sang coule;
On s'écrie, on accourt en foule.
Hélas! c'est le sang de mon roi!

O Dieu! cette tête chérie
Penche déjà vers le cercueil.
Je t'entends, ma triste patrie;
Quels cris touchans! quel vaste deuil!
Prosternée au pied de ce trône
Que l'ombre mortelle environne,
Tes larmes inondent ton sein;
Tu trembles pour les jours d'un père,
Et tu frémis d'être la mère
De son exécrable assassin.

O vengeance! ô forfait atroce!
Quoi donc, tes sacriléges mains
Ont pu frapper, monstre féroce,

Le plus aimable des humains!
Que, pour punir ta barbarie,
La plus implacable furie
Invente un supplice nouveau,
Et que tout le feu de la foudre
Brûle, écrase, réduise en poudre
Le toit qui te vit au berceau!

Pourquoi ces nouvelles alarmes?
Quoi! cher prince!.... hélas! il n'est plus!
Quel coup!... On se tait... plus de larmes.
Tous sont consternés, abattus.
Mais, rompant ce morne silence,
La renommée et l'espérance
Ont fendu l'air d'un vol léger.
Renais, peuple sensible et tendre,
Déjà l'écho te fait entendre
Que ton roi n'est plus en danger.

Il vit. France, bannis ta crainte.
Il vit. Ton ange protecteur
Descend de la céleste enceinte,

Et vient confirmer ton bonheur.
Ange heureux, tu nous rends la vie!
Tu terrasses l'affreux génie,
Et son œil farouche en rougit.
Le cruel, d'une dent sauvage,
Mord sa chaîne, écume de rage,
Regarde Louis et rugit.

Qu'il vive, ce roi qu'on adore!
Le péril dont il sort vainqueur
Nous l'a rendu plus cher encore:
Notre amour croît par la douleur.
Qu'il fasse le bonheur du monde,
Dans le sein de la paix profonde
Que nous promettent nos succès!
Qu'il règne environné de gloire,
Aussi long-temps que sa mémoire
Vivra dans le cœur des Français.

ALLUSION.

La tristesse monta ma lyre,
La joie en ranime les airs.
Puisse mon roi connaître et lire
Et mon zèle ardent et mes vers !....
Vous-même, acceptez-en l'hommage,
Vierge sainte; sous son image,
J'ai voulu tracer votre sort.
Vous avez, grâce au ciel propice,
Des enfers bravé la malice :
Il a triomphé de la mort.

TRADUCTION

DU

PSAUME CXXXVI : *Super flumina Babylonis.*

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Un tendre souvenir redoublait nos douleurs;
Nous pensions à Sion dans cette terre ingrate,
Et nos yeux, malgré nous, laissaient couler des pleurs.

Nous suspendîmes nos cithares
Aux saules qui bordaient ces rivages déserts;
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares
A nos tribus en deuil demandaient des concerts.

Chantez, disaient-ils, vos cantiques;
Répétez-nous ces airs si vantés autrefois,
Ces beaux airs que Sion, sous de vastes portiques,
Dans les jours de sa gloire admira tant de fois.

Comment, au sein de l'esclavage,
Pourrions-nous de Sion faire entendre les chants?
Comment redirions-nous, dans un climat sauvage,
Du temple du Seigneur les cantiques touchans?

O cité sainte! ô ma patrie!
Chère Jérusalem, dont je suis exilé,
Si ton image échappe à mon âme attendrie,
Si jamais, loin de toi, mon cœur est consolé;

Que ma main tout à coup séchée
Ne puisse plus vers toi s'étendre désormais;
A mon palais glacé que ma langue attachée,
Dans mes plus doux transports, ne te nomme jamais.

Souviens-toi de ce jour d'alarmes,
Seigneur, où par leur joie et leurs cris triomphans,
Les cruels fils d'Edom, insultant à nos larmes,
S'applaudissaient des maux de tes tristes enfans.

Détruisez, détruisez leur race,
Criaient-ils aux vainqueurs, de carnage fumans,

De leurs remparts brisés ne laissez point de trace,
Anéantissez-en jusques aux fondemens.

Ah! malheureuse Babylone,
Qui nous vois sans pitié traîner d'indignes fers!
Heureux qui, t'accablant des débris de ton trône,
Te rendra les tourmens que nous avons soufferts!

Objet des vengeances célestes,
Que tes mères en sang, sous leurs toits embrasés,
Expirent de douleur, en embrassant les restes
De leurs tendres enfans sur la pierre écrasés.

FIN DES ODES.

Génie de Virgile.

GÉNIE DE VIRGILE,

COMPARÉ

AVEC LES TRADUCTIONS DES DIFFÉRENS AUTEURS.

L'ANALYSE des ouvrages de Virgile, dans l'édition donnée par M. Collin de Plancy, ne nous a pas semblé suffisante pour faire ressortir le goût et les talens de Malfilâtre. Une triste copie en prose du prince des poëtes latins, dans laquelle on a encadré les morceaux traduits par l'infortuné poëte français, ne donnait qu'une faible idée du génie de l'auteur du poëme de Narcisse : nous avons donc changé le plan de cet ouvrage, et mis en parallèle les passages

de Virgile traduits par Malfilâtre, avec les morceaux du poëme latin traduits par quelques auteurs modernes. L'imitation même de Gresset, si négligée de nos jours, sera mise à contribution.

PREMIÈRE ÉGLOGUE.

Malfilâtre.

TITYRE.

O Mélibée! un dieu m'a fait ce doux loisir.
Oui sous un de ses dieux mon cœur veut la choisir.
Pour prix de ses bienfaits, de fréquens sacrifices
Rougiront son autel du sang de mes génisses;
Par lui, mon troupeau libre erre sur ces coteaux,
Et ma voix peut encore éveiller ses échos.

MÉLIBÉE.

Je n'en suis point jaloux; mais ce calme m'étonne;
Tandis qu'au désespoir tout ici s'abandonne,
Tout fuit; je vais moi-même en de nouveaux climats
Traîner mes chers moutons, compagnons de mes pas;

Cette faible brebis, qui me suit avec peine
A laissé deux agneaux dans la forêt prochaine;
Jumeaux nés d'aujourd'hui, mais perdus sans retour,
Et privés de leur mère en recevant le jour:
J'aurais bien dû prévoir ces disgrâces funestes;
Souvent j'ai vu ces pins frappés des feux célestes;
La corneille a souvent, du creux de cet ormeau,
Par ses cris menaçans effrayé le hameau.

Langeac.

TITYRE.

O Mélibée! un dieu nous a fait ce loisir;
Oui, c'est le dieu puissant que je veux me choisir,
Lui seul de mes agneaux obtiendra les prémices;
Si tu vois dans mes prés s'égarer mes génisses;
Si ma flute aujourd'hui s'anime sous mes doigts,
C'est à lui, Mélibée, à lui que je le dois.

MÉLIBÉE.

Dans le public effroi, dans la douleur commune,
Moins jaloux que surpris, j'admiré ta fortune,

Mes chèvres que voilà suivent mon triste sort,
Celle-ci qu'après moi je traîne avec effort,
Avortant sur un roc, laissé dans la bruyère,
Deux petits nés ensemble et mourant sur la pierre:
Hélas! de mon troupeau c'était le faible espoir!
Aveugle que j'étais! je devais tout prévoir.
Les menaces des dieux n'étaient point incertaines,
Quand la foudre à ma gauche a frappé nos vieux chênes;
Ou que de noirs complots, sinistres précurseurs,
Les cris de la corneille ont prédit nos malheurs.

Il y a peut-être moins d'exactitude dans la traduction de Malfilâtre; mais ces légères infidélités sont compensées par la mélodie du style, par cette simplicité enchanteresse qui nous attache, qui nous charme, qui nous séduit : c'est le style de Virgile, c'est celui de Racine. A côté de cet intéressant tableau je vois une autre copie assez bien dessinée; mais les traits sont durs et forcés. On aperçoit au premier coup d'œil le travail du ver-

sificateur qui lutte avec peine contre les difficultés, les obstacles que lui oppose une langue rude et hérissée de monosyllabes : il les surmonte, il est vrai, ces difficultés; mais la simplicité, si nécessaire au genre bucolique, disparaît : les inversions forcées, les expressions à effet, car il faut se servir des termes récemment inventés, fournissent à l'auteur un coloris trop fort, trop élevé pour le sujet. Dès l'instant la mélodie du langage cesse, et le but est manqué; le style devient rocailleux et guindé; ce n'est plus une fraîche copie d'un poëte, inimitable, il est vrai; c'est une faible esquisse qui ne présente que le squelette d'un charmant original. Après cette comparaison, j'aurais désiré mettre en parallèle la nouvelle traduction de M. Dupont; mais son style privé de grâce, sans couleur et sans

harmonie, se trouve à une trop grande distance pour piquer la curiosité du lecteur. Gresset seul, dans ce passage, me paraît digne de lutter avec les deux rivaux, sauf l'observation à faire que Gresset n'a point voulu traduire, mais imiter Virgile.

Gresset.

Un dieu, cher Mélibée, appui de ma faiblesse,
Accorde ces loisirs aux jours de ma vieillesse:
Oui, je mets ce héros au rang des immortels,
Le sang de mes agneaux rougira ses autels.
Si mon troupeau tranquille erre encor sur ces rives,
Quand le sort en bannit vos brebis fugitives,
Tandis qu'un vaste effroi trouble nos champs déserts,
Si dans un doux repos je chante encor des airs,
Berger, c'est un bienfait de ce dieu secourable,
C'est à lui que je dois ce destin favorable.

MÉLIBÉE.

Parmi tant de malheurs et de troubles affreux,
Que je suis étonné de trouver un heureux!
Je fuis, traînant à peine en cet exil funeste
De mes nombreux troupeaux le déplorable reste;
Cette triste brebis, l'espoir de mon troupeau,
Dans la fuite a perdu son languissant agneau;
Déjà, dans ma douleur, j'ai brisé ma musette,
Pourquoi te tiens-je encore, inutile houlette?
Hélas! souvent le ciel, irrité contre nous,
Par des signes trop sûrs m'annonçait son courroux;
Trois fois, il me souvient, dans la forêt prochaine,
Le tonnerre à mes yeux est tombé sur un chêne.
De sinistres oiseaux, par de lugubres chants,
Trois fois m'ont annoncé la perte de nos champs.
Mais pourquoi rappeler ces douloureux présages...
Berger, quel est ce dieu qui reçoit vos hommages.

Dans cette longue paraphrase de Gresset, on trouve quelques vers heureux, de la sensibilité; mais ce n'est point Virgile; c'est un poëte qui a voulu faire pas-

ser dans notre langue les beautés de Virgile; mais il n'a pas pris la véritable route, il s'est mis au large; il a donc été obligé d'étendre ses couleurs, qui sont devenues ternes et fatigantes à la vue.

Malfilâtre, négligeant quelques détails, passe ensuite à la belle comparaison faite par le berger Tityre, et n'en saisit que la dernière partie. Cette ville, cette Rome

Malfilâtre.

Au-dessus des cités élève autant sa tête
Que le hardi cyprès, déployant ses rameaux,
Porte son front superbe au-dessus des roseaux...
Là j'ai vu ce héros, ce dieu dont mon encens
Parfume les autels douze fois tous les ans.
C'est lui qui le premier entendit mes prières...
Veillez sur vos troupeaux, allez jeunes bergers
Et cultivez en paix vos champs et vos vergers.

MÉLIBÉE.

O fortuné vieillard! . . .
Ce terrain te demeure et suffit à tes vœux,
Quoiqu'à peine le soc ouvre ce sol pierreux,
Les eaux de ce marais, fangeuses et tranquilles,
Couvrent tes prés de joncs et de roseaux stériles;
Mais, exempt de nos maux et libre de nos soins,
Pour tes tendres brebis tu ne craindras du moins
Ni l'effet dangereux d'un nouveau pâturage,
Ni d'un troupeau malsain le triste voisinage:
O fortuné vieillard! Dans un heureux repos,
Ici tu jouiras de la fraîcheur des eaux,
Près du fleuve sacré qui coule dans nos plaines,
Et sous les arbres verts qui bordent ces fontaines;
Ici, tressés en haie et plantés de tes mains,
Ces saules, de ton champ qui marquent les confins,
T'offriront du sommeil les douceurs passagères,
Au murmure flatteur des abeilles légères.
Quand l'essaim bourdonnant de ces filles du ciel
Vole de feuille en feuille et ramasse le miel,
Le chant du bûcheron, du haut de ces montagnes,
Retentiront au loin dans les vastes campagnes;
La tourterelle enfin, gémissant dans les bois,
Aux voix de tes ramiers joindra sa tendre voix.

Langeac.

Mais tel qu'un chêne antique, au milieu des forêts,
Couvre de ses rameaux la timide bruyère,
Rome sur les cités lève sa tête altière....
J'ai vu ce jeune dieu, ce dieu qui d'âge en âge
Douze fois tous les ans recevra mon hommage...
Soudain me rassurant du geste et de la voix...
Allez, enfans, allez, reprenez vos travaux,
Et la paix vous rendra de plus nombreux troupeaux.

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard! ainsi ton antique héritage,
Le champ de tes aïeux restera ton partage;
Nos malheurs désormais n'en sauraient approcher,
Que t'importe alentour ce long mur de rocher?
Que, chargé de roseaux, un noir marais l'inonde?
Ce champ qui te suffit sera pour toi le monde.
Tes agneaux, à ta voix, prompts à s'y rassembler
A des troupeaux impurs n'iront pas se mêler!
Heureux vieillard; ici, dans ces tranquilles plaines,
Entre des flots connus et le dieu des fontaines,
Tu vivras entouré d'ombrage et de fraîcheur!
Là, de son dard aigu picotant chaque fleur,

Pour assoupir tes sens, la diligente abeille
D'un sourd bourdonnement flattera ton oreille;
Là, d'un roc allongé tes bûcherons couverts
De leurs joyeux refrains ébranleront les airs;
Et, sous l'antique ormeau, les colombes heureuses
Roucouleront autour leurs plaintes langoureuses.

Dans ce long passage, Malfilâtre est quelquefois incorrect; les inversions ne sont pas toujours heureuses. Il y a des expressions qui choquent l'oreille : *Ramasse le miel.* Je trouve même un vers fort dur :

Quoiqu'à peine le soc ouvre ce sol pierreux.

Quelle distance de ce vers à celui de Virgile :

. . . . *Quamvis lapis omnia nudus, etc.*

Mais, après avoir fait sa part à la critique, que de vers harmonieux dans leur simplicité! Toujours à côté de

Virgile, plein de son esprit, le poëte se laisse entraîner par la douceur de ses chants, et les vers coulent de sa plume comme de son cœur. On reconnaît l'original : on l'aime, on y revient, on compare les deux tableaux, on sourit, l'âme éprouve une émotion délicieuse. Mais si je porte mes regards sur le troisième, oserai-je dire mon sentiment? Ah! ce n'est pas Virgile! et je répèterai toujours : Ah! ce n'est pas Virgile! Ce n'est pas lui qui dirait :

. . . . . Ce long mur de rocher.
Là de son dard aigu picotant chaque fleur.
Là d'un roc allongé, etc.

Ah! messieurs les gens d'esprit, faites tant qu'il vous plaira de beaux vers, des portraits ingénieux; employez ces épithètes qui font image, qui frappent; mais, de grâce, laissez à l'idylle son

ton, ses grâces et sa naïveté. J'ouvre Virgile, et je vois :

Hyblæis apibus florem depasta salicti, etc.
. . . Altâ sub rupe canet frondator ad auras.

Depasta, picotant; *altâ*, allongé. Grand Dieu! poursuive qui voudra cet examen; je ne me sens pas le courage de continuer. Ah! Malfilâtre, quel successeur! Revenons à Gresset; j'aime mieux lui entendre dire :

Rome l'emporte autant sur le reste des villes
Que le plus haut cyprès sur les buissons stériles.

Là, j'ai vu ce héros que chante ma tendresse.
Ses fêtes reviendront douze fois tous les ans,
Douze fois ses autels recevront mon encens.

Allez, bergers, dit-il, conservez en repos
Votre séjour natal, vos champs et vos troupeaux.

O fortuné vieillard! exempt de nos misères,
Vous finirez vos jours aux foyers de vos pères!

Vos troupeaux, respectés du barbare vainqueur,
Demeureront ici sous leur premier pasteur;
Ils ne sortiront point de ces gras pâturages
Pour périr de langueur dans des terres sauvages.
Vos abeilles encore, au retour du matin,
Picoteront la fleur des saules et du thym.
Nos champs abandonnés vont rester inutiles;
Les vôtres par vos soins seront toujours fertiles;
Vous pourrez encor voir ces bocages chéris,
Ces gracieux lointains, ces rivages fleuris;
Les amoureux soupirs des rossignols fidèles,
Ces doux gémissemens des tendres tourterelles
Vous livreront encore aux douceurs du sommeil,
Dans ces antres fermés aux regards du soleil.

On conviendra facilement, avec moi, que Gresset n'a pas imité Virgile dans ce passage; il l'a complétement défiguré, si j'ose me servir de cette expression : ce ne sont ni les mêmes pensées, ni les mêmes images, ni les mêmes tableaux; il n'a pas même conservé le cadre : il serait inutile et superflu d'établir une

comparaison. Les cinq premiers vers seuls méritent cet honneur.

M. Tissot est le seul qui me paraît se rapprocher de Malfilâtre; et voici comment ce littérateur a traduit le passage :

Ces loisirs, Mélibée, un dieu les a permis.
Oui, c'est un dieu pour nous, et toujours il doit l'être;
Et je veux, tous les mois, que son autel champêtre
Soit arrosé du sang de quelque tendre agneau.
Si dans ces lieux en paix s'égare mon troupeau,
C'est lui qui l'a permis; il me laisse moi-même
Chanter sur mes pipeaux les simples airs que j'aime.

MÉLIBÉE.

Surpris, et non jaloux, j'admire ton repos,
Quand le trouble est partout dans nos tristes hameaux.
Ces chèvres et moi-même, on nous chasse, Tityre;
Celle-ci que tu vois, que j'ai peine à conduire,
Laisse sur un rocher, qui sera son tombeau,
Deux jumeaux nés d'hier, et l'espoir du troupeau.
J'aurais prévu mon sort, sans un trouble funeste;
Combien de fois le chêne atteint du feu céleste,

Ou du fond de l'yeuse un oiseau de malheur,
M'avaient, je m'en souviens, prédit cette douleur!
Mais toi, quel est ce dieu qui fait ta confiance?

Il y a dans ces vers de l'harmonie, assez de simplicité; mais l'art s'y montre trop: ce n'est pas encore Malfilâtre. Examinons encore si, dans les passages suivans, le nouveau traducteur soutiendra la comparaison:

Je confondais entre eux les petits et les grands;
Mais c'était, Mélibée, une erreur trop grossière;
Rome, entre ces cités levant sa tête altière,
Est parmi des roseaux un chêne respecté.

La métaphore allégorique, à la place de la simple comparaison, s'éloigne du ton de l'idylle; et Malfilâtre est supérieur, par cela même que son ton est plus simple, et que la comparaison de l'original est exactement traduite:

J'y volai, j'y connus, sous les plus doux auspices
Ce jeune dieu qui voit douze fois tous les ans
Nos champêtres autels fumer d'un pur encens:
Enfans, répondit-il à notre humble prière,
Repeuplez vos troupeaux, gardez votre chaumière.

Ici M. Tissot se rapproche de Malfilâtre; mais il y a je ne sais quoi dans l'auteur du *Génie de Virgile* un abandon, une souplesse, une harmonie que l'on ne peut imiter. Mais si M. Tissot, dans les passages précédens, reste inférieur à Malfilâtre, voici un passage où ce célèbre littérateur rivalise avec l'infortuné poëte, et je ne sais auquel des deux je dois donner la palme :

Heureux vieillard, ainsi tu conserves tes champs;
Ils sont assez pour toi, pour tes simples penchans;
Malgré leur sol aride, et l'impur marécage
Dont les joncs limoneux couvrent ce pâturage,
Tes brebis n'iront point chercher loin de ces lieux
Quelques prés inconnus, ou mourir sous tes yeux,

Par la contagion lentement dévorées.
Heureux vieillard, ici nos fontaines sacrées,
Nos forêts te verront, sous leur sombre épaisseur,
De l'ombrage et des eaux respirer la fraîcheur;
En effleurant le saule, et la verte clôture,
L'essaim du mont Hybla, par son léger murmure,
T'invitera souvent aux douceurs du repos.
Du haut de ces rochers et d'échos en échos
Entends de l'émondeur la voix retentissante :
Dans les airs cependant la colombe innocente,
Les ramiers, tes amours, le jeune tourtereau,
Vont roucouler sans cesse ou gémir sous l'ormeau.

Vers heureux, cadences bien ménagées, douce sensibilité, on croit voir, entendre l'original, tant la traduction est fidèle.

DEUXIÈME ÉGLOGUE.

Cette églogue n'est point dans nos mœurs, et je ne sais pourquoi dans nos livres classiques on l'a laissée entière. Malfilâtre n'a traduit qu'un seul passage, et c'est un assez joli tableau, si toutefois on peut donner ce nom à cette représentation du vice le plus hideux :

Malfilâtre.

Contre les feux du jour ici l'humble reptile
Dans le sein des buissons vient chercher un asile.
Thestyle aux laboureurs épuisés de travail
Prépare de ses mains le serpolet et l'ail;
Et moi seul, à te suivre attaché sur ces rives,
Je brave du soleil les ardeurs les plus vives,

Tandis que la cigale, hôtesse de ces champs,
Par ses cris importuns repond seule à mes chants,
Ah ! que n'ai-je plutôt souffert la tyrannie,
Les superbes dédains de la fière Sylvie!
Que n'ai-je aimé Daphnis! son teint moins délicat
N'a point de ton beau front la blancheur et l'éclat;
Mais, hélas! prise moins cette blancheur si vaine:
On cueille l'hyacinthe, on laisse le troëne.

Tangeac.

Sous les buissons épais, regardez, voici l'heure,
L'heure où le vert lézard glisse vers sa demeure;
Les troupeaux maintenant cherchent de frais taillis;
Maintenant, sous nos bois, la jeune Thestylis
Rassemble ses faneurs à des tables frugales :
Tout repose, on n'entend que le cri des cigales;
Et moi, pour adorer les traces de vos pas,
Les feux d'un ciel ardent ne m'épouvantent pas;
Ne valait-il pas mieux de l'altière Corinne
Endurer les dépits et la fierté chagrine?
Et toi, brune Jopé, que n'ai-je encor ton cœur?
Autant qu'elle en manquait vous avez la blancheur;
Mais d'un frivole éclat ne soyez pas si vaine,
Plus que le blanc tilleuil on préfére l'ébène.

Tissot.

Les troupeaux étendus goûtent le frais de l'ombre;
Le vert lézard s'endort caché sous le bois sombre;
Déjà pour le repas des brûlans moissonneurs
Thestylis a broyé le thym, la sauge en fleurs;
Mais sous un ciel en feux, une ardeur trop fatale,
M'entraîne sur tes pas; seul avec la cigale,
J'importune les airs fatigués de ses cris.
Qu'il valait mieux souffrir le courroux de Néris,
Ses superbes dédains! que n'ai-je voulu plaire
Au berger Ménalcas, à la jeune Glycère!
Elle est brune, et ton front éclate de blancheur,
Bel enfant, de tes lis prise moins la fraîcheur:
Dans les champs, oublié, tombe le blanc troëne;
On cueille l'hyacinthe, aussi noir que l'ébène.

Il faut nécessairement abandonner M. Langeac, qui ne peut en aucune manière soutenir la comparaison; mais M. Tissot n'avait-il pas Malfilâtre sous les yeux quand il a tracé ce joli tableau? Quelques traits saisis avec assez de fidé-

lité me prouvent que c'est Malfilâtre qui, dans cette circonstance, a dirigé le pinceau de M. Tissot. Pour éviter le plagiat, car il a trop de talent pour copier servilement, ce dernier poëte a voulu prendre une marche différente; ses efforts ont été inutiles : entraîné par les charmes de son modèle, il s'est laissé séduire; et sa plume, sans y penser sans doute, a suivi l'impulsion de son cœur. Mais l'observateur voit, examine, compare, et sent que, lorsque M. Tissot s'écarte de Malfilâtre, il n'est plus simple; son style prend des couleurs trop fortes. Quelle simplicité dans le modèle ! *Thestyle aux laboureurs*, *etc.* Quelle recherche dans les deux vers : *Déjà pour le repas*, *etc.* Gresset, dans ce passage, n'est pas exact; mais il y a des vers qui décèlent le poëte et le bon versificateur :

Il est l'heure du jour où tout ici repose.
Le moissonneur tranquille, à l'abri du soleil,
Répare sa vigueur dans le sein du sommeil;
Auprès de leurs troupeaux, dans un bocage sombre,
Silvie et son berger goûtent le frais de l'ombre;
Privé de ces loisirs, et bravant la chaleur,
Je promène en ces bois ma plaintive douleur;
A mes gémissemens l'écho paraît sensible;
Tout me plaint, votre cœur reste seul inflexible.
Que n'ai-je pour Philis brûlé des mêmes feux!
A la fille d'Arcas que n'ai-je offert mes vœux!
Leurs grâces, il est vrai, n'égalent point vos charmes;
Mais leur cœur moins ingrat m'eût coûté moins de larme
Ah! ne comptez pas tant sur vos belles couleurs:
Un jour peut les flétrir, un jour flétrit les fleurs.

CINQUIÈME ÉGLOGUE.

Malfilâtre.

DAPHNIS.

Les nymphes de Daphnis pleuraient la mort cruelle;
Bois, vous fûtes témoins de leur douleur mortelle
Quand sa mère, embrassant ses restes malheureux,
De son trépas récent accusait tous les dieux.
Nous vîmes la génisse et le coursier superbe
Oublier les ruisseaux et la fraîcheur de l'herbe;
Et les tristes moutons, au pied de leur berger,
Touchés de sa douleur, semblaient la partager.
Dans les sables brûlans de l'Afrique déserte,
Le lion, cher Daphnis, a gémi de ta perte.
Daphnis sut le premier sur les coteaux voisins
Atteler à des chars les tigres d'Arménie;
Il couvrit le premier, dans les champs d'Ausonie,

Les thyrses de Bacchus de pampres et de raisins.
Cérès est des sillons l'ornement le plus digne ;
Le taureau, roi des champs, est l'honneur des troupeau
La vigne orne l'ormeau, la grappe orne la vigne,
Et tu fus, ô Daphnis! la gloire des hameaux.

Langeac.

Enlevé sous nos yeux par une mort cruelle,
Daphnis, quel bois désert ignora nos douleurs ?
Les nymphes comme nous répandirent des pleurs
Au tableau déchirant qui frappa notre vue
Quand auprès de son fils une mère éperdue
Le couvrait de baisers, le serrait dans ses bras,
Et reprochait aux dieux son barbare trépas!
Ainsi que les bergers, troublés des mêmes peines,
Les troupeaux chaque jour, négligeant les fontaines,
Retournaient au bercail sans regretter les champs ;
Les coursiers, loin des eaux, l'œil éteint, languissans,
Refusaient d'effleurer la pointe de l'herbage ;
Nos douleurs s'étendaient de rivage en rivage.
Oui, des lions d'Afrique et les monts et les bois
Prolongeaient en soupirs la formidable voix :
Daphnis est le premier dont l'intrépide adresse
Des monstres d'Arménie employa la vitesse ;

Montra soumis au frein des tigres inconnus,
Et le thyrse à la main nous fit chanter Bacchus;
Ainsi que des moissons la soigneuse culture
Du champ qu'elle enrichit fait encor la parure;
Ainsi que dans nos prés un superbe taureau
Est à la fois la force et l'orgueil du troupeau,
Que l'ormeau s'embellit de la vigne fidèle,
Que de raisins chargée une vigne est plus belle;
Ainsi de tous les siens, Daphnis, heureux pasteur,
Est lui seul et l'amour et l'éternel honneur.

Tissot.

L'infortuné Daphnis expirait dans sa fleur:
Les nymphes le pleuraient; témoins de leur douleur,
Vous répétiez leurs cris, fleuves, vallons paisibles,
Lorsque, embrassant d'un fils les restes insensibles,
Sa mère inconsolable accusait tous les dieux.
Nul troupeau, cher Daphnis, dans ces jours odieux,
N'effleura l'onde claire ou les tendres herbages;
Daphnis, entends ces monts et ces forêts sauvages:
Il disent qu'en Afrique, au bruit de ton malheur,
Les lions consternés rugissaient de douleur.
Daphnis soumit au joug les tigres de Phrygie;
Au dieu de la vendange il consacra l'orgie,

Et le thyrse enlacé d'un flexible rameau.
De même que la vigne embellit un ormeau,
Que la grappe à son tour rend la vigne plus belle,
Qu'une riche moisson est l'orgueil de Cybèle,
Ainsi tu fus des tiens l'ornement et l'amour.

Je laisse de côté la longue et ambitieuse paraphrase de M. Langeac : il y a de beaux vers, je l'avoue; il y en a même de spirituels, et de trop spirituels : c'est encore un reste de l'école de Dorat et de Marivaux. Mais, grâces à notre retour vers le bon goût, toutes ces étincelles d'esprit qui ne font qu'éblouir un instant, et nous plongent ensuite dans les ténèbres les plus épaisses, disparaissent de nos ouvrages modernes. Je dois ici faire au public ma profession de foi : je ne connais point M. de Langeac; je n'ai jamais eu avec lui le moindre rapport; le jugement que je porte sur son ouvrage

m'a été dicté par la raison seule; il est malheureux qu'il ait choisi un genre de poésie si éloigné de son talent. Mais revenons à nos deux athlètes; il est difficile de prononcer sur le mérite de ces deux tableaux : un peu trop d'élégance, quelques tournures un peu forcées dans la traduction de M. Tissot; un peu trop d'abandon, quelques négligences dans Malfilâtre; mais ce dernier défaut dans une églogue est plus supportable que le premier. Voyons de quelle manière Gresset a imité ce triste et mélancolique tableau de Virgile :

Infortuné Daphnis, l'avide Proserpine
T'enlève avant le temps :
Ainsi tombe un tilleul que le temps déracine
Dans son premier printemps...

On entendit gémir les tristes Oréades
A cet instant fatal,

Et de leurs belles eaux les sensibles naïades
Troublèrent le cristal...

Alors aucun pasteur ne mena dans la plaine
Ses troupeaux languissans.
La flûte était muette, ou ne rendait qu'à peine
De douleureux accens...

Nous devions les attraits de toute la contrée
A tes attraits chéris.
Telle aux raisins brillans dont elle est colorée
La vigne doit son prix.

Daphnis dans nos cantons accrédita l'orgie
Et le thyrse divin ;
Il chanta le premier en vers pleins d'énergie
Le puissant dieu du vin.

Il était les amours et la gloire première
Des bois et des hameaux.
Faut-il qu'il ne soit plus, en perdant la lumière,
Que l'objet de nos maux!

On s'aperçoit que Gresset n'a pris que quelques traits dans le tableau original; le reste est le fruit de son imagination

qui certes ne l'a pas bien servi dans cette circonstance; car on ne reconnaît pas dans cette versification le charmant auteur de *Vert-Vert* et de *la Chartreuse*.

SIXIÈME ÉGLOGUE.

Malfilâtre.

SILÈNE.

Il commence : aussitôt les animaux des bois,
S'assemblent tous en foule autour du vieux Silène :
Les faunes, avec eux se jouant dans la plaine,
Marquent d'un pied léger les accens de sa voix,
Et les pins en cadence agitent leurs feuillages...
Il chantait tous ces corps, ces principes divers,
De l'air, du feu léger, de la terre et des mers,
Qui, dans le vide immense épars à l'aventure,
S'unirent pour former les premiers élémens;
Ces élémens féconds, qui d'êtres différens,
Par leur mélange heureux, peuplèrent la nature.

Langeac.

A l'instant il commence :
Alors vous eussiez vu, se tenant par la main,

En cadence accourir le faune et le sylvain.
Le tigre s'étonner de n'être plus sauvage,
Et le chêne insensible agiter son feuillage.
Apollon sur le Pinde, Orphée aux sombres bords
Jamais n'ont approché de ses divins accords.
Des germes créateurs il chantoit la puissance,
Et comment dans l'espace, épurant leur substance,
En rapprochant le feu, l'eau, la terre, les airs,
La nature en travail enfanta l'univers.

Tissot.

Aussitôt il commence:
Soudain vous eussiez vu s'agiter en cadence
Les faunes, les sylvains, les monstres des forêts,
Et les chênes émus balancer leurs sommets.
Phébus réjouit moins les rochers du Parnasse,
Et les accens d'Orphée étonnent moins la Thrace.
Le dieu chantait comment les principes divers
Du feu, de l'air léger, de la terre, des mers,
Dans le vide ont formé leur union féconde,
Comment il en sortit les élémens du monde.

Ce morceau de Malfilâtre n'est pas

achevé; et si la mort ne l'eût point surpris, il aurait retouché un passage assez défectueux; cependant malgré ces taches, M. Tissot l'a pour ainsi dire suivi pas à pas. Ses quatre derniers vers ne sont-ils pas calqués sur ce modèle? M. de Langeac n'a pas voulu être accusé de plagiat; il a pris la noble résolution de voler de ses propres ailes; mais, en portant le flambeau de la critique dans son labyrinthe de mots, on ne peut distinguer quelles sont les pensées qu'il doit transmettre dans l'esprit du lecteur. Que ce dernier prenne la peine de les réduire à leur plus simple expression, pour me servir d'un terme scientifique, et il me dira ce que signifie *la nature en travail qui épure des substances?* C'est se moquer des gens que de traduire Virgile de cette manière-là. Gresset, dans

son inexactitude, parle au moins à mon intelligence :

Il dit : tout à l'envi s'apprête à l'écouter,
Ses liens sont brisés; il commence à chanter.
Aux sublimes accens de l'immortel Silène...
Les nymphes, les sylvains formant d'aimables danses,
Suivaient d'un pas léger ses brillantes cadences.
Le rivage d'Amphrise et les bois d'Hélicon
Furent souvent charmés par le chant d'Apollon.
Le sombre roi du Styx, aux tendres airs propice,
Fut touché des accords de l'époux d'Eurydice;
Mais la voix du vieillard, chère au dieu des raisins,
Charma bien plus encor les rivages voisins.
Il décrivit d'abord la naissance du monde;
Rien n'existait encore; une masse inféconde
Formait un vaste amas d'atomes confondus,
Dans le désert du vide au hasard répandus.
Ce néant eut sa fin, l'univers reçut l'être;
Des atomes unis le concours fit tout naître.
Il fit les élémens, qui, par d'heureux accords,
Formèrent à leur tour tous les lieux, tous les corps.

Quelle physique! Enfin c'était la phy-

sique des anciens; mais, en traduisant leurs ridicules systèmes, ne les rendons pas plus ridicules; et malheureusement c'est ce qu'a fait ici Gresset. Ces derniers vers ne sont qu'une extension peu réfléchie du système d'Épicure. Mais voyez comme Virgile passe rapidement sur ce système désapprouvé par l'école des péripatéticiens et de l'Académie! Et tout traducteur qui paraphrasera ici le poëte latin n'aura pas la moindre idée du génie de cet auteur. Comment ne pas faire attention qu'il met ce système dans la bouche de Silène, etc.?

HUITIÈME ÉGLOGUE.

Malfilâtre.

A peine dans les cieux le soleil de retour
Dissipait l'ombre humide et rallumait le jour;
A peine les troupeaux cherchaient dans la prairie
Et la tendre rosée et l'herbe refleurie,
Damon, sur sa houlette appuyé tristement,
Répéta ces regrets d'un malheureux amant:
Nais, astre du matin; brille, ô douce lumière,
Brille, et sois d'un beau jour l'heureuse avant-courrière,
Tandis que je me plains dans mes derniers momens
De la perfide Nise et de ses vains sermens,
Que je viens en mourant raconter mon injure
A ces dieux tant de fois témoins de son parjure.
Ma flûte, commençons, avec moi, sur ces bords,
Des chantres du Ménale imite les accords.
Pan, dont l'art inventa la flûte pastorale,
Fait toujours de ses sons retentir le Ménale;

Le Ménale, couvert de bois harmonieux,
Entend toujours la voix des pins mélodieux;
Le Ménale toujours entend parler ses hêtres
De l'amour des bergers et des plaisirs champêtres.
Ma flûte, commençons; avec moi, sur ces bords,
Des chantres du Ménale imite les accords.

Langeac.

L'ombre à peine fuyait devant le jour nouveau,
A peine la rosée attirait le troupeau,
Lorsqu'en ces mots Damon, penché sur sa houlette,
Se livra sans espoir à sa douleur secrète.
Toi qui de la lumière annonces le retour,
Bel astre de Vénus, presse mon dernier jour.
Tout est fini pour moi; c'est Nise qui m'accable,
Indignement trahi par un hymen coupable,
Je me suis plaint aux dieux témoins de mes tourmens.
Que sert de fatiguer ces dieux indifférens?
C'en est fait, je descends à la rive infernale;
Que mes derniers accens soient dignes du Ménale!
Le Ménale est peuplé de bois harmonieux;
Il entend nos soupirs; l'amour ingénieux
Y forma de roseaux la flûte pastorale;
Que mes derniers accens soient dignes du Ménale.

Tissot.

Au moment où des cieux fuyait la nuit obscure,
Où la fraîche rosée et la tendre verdure
Invitent les troupeaux qui craignent les chaleurs,
Damon vint en ces mots soupirer ses douleurs :
Parais, du jour naissant brillante avant-courrière,
Je veux te voir encore à mon heure dernière;
Lorsque, abusé par Nise et par un fol amour,
Aux dieux que la perfide attestait chaque jour,
Mourant, j'adresse, hélas! ma plainte conjugale,
O muse! répétons les accens du Ménale.
Du Ménale attentif les bois mélodieux
Répondent aux amours des bergers et des dieux;
Sous les doigts du dieu Pan la flûte pastorale
Apprit ses premiers airs sur le docte Ménale.

Toujours de la douceur, toujours de la mélodie dans les vers de Malfilâtre; ils portent tous l'empreinte de la sensibilité de son âme et de l'aménité de ses mœurs. Sa traduction est un peu paraphrasée; mais je la préfère à la sèche

et froide concision de M. de Langeac. Nous aurions encore quelques réflexions à faire sur cet *hymen coupable par lequel Damon est trahi;* nous nous permettrons seulement de dire que jamais dans Malfilâtre, et dans M. Tissot, on ne trouve un bizarre assemblage de mots qui semblent étonnés de se trouver ensemble, des mots que l'on a pris la peine de réunir pour envelopper la pensée d'une obscurité ténébreuse. M. Tissot marche avec autant de rapidité; tout est clair et précis : mais pourquoi ne va-t-il pas au cœur comme Malfilâtre? c'est que la douleur ne cherche pas à former une période poétique bien sonnante; c'est qu'elle ne dirait point *une plainte conjugale.* Un mot adressé à l'esprit quand tout doit être sentiment détruit presqu'en entier l'effet que pourrait produire sur l'âme le

tableau le plus touchant et le plus mélancolique. J'ose dans ce passage mettre à côté de Malfilâtre l'imitateur Gresset. Lisez et jugez :

Parais, s'écriait-il, ranime ta lumière,
Du soleil renaissant trop lente avant-courrière.
Étoile que chérit la reine des amours,
Brille aux cieux, ouvre enfin le dernier de mes jours.
Victime des rigueurs d'une amante infidèle,
Pour la dernière fois je viens me plaindre d'elle.
Ciel, je m'en plains à toi. Souffrez-vous, immortels,
Qu'on trahisse un amour juré sur vos autels.
Muse, prête au chagrin qui va finir ma vie
Les tristes airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Pour fuir le dieu des bois, plongée au fond des eaux,
Syrinx fut transformée en utiles roseaux;
Pan embrassait les joncs qui cachaient sa bergère;
Il tira des soupirs de leur tige légère.
Du Ménale à l'instant les fidèles échos
Répétèrent les sons des premiers chalumeaux.
Poursuis, muse, au chagrin qui va finir ma vie
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.

Il y a une foule de vers dictés par le sentiment, point de prétention; souvent l'auteur s'écarte de son modèle, et, lorsqu'il y rentre, il prend le même ton. Qu'il est doux, qu'il est harmonieux ce vers !

Il tira des soupirs de leur tige légère.

Si Gresset eût toujours tenu le même langage, pris le même ton, nous ne serions pas obligés de mettre cet aimable peintre en troisième ligne, et quelquefois sur le dernier plan.

NEUVIÈME ÉGLOGUE.

Malfilâtre.

Sans toi qui chanterait les nymphes de nos plaines,
Et les ombrages verts qui couvrent ces fontaines;
Ou qui revêtirait, dans des vers enchanteurs,
Et les prés de gazons, et les gazons de fleurs... ?
Revenez, revenez, aimable Galatée,
Quel charme sous les eaux vous retient si long-temps?
La nature renaît, et les fleurs du printemps
Ont parfumé les bords de cette onde argentée.
De ce haut peuplier les feuillages épais
Couronnent cette grotte aux nymphes consacrée.
Les pampres enlacés en tapissent l'entrée,
Et redoublent encore et l'ombrage et le frais.
Revenez près de nous dans ces rians bocages;
Laissez les flots mugir et battre les rivages.

Langeac.

Qui donc eût célébré les nymphes du bocage,
Embelli nos ruisseaux et d'ombrage et de fleurs,
Et semé sur nos champs les plus riches couleurs...?
Écoute: ô Galatée! ici, plus radieux,
Un printemps éternel ne fuit jamais ces lieux.
Accours, viens, Galatée, à la voix qui t'appelle;
Quel charme a donc pour toi l'onde qui te récelle?
Ici, pour t'arrêter, si tu chéris les eaux,
Les fleurs couronneront nos limpides ruisseaux.
Regarde ce palmier, vois la vigne sauvage
Autour de cette grotte abaisser leur feuillage;
Viens trouver près de nous le calme et la fraîcheur,
Et laisse entre eux les flots s'agiter en fureur.

Tissot.

Qui donc aurait chanté les nymphes du bocage,
Couvert le sol de fleurs, les fontaines d'ombrage...
Reviens, entends ma voix, folâtre Galatée,
Quel charme te retient dans cette onde agitée?
Ici dans son éclat brille un printemps vermeil,
Vois la terre entr'ouverte aux rayons du soleil.

De verdure et de fleurs couronner ces fontaines;
Vois le tremble incliner ses ombres incertaines,
Sur ma grotte, où la vigne enlace ses rameaux,
Viens, viens, et, plus tranquille au bord de ces ruisseaux,
Laisse la folle mer insulter ses rivages.

Il est difficile ici de faire un choix; l'élégance du style de M. Tissot ne s'écarte presqu'en rien de la simplicité de l'églogue. M. de Langeac a pris vraiment ici la flûte champêtre, qu'il n'abandonne que trop souvent; et, à l'exception d'une phrase trop hyperbolique, le reste est digne de l'églogue. Mais Malfilâtre est vraiment berger; c'est lui, c'est le Mœris de Virgile. Ces trois poëtes ont laissé bien loin derrière eux celui qui leur avait ouvert la carrière. Voici de quelle manière Gresset a presque imité ce passage :

Ah! si tu n'étais plus, qui nous rendrait tes chants?
Qui loûrait comme toi les nymphes bocagères,
Les amours des bergers, les attraits des bergères

C'est un désert, un antre où je dois habiter;
Aux tyrans des forêts je veux les disputer.

Tissot.

J'irai, de Théocrite empruntant la musette,
Soupirer, ô Chaleis, les vers de ton poëte.
C'en est fait, dans les bois, aux antres des déserts
Je veux aller nourrir les maux que j'ai soufferts.

Que dire sur quatre vers traduits, et assez inexactement traduits par Malfilâtre? Cette petite période ne manque pas de simplicité, d'élégance; elle serait même supérieure à celle de ses rivaux, s'il eût bien médité son texte; car M. de Langeac est fort obscur, surtout dans ses deux derniers vers. Et M. Tissot, toujours si correct, ne s'est-il pas négligé dans ce début élégiaque de Gallus? Mais Gresset n'a pas même ici le mérite de l'imitation :

Pour moi, traînant partout ma triste léthargie,
Je consacre ma flûte aux sons de l'élégie.
Que ne puis-je me fuir ! dans les antres des ours
Allons ensevelir et ma flamme et mes jours.

LES GÉORGIQUES.

PROŒMIUM.

—

Malfilâtre.

Mécène, aux laboureurs mes préceptes utiles
Enseignent par quels soins on rend les champs fertil
En quel temps, sous le joug le taureau doit gémir
Sous quel astre la vigne à l'ormeau doit s'unir;
Quels secours aux troupeaux prête la main de l'hom
Et jusqu'où va l'instinct de l'abeille économe.

Astres brillans du monde! ô secourables dieux!
Qui conduisez l'année errante dans les cieux:
Bacchus, et vous Cérès, si les moissons dorées,
Si les vignes d'Argos, de pourpre colorées,
Pour nous ont remplacé, par vos heureux bienfaits,
Et l'eau des froids torrens, et le gland des forêts...

O vous, faunes légers, qu'adorent les campagnes!
Vous, nymphes, qui peuplez les bois et les montagne

Jetez sur mes essais des regards complaisans;
Accourez à ma voix, je chante vos présens.

Toi, dont le fier trident fit sortir de la terre
Le superbe coursier, symbole de la guerre,
Grand dieu des mers! et toi dont les nombreux troupeaux
De Cée, en bondissant, dépouillent les coteaux;
Toi surtout, dieu pasteur, souverain d'Arcadie,
O Pan! si tu chéris ton heureuse patrie;
Minerve, si par toi ton peuple favori
Reçut les premiers arts et l'olivier chéri;
Jeune enfant, qui jadis au genre humain sauvage
Vins montrer la charrue et son utile usage;
Sylvain, dieu des forêts, solitaire Sylvain,
Dont un jeune cyprès orne toujours la main:
Je vous invoque tous, dieux, déesses propices,
Soit que les fruits vermeils naissent sous vos auspices,
Soit que, du haut des cieux arrosant les sillons,
Vous nourrissiez la terre et ses germes féconds.

Delille.

Je chante les moissons : je dirai sous quel signe
Il faut ouvrir la terre et marier la vigne;
Les soins industrieux que l'on doit aux troupeaux,
Et l'abeille économe, et ses sages travaux.

Astres qui, poursuivant votre course ordonnée,
Conduisez dans les cieux la marche de l'année;
Protecteur des raisins, déesse des moissons,
Si l'homme encor sauvage, instruit par vos leçons,
Quitta le gland des bois pour les gerbes fécondes,
Et d'un nectar vermeil rougit les froides ondes.

Divinités des prés, des champs et des forêts,
Faunes aux pieds légers; vous, nymphes des guérets,
Faunes, nymphes, venez; c'est pour vous que je chan

Et toi, dieu du trident, qui de ta main puissante
De la terre frappas le sein obéissant,
Et soudain fis bondir un coursier frémissant;
Pallas, dont l'olivier enrichit nos rivages;
Vous, jeune dieu de Cée, ami des verts bocages,
Pour qui trois cents taureaux éclatans de blancheur
Paissent l'herbe nouvelle et l'aubépine en fleur;
Pan, qui sur le Lycée ou le riant Ménale
Animes sous tes doigts la flûte pastorale;
Vieillard, qui dans ta main tiens un jeune cyprès;
Enfant, qui le premier sillonnas les guérets;
Vous tous, dieux bienfaisans, déesses protectrices,
Qui de nos fruits heureux nourrissez les prémices,
Qui versez l'eau des cieux, qui fécondez les champs,
Ainsi qu'à nos moissons présidez à mes chants.

Dans les églogues, les rivaux de Malfilâtre ne jouissent pas d'une réputation colossale; et quoique M. Tissot soit un de nos littérateurs les plus distingués, il doit nous savoir gré de l'avoir mis sur la même ligne que l'aimable chantre de Narcisse. Ici la scène change : c'est l'élégant, l'exact, l'admirable traducteur des Géorgiques de Virgile que nous mettons en opposition. Si M. Delille a quelque fois la supériorité, nous pouvons assurer qu'il n'aurait point désavoué les vers de Malfilâtre. Plus je les relis, plus j'éprouve d'indécision dans mon jugement; cependant, soyons justes, il y a plus de régularité, plus d'harmonie, plus d'exactitude dans la poésie de M. Delille : mais je suis persuadé, d'après les essais de Malfilâtre, que, si le destin lui eût donné le temps de terminer cet ouvrage, la

littérature aurait été enrichie d'un second chef-d'œuvre. Nous allons examiner si, dans la description physique de l'univers, M. Delille soutient cette supériorité :

DESCRIPTION DE L'UNIVERS.

Malfilâtre.

Cinq zones de l'Olympe embrassent l'étendue :
L'une, par le soleil sans cesse parcourue,
De cet astre de flamme est l'empire éternel ;
Il voit des deux côtés, près des pôles du ciel,
Deux zones de frimas tristement couronnées
Aux horreurs de l'hiver à jamais condamnées ;
Et deux que la nature, indulgente aux humains,
A su de part et d'autre enfermer de ses mains
Entre ces froids climats que le soleil ignore,
Et l'espace brûlant que la chaleur dévore.
De ces plages, où règne un air plus tempéré,
Par son char vagabond le bord est effleuré,
Lorsque ce dieu du jour va dans sa course oblique
Visiter tour à tour l'un et l'autre tropique.
L'habitant de Riphée est voisin de ces lieux
Où la terre s'élève et s'approche des cieux ;

De l'ardente Libye, ou des murs d'Alexandre,
On la voit au midi s'abaisser et descendre.
L'un des pôles du monde où souffle l'aquilon
Toujours par sa hauteur domine l'horizon;
Toujours l'autre se montre à ces rivages sombres
Où règne le trépas sur le peuple des ombres.
Ici, tel qu'un grand fleuve, en ses vastes détours,
Embrasse au loin les champs que féconde son cours,
Le dragon tient toujours les deux ourses glacées
Dans ses replis divers fortement embrassées,
Les ourses que jamais les souverains des mers
Ne laissèrent descendre au sein des flots amers.
Là pâlit la nature, et sur ces bords funèbres
Une nuit inféconde entasse les ténèbres,
Et peut-être l'Aurore, à ce nouveau séjour,
En s'éloignant de nous, va reporter le jour;
Peut-être, quand sur nous cette jeune courrière
Ordonne à ses coursiers de souffler la lumière,
Là l'étoile du soir, au départ du soleil,
Allume son flambeau dans l'Océan vermeil.

Delille.

Cinq zones de l'Olympe embrassent le contour:
L'une des feux brûlans est l'aride séjour;

Deux autres, qu'en tout temps attriste la froidure,
De deux pôles glacés ont formé la ceinture;
Mais, entre ces glaçons et ces feux éternels,
Deux autres ont reçu les malheureux mortels,
Et dans son cours brillant bornent l'oblique voie
Où du dieu des saisons la marche se déploie.
Le globe vers le nord, hérissé de frimas,
S'élève et redescend vers les brûlans climats;
Notre pôle des cieux voit la clarté sublime;
Du Tartare profond l'autre touche l'abîme;
Calisto, dont le char craint les flots de Téthys,
Vers les glaces du nord brille auprès de son fils;
Le dragon les embrasse ainsi qu'un fleuve immense;
Le pôle du midi, noir séjour du silence,
N'offre aux tristes humains qu'une éternelle nuit;
Peut-être en nous quittant Phœbus chez eux s'enfuit;
Et, lorsque ses coursiers nous soufflent la lumière,
Pour eux l'obscure nuit commence sa carrière.

Ici M. Delille, notre maître à tous dans le genre descriptif, n'a pas voulu sans doute se livrer à son imagination: on voit qu'il a fait les plus grands efforts

pour imiter le laconisme de la langue latine; mais il a tracé autour de lui un cercle trop étroit. Malfilâtre n'a pas craint de l'élargir; et sa traduction est sur tous les points et plus poétique et plus harmonieuse. Enlevez deux épithètes oiseuses, *amers* et *vermeil*, et cette description cosmographique sera un des plus beaux morceaux, en ce genre, que nous ayons dans la langue française. Virgile a imité Lucrèce, qui avant lui avait, pour ainsi dire, deviné le véritable système du monde. M. de Pongerville lui-même, en traduisant le morceau du poëte philosophe, *at nox obruit*, *etc.*, avait sans doute sous les yeux cette belle description de Malfilâtre : les beaux modèles enflamment l'imagination, et lui font enfanter des prodiges. Ce n'est pas la seule

belle description de Malfilâtre; la peinture des maux que peut occasioner aux laboureurs le cinquième jour de la lune nous offre des traits sublimes.

CINQUIÈME JOUR DE LA LUNE.

Malfilâtre.

Il vit (ce 5e jour) naître jadis Pluton et les Furies;
Il vit naître Japet et ses frères impies,
Ligués pour assiéger le monarque du ciel,
Et le précipiter de son trône éternel :
Trois fois sur Pélion tous ces monstres horribles
Virent l'Ossa haussé par leurs efforts pénibles;
Et sur l'Ossa l'Olympe entassé par trois fois
Porta ses fiers Titans, et gémit sous le poids;
Mais, la foudre atteignant et géans et montagnes,
Trois fois les fit rouler dans les vastes campagnes.

Delille.

Le cinquième est funeste; en ce jour de colère
Naquirent Erynnis, Tisiphone et Mégère,
Et vous fameux Titans, géans audacieux,
Que la Terre enfanta pour attaquer les cieux :

Trois fois, roulant des monts arrachés des campagnes,
Leur audace entassa montagnes sur montagnes,
Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa,
Trois fois la foudre en main le dieu les renversa.

Le rhythme imitatif n'a été négligé ni par l'un ni par l'autre poëte; mais il me semble que Malfilâtre a mieux imité que Delille le bel effet que produisent dans le latin les *hiatus* de ce vers :

Ter sunt conati imponere Pelio Ossam.

Nous passerons rapidement sur quelques pensées détachées qu'a traduites Malfilâtre; elles ne peuvent rien présenter de saillant à l'esprit. Des vers isolés ne sauraient guère soutenir la comparaison quand on veut l'établir avec un ouvrage où tout se lie, où l'habileté du traducteur a su remplir son cadre,

et nous offrir des tableaux sinon parfaits, du moins achevés; néanmoins nous suivrons la marche que nous avons adoptée jusqu'à présent.

PENSÉES DÉTACHÉES.

Malfilâtre.

J'ai vu, lorsque souvent le joyeux laboureur
Vers les blés déjà mûrs guidait le moissonneur;
J'ai vu le ciel chargé de nuages errans
Sur vos belles moissons descendre en noirs torrens.

Les fossés se remplir, les fleuves débordés
Ravager à grand bruit les vallons inondés.

Dans un ciel ténébreux Jupiter enfermé
Percer de mille éclairs le nuage enflammé;
Dans toute sa fureur il se montre à la terre,
Aux humains effrayés fait parler son tonnerre.

De sa foudre brûlante il renverse, il embrase
Le sommet du Rhodope ou le front du Caucase.

Delille.

L'été même, à l'instant qu'on liait en faisceaux
Les épis jaunissans qui tombaient sous la faux,
J'ai vu les vents, grondant sur ces moissons superbes,
Déraciner les blés, se disputer les gerbes.

Les fossés sont remplis; les fleuves débordés
Roulent en mugissant dans les champs inondés.

La terre tremble au loin sous un maître qui tonne:
Les animaux ont fui, l'homme éperdu frissonne,
L'univers ébranlé s'épouvante... le dieu,
D'un bras étincelant, darde ses traits de feu.

De ces monts si souvent mutilés par la foudre,
De Rhodope ou d'Athos met les rochers en poudre.

Dans Malfilâtre, ces morceaux détachés ne sont pas inférieurs en beautés aux vers de Delille, et quelquefois l'exactitude leur donne une espèce de supériorité. Mais passons aux morceaux dignes d'être mis en parallèle.

PRÉSAGES DE LA TEMPÊTE.

Malfilâtre.

Au premier sifflement des vents impétueux,
Vous voyez s'agiter les flots tumultueux :
Le rivage mugit, l'écho porte aux campagnes
Le murmure des bois et le cri des montagnes.
Dieux ! quels périls affreux menacent les vaisseaux,
Quand le plongeon trouble, quittant le fond des eaux,
Par un vol inquiet et des accens sauvages,
Annonce la tempête et quitte les rivages!
Quand on voit le héron, loin des marais fangeux,
Se perdre tout à coup dans un ciel orageux ;
Les poules de Téthys se rassembler entre elles,
Et jouer sur le sable en secouant leurs ailes.
A l'approche des vents les astres emportés,
La nuit, du haut des cieux tombant précipités,
Marquent de feux brillans leur rapide carrière,
Et sillonnent le ciel de longs traits de lumière ;

La feuille des forêts et la paille des champs
Sur vos pas quelquefois sont les jouets des vents;
La poussière voltige, et sur le dos des ondes
Flottent légèrement des plumes vagabondes.
Mais si la foudre au nord fait entendre sa voix,
Si les coups redoublés vont frapper à la fois
Les portes du couchant et le char de l'Aurore,
Ah! quel nouveau déluge est prêt à fondre encore!
Bientôt les vastes champs, noyés par Jupiter,
Aux yeux du laboureur n'offriront qu'une mer;
Déjà le nautonier, tremblant à ce présage,
A replié sa voile et prévenu l'orage.
L'orage enfin s'annonce et jamais ne surprend;
L'œil le moins attentif le prévoit et l'attend.
Du creux de leurs vallons la nation des grues
S'enfuit à son approche et traverse les nues;
Pour respirer l'orage et le souffle des airs,
Le taureau vers le ciel tient ses naseaux ouverts;
En effleurant les eaux, la folâtre hirondelle
Les ride faiblement par le vent de son aile;
Les grenouilles encor, sur le bord des étangs,
Insultent de leurs cris la terre et ses enfans;
Par des sentiers étroits, la fourmi, non sans peine,
Quitte, en traînant ses œufs, sa maison souterraine;
Et le grand arc des cieux, de rayons coloré,

Boit les eaux de la mer dont il est altéré;
De corbeaux croassans un ténébreux nuage
Presse leur vol tardif vers le prochain bocage.
Considérez alors tous ces oiseaux divers
Qui s'assemblent en foule au rivage des mers,
Et ceux que le Caïstre, errant dans les prairies,
Voit paître par troupeaux sur ces rives fleuries;
Tous, avant que le ciel nous verse ses trésors,
Ont ressenti la pluie, et, s'approchant des bords,
Offrent la tête au flot que le rocher renvoie,
Plongent le cou dans l'onde, ou nagent avec joie;
Cherchent le frais des eaux, et vont dans un instant
Laver cent fois en vain leur plumage éclatant.
Seule, errant sur le sable, avec un cri funeste
La sinistre corneille appelle l'eau céleste;
La vieille l'a prédit en tournant ses fuseaux,
Quand l'huile pétillante éclaire ses travaux,
Et que de noirs flocons d'une mousse enfumée
S'amoncellent au bout de la mèche allumée.

Delille.

Au premier sifflement des vents tumultueux,
Tantôt au haut des monts, d'un bruit impétueux,

On entend les éclats; tantôt les mers profondes
Soulèvent en grondant et balancent les ondes;
Tantôt court sur la plage un long mugissement,
Et les noires forêts murmurent sourdement.
Que je plains les nochers, lorsqu'aux prochains rivages
Les plongeons effrayés, avec des cris sauvages,
Volent du sein de l'onde, ou quand l'oiseau des mers
Parcourt en se jouant les rivages déserts,
Ou lorsque le héron, les ailes étendues,
De ses marais s'élance et se perd dans les nues!
Quelquefois, de l'orage avant-coureur brûlant,
Des cieux se précipite un astre étincelant,
Et dans le sein des nuits qu'il rend encor plus sombres
Traîne de longs éclairs qui sillonnent les ondes.
Tantôt on voit en l'air les feuilles voltiger,
Et la plume en tournant sur les ondes nager.
Si l'éclair brille au nord, de l'Eure et du Zéphyre
Si la foudre en éclats ébranle au loin l'empire,
Alors, ô laboureurs! crains les torrens des cieux;
Nochers, ployez la voile, et redoublez vos vœux.
Que dis-je! tout prédit l'approche des orages;
Nul sans être averti n'éprouve leurs ravages;
Déjà l'arc éclatant qu'Iris trace dans l'air
Boit les feux du soleil et les eaux de la mer;
La grue, avec effroi s'élançant des vallées,

Fuit ces noires vapeurs de la terre exhalées :
Le taureau hume l'air par ses larges naseaux ;
La grenouille se plaint au fond de ses roseaux ;
L'hirondelle en volant effleure le rivage ;
Tremblante pour ses œufs la fourmi déménage,
Et des affreux corbeaux les noires légions
Fendent l'air qui frémit sous leurs noirs bataillons.
Vois les oiseaux des mers, et ceux que les prairies
Nourrissent près des eaux sur des rives fleuries,
De leur séjour humide on les voit s'approcher,
Offrir leur tête aux flots qui battent le rocher,
Promener sur les eaux leur troupe vagabonde,
Se plonger dans leur sein, reparaître sur l'onde,
S'y replonger encore, et par cent jeux divers
Annoncer les torrens suspendus dans les airs.
Seule, errant à pas lents sur l'aride rivage,
La corneille enrouée appelle aussi l'orage ;
Le soir la jeune fille, en tournant son fuseau,
Tire encor de sa lampe un présage nouveau,
Lorsque la mèche en feu, dont la clarté s'émousse,
Se couvre en pétillant de noirs flocons de mousse.

Quoique riche de son propre fonds, on ne peut se dissimuler que M. Delille

a trempé quelquefois son pinceau sur la palette de Malfilâtre; ces deux poëtes montrent dans cette description des talens supérieurs : l'un est plus exact, plus serré, plus concis; l'autre se met plus au large; mais, sans jamais trop s'écarter de son modèle, il en saisit l'esprit, et sa poésie a je ne sais quoi de plus moelleux, de plus agréable, de plus touchant, que la trop sévère exactitude de M. Delille. Ce dernier, exempt de fautes, a peut-être un peu trop ménagé les images, sans lesquelles la poésie est un corps sans âme; Malfilâtre peut-être les a trop prodiguées. Cet abus, presque imperceptible, a pourtant été la cause de quelques taches que l'on aperçoit dans son style, d'ailleurs si mélodieux. Ce rapprochement est piquant; et, si le plan que je me suis tracé me l'eût permis, j'aurais donné à mes

observations un ton plus pittoresque, en faisant contraster les deux traductions précédentes avec celles de deux violens ennemis de M. Delille, M. l'abbé Cournand et M. l'abbé Raux; mais il y aurait quelque impiété d'aller exhumer impitoyablement des cadavres dont l'oubli a fait justice : il vaut mieux ne point sortir de la galerie des tableaux que nous parcourons, et nous hâter d'en faire remarquer les beautés au lecteur.

PRÉSAGES DU BEAU TEMPS.

Malfilâtre.

Et l'oiseau de Pallas, qui, seul, au haut des tours
Attend que le soleil ait terminé son cours,
Ne prévient plus la nuit; et ses accens funèbres
Ne marquent plus la joie au retour des ténèbres;
Nisus jette un grand cri. Sa fille à ce signal
Se souvient de son crime et du cheveu fatal :
Elle s'enfuit. Partout où s'enfuit la perfide,
L'affreux Nisus la suit de son aile rapide;
Et partout où Nisus suit Scylla dans les airs,
Scylla s'enfuit d'un vol plus prompt que les éclairs.
Les corbeaux font sortir de leur gosier sauvage
Des sons clairs et pressés dans un étroit passage.
Leur troupe, dans des nids couronnés de rameaux,
D'une douce gaîté sent les transports nouveaux,
Triomphe après la pluie, et frémit d'allégresse

De revoir ses petits, objets de sa tendresse,
De flatter, de pourvoir, à l'instant du retour,
Nourrir dans leur berceau tous ces fruits de l'amour.
Non qu'à ces animaux Jupiter communique
Les secrets du destin à l'esprit prophétique;
Mais, quand le ciel varie, et que les vents divers
Condensent tour à tour et dilatent les airs,
D'une température ainsi toujours changeante
L'impression sur eux est toujours différente,
Et porte dans leurs sens la joie ou les chagrins,
A l'approche des jours nébuleux ou sereins.
De là ces doux concerts dont les bois retentissent,
La gaîté des troupeaux qui sur les prés bondissent,
Et celle des corbeaux qui, rassemblés entre eux,
Des accens de leur joie épouvantent les cieux.

Delille.

Et le triste hibou, le soir, au haut des toits,
En longs gémissemens ne traîne plus sa voix.
Tantôt l'affreux Nisus, avide de vengeance,
Sur sa fille à grand bruit du haut des cieux s'élance;
Scylla vole et fend l'air; Nisus vole et la suit;
Scylla, plus prompte encor, se détourne et s'enfuit.
Même les noirs corbeaux, bannissant la tristesse,

Annoncent les beaux jours par trois cris d'allégresse,
Et d'un gosier moins rauque expriment leur gaîté.
Souvent, au haut de l'arbre où flotte leur cité,
Vous voyez leurs ébats agiter le feuillage.
Une douceur secrète attendrit leur ramage,
Ils aiment à revoir, depuis long-temps bannis,
Leur arbre hospitalier, leur femelle et leurs nids.
Non que du ciel en eux la sagesse immortelle
D'un rayon prophétique est mis une étincelle :
L'instinct seul les éclaire ; et, lorsque ces vapeurs
D'où naissent tour à tour le froid et les chaleurs,
Ou des vents inconstans lorsque l'humide haleine
Change pour nous des cieux l'influence incertaine,
Les êtres animés changent avec le temps :
Ainsi, muet l'hiver, l'oiseau chante au printemps ;
Ainsi l'agneau bondit sur le naissant herbage,
Et même le corbeau pousse un cri moins sauvage.

Ici les deux traducteurs semblent avoir changé de physionomie. Malfilâtre a peut-être poussé un peu trop loin l'exactitude, et cet asservissement donne au premier paragraphe de ce morceau un

air contraint, une marche traînante et pénible; le second paragraphe nous offre un coloris plus brillant, et l'art paraît moins, quoiqu'il en faille beaucoup pour bien tracer l'influence de l'atmosphère sur tous les êtres animés. Delille a mieux fait, je pense, de ne prendre que les pensées de Virgile, et de se borner à peindre cette influence sans emprunter tous les traits de l'original.

MORT DE CÉSAR.

PRODIGES.

Malfilâtre.

Qui pourra d'imposture accuser le soleil ?
Souvent même il prédit le secret appareil
Des troubles, des combats, des crimes près d'éclore,
Et qu'une nuit épaisse à nos yeux cache encore.
Quand César expira, le soleil dans son cours
N'éclaira qu'à regret le dernier de ses jours.
Le soleil vit nos pleurs, le soleil plaignit Rome
Des malheurs qu'entraînait la mort de ce grand homme
Il partagea son deuil ; cet astre étincelant
D'un voile ensanglanté couvrit son front brillant,
Et des hommes pervers la race criminelle
Craignit à cet aspect une nuit éternelle.
Hélas ! tout dans ces temps annonçait nos revers;
Tout nous épouvantait, et la terre et les mers,

Et des chiens menaçans les clameurs importunes,
Et l'oiseau précurseur des grandes infortunes.
Combien de fois, ô dieux! dans ces jours de terreur,
Vîmes-nous de l'Etna les volcans en fureur
S'échapper, à travers les fournaises brisées,
Des foudres souterrains, des roches embrasées,
Des torrens de fumée obscurcissant le jour
Rouler en tourbillons dans les champs d'alentour!
Un bruit de chars, un choc d'invisibles armées
Fit trembler du Germain les villes alarmées;
L'Apennin tressaillit, et sur leurs fondemens
Les Alpes à grand bruit s'agitèrent long-temps.
Des spectres infernaux, dans l'horreur des nuits sombres,
Se traînaient au milieu du silence et des ombres;
On entendait au loin retentir une voix
Lamentable, et des cris sortis du fond des bois.
Des fleuves étonnés les ondes reculèrent;
La terre s'entr'ouvrit, les animaux parlèrent,
Et dans nos temples saints, séjour des immortels,
On vit les dieux d'airain pleurer sur leurs autels.
Le roi des fleuves même, affreux dans ses ravages,
Le superbe Éridan, franchissant ses rivages,
Dans son onde écumante, épandue à grands flots,
Entraîna les pasteurs, leurs toits et leurs troupeaux.
Dans le flanc des taureaux les ministres célestes

Ne voyaient chaque jour que des signes funestes;
De longs ruisseaux de sang épouvantaient nos yeux;
Et de loups affamés les troupeaux furieux,
Quand la nuit couvrait l'air de ses voiles paisibles,
Effrayaient les cités de hurlemens horribles.
Jamais en un ciel pur et dans des jours sereins
La foudre plus souvent n'étonna les humains;
Et jamais plus souvent les comètes cruelles
Ne lancèrent sur nous leurs tristes étincelles.
Bientôt la Macédoine, asile de Brutus,
Revit par les Romains les Romains combattus;
Et Jupiter souffrit que les champs d'Émathie
S'enivrassent encor du sang de ma patrie.
Un jour, un jour viendra qu'en ces champs trop féco
Le laboureur surpris, en traçant des sillons,
Trouvera sous le soc des piques enterrées,
Les armes des Romains de rouille dévorées,
Des casques entraînés sur ses pesans rateaux,
Et de grands ossemens, et d'antiques tombeaux.
O dieux! dieux citoyens, que mon pays adore,
Romulus et Numa! Toi, Vesta, que j'implore,
Vesta, qui sur le Tibre arrêtes tes regards,
Et daignes protéger le palais des Césars!
Ah! laissez-nous du moins, divinités suprêmes.
L'appui d'un jeune prince en nos malheurs extrêmes;

Notre sang le plus pur, répandu si long-temps,
A de Laomédon lavé les faux sermens.
Hélas! le ciel jaloux, le ciel inexorable,
Vous envie, ô César! à la terre coupable;
Il se plaint, quand César mérite des autels,
Qu'il cherche à triompher au milieu des mortels,
Que d'un siècle de fer il brigue le suffrage,
Tandis que les humains, dans leur aveugle rage,
Foulent aux pieds la paix et les lois et l'honneur,
Et font du monde entier un théâtre d'horreur.
La terre sans culture a perdu tous ses charmes;
On enlève à son champ le laboureur en larmes;
La guerre détruit tout, et la faux de Cérès
Devient sous le marteau l'instrument des forfaits.
Toutes les nations, à nous perdre animées,
Le Danube, l'Euphrate enfantent des armées;
Malgré le voisinage, et la foi des traités,
Tout combat; les cités attaquent les cités;
Mars remplit l'univers de sa fureur impie;
Rien ne peut dans son cours arrêter sa furie.
Tels de jeunes coursiers, ardens, impétueux,
Tout à coup avertis par le signal des jeux,
D'un saut précipité franchissant la barrière,
Impatiens du frein, volent dans la carrière;
Et, las de retenir leur courage indompté,
Le guide avec le char est lui-même emporté.

Delille.

Qui pourrait, ô soleil t'accuser d'imposture?
Tes immenses regards embrassent la nature;
C'est toi qui nous prédis ces tragiques fureurs,
Qui couvent sourdement dans l'abîme des cœurs.
Quand César expira, plaignant notre misère,
D'un nuage sanglant tu voilas ta lumière,
Tu refusas le jour à ce siècle pervers;
Une éternelle nuit menaça l'univers.
Que dis-je, tout sentait notre douleur profonde,
Tout annonçait nos maux, le ciel, la terre et l'onde,
Les hurlemens des chiens et le cri des corbeaux.
Combien de fois l'Etna, brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardens, des flammes ondoyantes,
Vomit, en bouillonnant, ses entrailles brûlantes!
Des bataillons armés dans les airs se heurtaient;
Sous leurs glaçons tremblans les Alpes s'agitaient.
On vit errer la nuit des spectres lamentables;
Des bois muets sortaient des voix épouvantables;
L'airain même parut sensible à nos malheurs;
Sous le marbre amolli l'on vit couler des pleurs:
La terre s'entr'ouvrit; les fleuves reculèrent;
Et pour comble d'effroi les animaux parlèrent;
Le superbe Éridan, le souverain des eaux,

Traîne et roule à grand bruit forêts, bergers, troupeaux,
Le prêtre, environné de victimes mourantes,
Observe avec horreur leurs fibres menaçantes;
L'onde changée en sang roule des flots impurs;
Des loups hurlant dans l'ombre épouvantent nos murs;
Même en un jour serein l'éclair luit, le ciel gronde,
Et la comète en feu vient effrayer le monde.
Alors la Macédoine a vu nos combattans
Une seconde fois s'égorger dans nos champs;
Deux fois le ciel souffrit que ces fatales plaines
S'engraissassent du sang des légions romaines;
Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille;
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
Et des soldats romains les ossemens rouler.
O père des Romains, fils du Dieu des batailles,
Protectrice du Tibre, appui de nos murailles,
Vesta, dieux paternels, ô dieux de mon pays!
Ah! du moins que César rassemble nos débris!
Par ces revers sanglans, dont elle fut la proie,
Rome a bien effacé les parjures de Troie.
Hélas! le ciel jaloux du bonheur des Romains,
César, te redemande aux profanes humains.

Que d'horreurs en effet ont souillé la nature!
Les villes sont sans lois, la terre sans culture;
En des champs de carnage on change nos guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès.
Ici le Rhin se trouble, et là mugit l'Euphrate;
Partout la guerre tonne et la discorde éclate;
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi, lorsqu'une fois lancés de la barrière,
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain;
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

M. Delille, avec son style enchanteur, omet une infinité de pensées secondaires, dont l'absence se fait vivement sentir à l'ami des anciens poëtes. On s'aperçoit avec peine que cet écrivain, d'un mérite supérieur, a évité une foule de difficultés que Malfilâtre a franchement abordées; l'obligation que ce dernier auteur semblait s'être imposée, par le titre

de son ouvrage, l'a quelquefois jeté dans un dédale dont il sort presque toujours assez adroitement; tandis que son rival, content d'avoir rendu en beaux vers la principale pensée, paraît nous dire : Voilà de quelle manière Virgile eût écrit, s'il eût été obligé de manier notre idiome froid et compassé! Mais si le lecteur ordinaire est ainsi satisfait, l'homme instruit n'est pas content; il veut voir Virgile : il en a bien une idée en lisant Delille; mais il le trouve tout entier dans Malfilâtre. Pas une pensée d'omise; et si quelques longueurs sont la suite du plan proposé, on pardonne aisément : l'harmonieuse exactitude nous les fait supporter sans peine.

DEUXIÈME LIVRE

DES GÉORGIQUES.

Malfilâtre.

Parcourez l'univers jusqu'aux derniers rivages,
Visitez le climat des farouches Gélons,
Et l'Arabe voisin des portes de l'aurore,
Tout pays a ses fruits, tout arbre a sa patrie.
Sur les bords indiens naît la brillante ébène.
L'encens parfume l'air dans les champs du Saba.
Que dirai-je des lieux où le baume odorant
Distille goutte à goutte en larmes précieuses;
De ceux qui sont peuplés d'acanthes toujours verts;
Des bois dont le coton vient blanchir les rameaux;
Et ces riches forêts où croît sur chaque feuille
Un duvet délicat que le Sère y recueille;
Et des arbres plantés sur les rives du Gange,

Où les mers d'Orient terminent l'univers,
Arbres qui de leur front vont insulter les nues,
Tels que de l'Indien les flèches si vantées
De leur cime jamais n'ont atteint la hauteur ?

Il n'est pas besoin ici d'établir de comparaison. Malfilâtre n'a pas eu l'intention de traduire ; il a jeté en vers blancs sur son papier quelques pensées de Virgile, prises dans le morceau des Géorgiques commençant par *aspice*. Quelle était son intention ? de ne pas laisser incomplète sans doute cette imitation. Le premier éditeur aurait donc dû saisir cette intention du malheureux poëte, et laisser dans le portefeuille quelques vers traduits assez heureusement, mais qui, sans rimes et presque détachés, ne produisent aucun effet, et n'ajoutent rien à la réputation de l'auteur. Il fallait abandonner ces tristes essais ; ce second livre

ne présentait-il pas quelques tableaux assez majestueux ?

Malfilâtre.

Des taureaux vomissant de leur gueule enflammée
Des tourbillons épais de feux et de fumée
Dans ces champs n'ont jamais ouvert aucun sillon
Qui fit germer les dents d'un horrible dragon;
La terre n'y voit point de ses veines profondes
En moissons de guerriers sortir ces dents fécondes.

Delille.

Colchos, pour labourer tes vallons fabuleux,
Mets au joug des taureaux étincelans de feux;
Que des dents d'un dragon les fatales semences
Hérissent tes guérets d'une forêt de lances.

Quelle est donc cette manie qui s'est emparée de quelques éditeurs, de vouloir remplir leurs livres de productions inédites ? Pensent-ils ainsi piquer la cu-

riosité du lecteur? non : tout le monde connaît ce petit charlatanisme, qui souvent produit de tristes effets; mais cette manie a le plus grand inconvénient, celle d'altérer la physionomie d'un auteur, et de défigurer les traits auxquels on le reconnaissait; car il est certain qu'un grand nombre d'écrivains, n'ayant pas l'intention de produire au grand jour quelques faibles essais, les ont laissés dans leur portefeuille sans les revoir : c'est donc manquer aux égards que la société doit aux dernières volontés d'un grand homme, d'un grand poëte, d'un grand écrivain, que d'offrir au public des œuvres qu'ils avaient dédaignées, ou même oubliées. Cette petite digression nous a écarté un peu de notre sujet; mais nous rendrons compte de trois tableaux en même temps.

Malfilâtre.

Les chèvres, les brebis viennent bondir sur l'herbe;
Le coursier belliqueux marche d'un pas superbe.
Clitumne fortuné, tu vois ces fiers taureaux
Qui dans un char vainqueur conduisent nos héros,
Aux autels de nos dieux victimes consacrées,
Se baigner quelquefois dans tes ondes sacrées.

Tels, quand un vaste champ rassemble deux armées
Avides de combats et de sang affamées,
Les bataillons, rangés dans un ordre fatal,
S'arrêtent, et du meurtre attendent le signal.
De l'homicide acier la clarté foudroyante
Vomit au loin des traits de lumière ondoyante,
Et Mars impatient, prêt à semer l'horreur,
Vole, et de rang en rang va souffler la fureur.

Delille.

Ici l'ardent coursier s'échappe au loin sur l'herbe,
Là paissent la génisse et le taureau superbe,
Qui, baignés d'une eau pure et couronnés de fleurs,
Conduisent aux autels nos fiers triomphateurs.

Qu'ils soient distribués en espaces égaux.
Vois de longs bataillons rangés sur une plaine,
Où flotte de l'airain la lueur incertaine,
Avant qu'un choc affreux confonde tous ces bras,
Quand Mars prélude encore à l'horreur des combats.

Le laconisme de M. Delille dans ces différens tableaux m'a mis dans la dure nécessité d'examiner attentivement l'original; et je ne puis m'empêcher d'avouer que ma surprise a été extrême en voyant ce célèbre traducteur jouer, pour ainsi dire, avec son modèle, coupant, ajoutant, retranchant à volonté ce qui dans les détails pouvait arrêter la rapidité de sa marche. Je ne doute point que, si Malfilâtre eût eu le temps de traduire les Géorgiques, il ne l'eût emporté sur son rival. Il eût joint, on peut s'en convaincre par ses essais, à la plus scrupuleuse exactitude les sons harmonieux

d'une poésie enchanteresse; et ces talens réunis constituent le véritable traducteur.

Malfilâtre.

Un berger quelquefois d'une main imprudente
Laissera dans les plants voler une étincelle,
Qui, sous la peau de l'arbre en silence cachée,
Vit de l'huile abondante à l'écorce attachée :
Le feu gagne le tronc, il s'étend à grand bruit,
Il dévore en grondant et la feuille et le fruit;
Il s'élève en vainqueur, par degrés il s'anime,
De rameaux en rameaux il s'élance à la cime;
Ou, par le vent poussé, déploie en un moment
Dans les bois de Bacchus un vaste embrasement;
Et de noires vapeurs, dans les airs répandues,
D'un voile ténébreux vont obscurcir les nues.
Tous vos ceps malheureux sur la terre jonchés
Ou tomberont ensemble, ou mourront desséchés,
Et vous ne verrez plus, au milieu des ruines,
Que des troncs d'oliviers brûlés dans leurs racines.

Delille.

Quelquefois de bergers une troupe imprudente
Laisse au pied de cet arbre une étincelle ardente :
Le feu, nourri du suc dont cet arbre est enduit,
Sous l'écorce onctueuse en secret s'introduit;
Il s'empare du tronc, et, gagnant le feuillage,
Dévore en pétillant l'aliment de sa rage;
Il court de branche en branche, il s'élance au sommet;
Il vole d'arbre en arbre, il couvre la forêt,
Et, présentant au loin une plaine enflammée,
Roule un torrent de flamme et des flots de fumée,
Surtout si l'aquilon s'élève en ce moment,
Et chasse devant lui ce vaste embrasement.
Dès lors plus d'espérance; atteints dans leurs racines,
N'attends pas que tes ceps réparent leurs ruines;
La race en est éteinte et jamais ne revit :
L'auteur seul de sa mort, l'olivier lui survit.

Supériorité marquée dans M. Delille. La description de l'incendie de la forêt présente à l'esprit une image qui frappe non-seulement l'esprit, mais encore les

yeux. Ces grandes figures n'étaient point dans le genre simple, doux et agréable de la muse de Malfilâtre : son tableau n'est pas mal peint; toutes ses parties en sont correctement tracées ; mais le coloris est faible, et ses coups de pinceau ne sont pas assez vigoureux. Le vers :

Il dévore en grondant et la feuille et le fruit,

quoique bien fait et bien harmonieux, ne peut être comparé à celui de Delille :

Dévore en pétillant l'aliment de sa rage.

L'ÉNÉIDE.

Nous suivrons la même marche dans le poëme héroïque de Virgile, dont Malfilâtre a laissé quelques fragmens traduits. Mais au lieu de lui opposer Delille, dont la traduction s'éloigne si souvent du texte, nous prendrons Gaston, moins brillant, il est vrai, mais plus exact et plus correct.

Malfilâtre.

Je chante ce héros qui, des bords du Scamandre,
Aux champs laviniens vint le premier descendre;
Qui, long-temps fugitif de cités en déserts,
Par Junon poursuivi sur la terre et les mers,

Eut à souffrir encore une guerre cruelle,
Quand il voulut fonder une ville nouvelle;
Quand il voulut enfin, par l'ordre des destins,
Fixer ses dieux errans chez les peuples latins,
Dans ces lieux où l'on vit les fils de ce grand homme
Bâtir Albe, et les murs de la superbe Rome.
Muse, raconte-moi ces grands événemens;
Dis quel crime attira ces affreux châtimens;
Dis pourquoi de Junon les fureurs inflexibles,
Par des travaux si longs, des courses si pénibles,
Exercèrent jadis un héros vertueux :
Muse, tant de courroux est-il fait pour les dieux?

Gaston.

Je chante ces combats et ce héros pieux,
Qui, loin de la Phrygie exilé par les dieux,
A travers les écueils d'une mer ennemie,
Aborda le premier les champs de Lavinie.
En vain, pour s'opposer à ses vastes travaux,
Junon arma le ciel et la terre et les flots;
Vainqueur des nations à son culte étrangères,
Il leur donna les mœurs et les dieux de ses pères,
Assura par ses lois le bonheur des Latins,

Et fonda ces remparts, le berceau des Romains.
O Muse! redis-moi de quelle antique offense
Junon sur ce héros poursuivait la vengeance?
Dis pourquoi tant d'exploits et tant de piété
Aigrissaient les douleurs d'un orgueil irrité?
Eh quoi! les dieux aussi consacrent-ils la haine?

Aussi harmonieux que Gaston, Malfilâtre est plus exact; et ce n'est pas un mérite de la plus petite importance; car il est extrêmement difficile de réunir les deux qualités.

« Junon protége Carthage; elle avait appris qu'une nation, descendue des Troyens, renverserait un jour les remparts de cette ville : cette crainte, le souvenir de la guerre de Troie, à laquelle elle prit une si grande part en faveur des Grecs, allumèrent son ressentiment contre le héros troyen et les restes malheureux d'Ilion.

« La déesse, roulant dans son esprit ces pensées, sent redoubler son courroux, vole sur son char dans l'Éolie, séjour des vents orageux, patrie des nuages et des tempêtes : là, règne Éole : »

Malfilâtre.

Il enferma les vents dans des antres profonds...
Les vents impétueux dont les mugissemens
Ébranlent leur prison jusqu'en ses fondemens.
Éole, armé d'un sceptre, assis sur la montagne,
S'oppose à leurs efforts et calme leur furie.
Sans lui les vents fougueux dans l'espace des airs
Entraîneraient le ciel, et la terre, et les mers.
Mais le père des dieux, sous des rochers énormes,
Les plongea pour jamais dans des cavernes sombres,
Établit un tyran qui, borné dans ses droits,
Reçoit des lois lui-même en leur donnant des lois,
Et qui, toujours soumis à ces lois souveraines,
Les arrête, où sur eux laisse flotter les rênes.

On ne peut comparer cet essai in-

forme, dans lequel sont violées toutes les principales règles de la poésie française, avec les beaux vers de Gaston; mais il faut aussi avouer que le tableau a été manqué par nos trois traducteurs. Et Gaston lui-même, avec toute son exactitude, n'a pas traduit les deux derniers vers que Malfilâtre a du moins cherché à rendre.

« Junon aborde Éole. »

Malfilâtre.

On me brave, dit-elle, et les poupes troyennes
Couvrent de pavillons les mers tyrrhéniennes;
Un peuple que je hais, un peuple audacieux,
Porte dans l'Italie et Pergame et ses dieux.
Toi qui, maître des vents, sur ces humides plaines,
A ton gré les retiens, à ton gré les déchaînes,
Poursuis mes ennemis, écarte leurs vaisseaux,
Ou les ensevelis dans l'abîme des eaux.

Gaston.

O toi! lui dit Junon d'une voix suppliante,
Toi qui peux à ton gré sur l'onde obéissante
Faire gronder l'orage, ou calmer ses fureurs,
Éole, prends pitié de mes longues douleurs.
Des bords tyrrhéniens une race ennemie
Porte ses dieux vaincus dans l'antique Ausonie:
Engloutis dans les flots leur espoir orgueilleux;
Et puisse leur mémoire expirer avec eux!

Gaston a ajouté deux pensées qui ne sont point dans le texte latin; la première surtout affaiblit celle de Virgile, tandis que Malfilâtre, s'il ajoute quelques traits aux tableaux de son maître, ils sont presque dignes de lui.

« Je vous obéirai, dit Éole; et sur-le-champ il excite la plus violente tempête. »

Malfilâtre.

Mais Neptune, étonné de ce désordre affreux,
Lève au-dessus des flots un front majestueux,
Il voit de toutes parts sur l'onde courroucée
Des héros d'Ilion la flotte dispersée,
Les Troyens accablés par l'orage en fureur :
Il le voit, il frémit, et reconnaît sa sœur.

Gaston.

Mais Neptune s'éveille au tumulte des eaux
Qu'Eole refoula jusque dans leurs canaux,
Le dieu lève un front calme au-dessus des abîmes,
Il voit partout Junon poursuivant ses victimes.

Ici, je ne me permettrai aucune observation : que le lecteur daigne comparer lui-même... Quel beau vers !

Lève au-dessus des eaux un front majestueux.
Prospiciens, summâ placidum caput extulit undâ.

« Neptune appelle les vents, les menace, et leur ordonne de se retirer de son empire, sur lequel Éole n'a point de droit. Il parle, et d'un mot »

Malfilâtre.

Il chasse la tempête, il apaise les mers;
Le soleil reparaît sur le trône des airs,
Triton, Cymothoë, d'une main secourable,
Délivrent les vaisseaux de leurs prisons de sable,
Leur ouvrent une route, et le dieu cependant
Les soulève à son tour du fer de son trident,
Et dans son char, volant sur les plaines profondes,
Parcourt légèrement la surface des ondes.

Gaston.

Mer, calme-toi... La mer rentre dans ses rivages,
L'aquilon effrayé se dérobe en grondant,
Et le soleil sourit au pouvoir du trident.
Cymothoë, Triton, sur les syrtes mouvantes,
Soulèvent des vaisseaux les poupes vacillantes,

Et dans ces noirs détours hérissés de rochers,
Neptune sur son char, dirigeant les nochers,
Vole, et des flots d'azur effleure la surface.

Ici Malfilâtre soutient la comparaison, et je serais tenté de lui accorder la prééminence, sans un enjambement qui trouble l'harmonie de ses vers. Gaston est plus régulier; son dernier vers est admirable, mais je ne vois pas le trident. Que dirait-il, ce poëte, si, dans un tableau où serait représentée cette scène, le dieu des mers paraissait sans son arme? Ne serait-il pas le premier à blâmer le peintre?

« Ainsi, lorsqu'une populace mutinée se livre à une fureur aveugle, lorsque les esprits d'une multitude insensée s'échauffent de plus en plus, que les pierres et les flambeaux volent de toutes parts,

et que leur rage effrénée leur fournit des armes; si tout à coup un homme recommandable par son mérite et son autorité se présente à leurs yeux, ils se taisent, ils l'écoutent, et sa voix les apaise : ainsi tomba la tempête lorsque le dieu des mers, jetant ses regards sur les flots, promena son char léger sur son vaste empire.

« Les Troyens tournent leurs proues vers les rivages de Libye; ils entrent dans un port formé par une île placée à l'entrée d'une baie. Les navires que ce port embrasse n'ont pas besoin de câbles et d'ancres contre le caprice des vents : les vents y sont inconnus. »

Malfilâtre.

Cependant Jupiter, du plus haut de l'Olympe,
De la terre et des mers mesurant l'étendue,

Sur les bords africains arrêta ses regards.
Vénus, en ce moment, s'approche de son trône,
Lève en tremblant vers lui ses beaux yeux pleins de larmes;
« O père des humains! ô roi des immortels!
Dont la foudre, dit-elle, ébranle l'univers,
Quel crime ont pu commettre Énée et les Troyens?
Pourquoi leur fermez-vous, après tant de malheurs,
Les chemins d'Italie et ceux du monde entier?
Vous nous aviez promis que, du sang de Teucer,
Naîtrait dans l'Ausonie un peuple de héros
Qui sur les nations étendrait son empire;
Vous nous l'aviez promis, et vous avez changé!
Hélas! ce doux espoir me consolait au moins
De la chute de Troie et des maux de mon fils.
Ces maux ne cessent point; quel en sera le terme?
A la fureur des Grecs Antenor échappé
A pu franchir les mers qui baignent l'Illyrie,
Les bords liburnéens, les sources du Timave,
De qui les flots naissans, par neuf canaux divers,
A grand bruit élancés du sein d'une montagne,
Tels qu'une vaste mer, inondent la campagne,
Il a fondé Padoue en ces heureux climats;
Dans une autre Ilion, par ses soins élevée,
Ses mains ont suspendu les armes des Troyens:
A ses nouveaux sujets il a donné son nom;

Il règne en paix sur eux, et jouit du repos.
Et nous, nous vos enfans, à qui vous destinez
Les honneurs immortels et le nectar divin,
Jouets infortunés d'une seule déesse,
Sans appui, sans secours, et presque sans vaisseaux,
Vous nous voyez poussés, par sa rage implacable,
Sur des bords inconnus et loin de l'Italie!
Nous rendez-vous ainsi notre chère patrie?
Est-ce donc là le prix de notre piété?

Point de comparaison : Malfilâtre s'est dégagé de la contrainte de la rime; son exactitude admirable ne l'absout pas du défaut d'harmonie. Les pensées sont rendues avec élégance, les tours de phrase sont heureux, il y a même de la noblesse et de la dignité dans le style; mais nos oreilles, habituées à la rime, ne peuvent s'accoutumer à cet étrange arrangement de mots, dans lequel on observe toutes les règles de la poésie, excepté celle que je regarde comme la principale dans une

langue qui n'est point prosodiée. Quel dommage que notre poëte n'ait pu se soumettre à la loi commune! Le discours de Vénus serait alors remarquable, et peut-être supérieur à ses rivaux; car Gaston est faible, et Delille n'a fait qu'ajouter la rime à la traduction de Malfilâtre, tant elle a dû frapper l'imagination brillante de ce grand écrivain!

« Jupiter, souriant à Vénus avec cette majesté qui apaise les tempêtes et répand la sérénité dans l'air, lui donne un baiser et lui dit : « Dissipez votre crainte, ma « fille, les destins d'Énée et des Troyens « ne peuvent changer; vous verrez s'éle- « ver les murs de Lavinie; vous la verrez « cette ville si long-temps promise, et « vous conduirez vous-même dans le pa- « lais des dieux votre illustre fils. »

« Ici Jupiter dévoile l'avenir, et fait part à Vénus des merveilleux événemens qui doivent précéder la fondation de Rome, et enfin lui annonce l'établissement de cette reine du monde.

« Ensuite Vénus se présente à son fils armée et vêtue comme les filles de Sparte, ou semblable à la reine de Thrace, Harpalyce, cette célèbre Amazone, lorsqu'elle monte un superbe cheval, dont la course devance les flots de l'Èbre. »

Malfilâtre.

Un carquois a chargé l'épaule de Vénus;
Ses longs cheveux épars sont le jouet des vents;
Et, sur l'ivoire nu de ses genoux brillans,
Un nœud retient les plis de sa robe flottante.

« Guerriers, dit-elle, le hasard ne vous a-t-il pas fait rencontrer quelqu'une de mes compagnes armée d'un arc, cou-

verte d'une peau de lynx, errante comme moi dans ces bois, ou poursuivant un sanglier? Énée répondit : « Aucune de « vos compagnes ne s'est offerte à mes « yeux. Mais de quel nom dois-je vous « appeler? Vos traits et votre voix n'an- « noncent point une mortelle. O déesse! « soit que vous soyez la sœur d'Apollon, « ou une des nymphes de ces lieux, qui « que vous soyez enfin, daignez nous « être favorable, et prenez pitié de l'em- « barras de deux étrangers. Apprenez- « nous sous quels cieux nous sommes, « et dans quelles contrées de l'univers. « Jetés sur cette côte par des vents con- « traires, nous n'en connaissons point « les habitans. Éclairez notre ignorance, « et notre main reconnaissante immo- « lera sur vos autels de nombreuses vic- « times. »

« Vénus, après lui avoir raconté l'histoire de Carthage, et particulièrement celle de Didon, fille de Bélus, ajoute : « Je ne vous crois pas haï des dieux, « puisque vous êtes arrivé dans le pays « de Carthage; prenez ce chemin, qui « vous conduira à la ville et au palais de « la reine. Je vous annonce que votre « flotte est en sûreté : vous embrasserez « bientôt les compagnons que vous re- « grettez, si l'art de la divination que « mes parens m'ont appris ne me trompe « point : voyez ces douze cygnes. »

Malfilâtre.

Tantôt avec fureur l'oiseau de Jupiter
D'un vol précipité les poursuivait dans l'air;
Mais leur troupe timide, à la fin raffermie,
Se rassemble et se rit de la serre ennemie.
Tous ont touché la terre, ou, prêts à la toucher,

De ses bords en jouant on les voit s'approcher,
Voler, battre de l'aile autour de ces rivages,
Et de leur voix brillante enchanter les bocages.
Ainsi vos compagnons, sur leurs douze vaisseaux,
Échappés aux fureurs et des vents et des eaux,
Ont sauvé dans le port ce qui reste de Troie,
Ou vers le port du moins s'avancent avec joie.

Gaston.

Ces cygnes, dont tu vois l'essaim mélodieux
Devant l'aigle s'enfuir en désordre et sans guide,
Les vois-tu, suspendus dans un cercle rapide,
Se jouer dans les airs, et, par des chants d'amour,
Aux échos des vallons annoncer leur retour ?
Comme eux, tes compagnons descendent au rivage.

Ce n'est pas là une traduction, c'est une bien faible imitation de Virgile, et Malfilâtre a traduit presque littéralement. Rien ne lui échappe : le *turbabat;* le *despectare; aut portum tenet; aut pleno subit ostia velo.* Il y a quelques longueurs,

il est vrai; mais ces longueurs ne sont-elles pas préférables à la triste concision, au laconisme sans harmonie de son rival?

« Vénus dit; et, en se détournant, sa tête parut couronnée de rayons; ses cheveux parfumés d'ambroisie embaumèrent l'air : elle laisse tomber sa robe légère; à sa démarche on reconnaît une déesse. « O ma mère! s'écria Énée en la voyant « s'éloigner, pourquoi vous jouez-vous « ainsi de votre fils infortuné? Pourquoi « me refusez-vous le plaisir de toucher « votre main, et de savoir que je m'en- « tretiens avec ma mère? » En se plaignant ainsi, il suit avec son cher Achate le chemin de Carthage. Vénus les enveloppe d'un nuage pour les dérober aux regards et à la curiosité importune de

ceux qui pourraient les arrêter; elle s'envole ensuite dans son char à Paphos, et revoit cette île chérie où, dans un temple célèbre, toujours orné de fleurs, elle voit sans cesse sur ses cent autels des flots d'encens fumer en son honneur.

« Énée, accompagné d'Achate, prend la route qui mène à Carthage. Il voit de loin s'élever une ville brillante et des cabanes changées en palais : il entend le bruit des ouvriers, il admire les portes de cette superbe cité et la beauté de ses rues; on élève les murs du temple où doit se rendre la justice, on creuse un port, on jette les fondemens d'un théâtre, on taille dans les carrières les immenses colonnes qui doivent en former les décorations. »

Malfilâtre.

Ainsi, dans les beaux jours de l'été renaissant,
On voit à leurs travaux s'exercer les abeilles :
Les unes de leurs toits font sortir la jeunesse
Aux rayons du soleil, et dans les champs fleuris,
Épaississent le miel, ou, dans les alvéoles,
De ce nectar si doux amassent les trésors ;
D'autres, en bourdonnant, vont veiller à la porte,
Prêtes à recevoir le butin qu'on apporte.
En bataillons volans, quelquefois rassemblées,
Aux frelons importuns elles livrent la guerre :
Tout agit, tout s'empresse, et la ruche embaumée
Répand au loin l'odeur dont elle est parfumeé.

Gaston.

Telle on voit au printemps l'abeille diligente
Promener sur les fleurs sa famille naissante,
Chanceler sous le poids de la rose et du thym ;
A l'ennemi commun disputer son butin,
Et, chassant les frelons de ses palais de cire,
De longs remparts de miel entourer son empire.

Ces morceaux comparés nous font vivement regretter que Malfilâtre n'ait fait qu'indiquer les passages qu'il se proposait de traduire. Dans l'esquisse de ce dernier il n'y a rien de négligé; toutes les parties qui devaient former ce charmant tableau sont déjà sous la main de l'habile artiste : il n'a plus qu'à y mettre la dernière main; et l'on n'ignore pas avec quelle adresse il sait fondre ses couleurs, et les nuance de manière à produire le plus bel effet; mais la mort

Arrache avec fureur le pinceau de ses mains.

« Heureux, dit Énée, ceux qui voient « déjà s'élever les murs de leur ville! » Il s'avance toujours environné d'un nuage; il se mêle parmi les Tyriens sans être aperçu de personne.

« Au milieu de la ville est un bois vaste

et sombre. Là, les Phéniciens avaient trouvé, en creusant, la tête d'un cheval, présage heureux dont ils se croient redevables à Junon, et qu'ils regardent comme un signe de la gloire que la ville doit acquérir par les armes. C'est en ce lieu que Didon faisait bâtir à Junon un temple riche et magnifique. Dans le temps qu'Énée, invisible aux guerriers, parcourt ce temple auguste, un objet qui s'offrit à ses yeux supendit sa tristesse et ranima son courage. Il vit dans une suite de tableaux toute la guerre de Troie. « Quel lieu, dit-il, mon cher Achate, « quel pays dans l'univers ignore nos « malheurs? Voici Priam : ses illustres « revers ne trouvent point ici des cœurs « insensibles; on y connaît le prix des « grandes actions, et on y rend justice à « la vertu. »

« Il voyait, dans les divers combats livrés sous les remparts de Troie, tantôt les Grecs vaincus et mis en fuite par les Troyens; tantôt Achille, remarquable par son panache flottant, devant lequel fuyaient à leur tour les Troyens épouvantés. »

Malfilâtre.

Il reconnut Rhésus et ses blancs pavillons.
Diomède, au milieu des ombres de la nuit,
Égorgeait dans son camp ce prince infortuné,
Massacrait ses soldats trahis par le sommeil,
Enlevait d'une main de carnage fumante
Ces superbes coursiers, ces monstres pleins d'ardeur,
Lorsqu'ils n'avaient encor ni bu les eaux du Xanthe,
Ni des champs phrygiens goûté les pâturages.
Plus loin paraît le jeune et malheureux Troïle,
Dont l'audace imprudente osa combattre Achille;
Par ce fier ennemi mortellement blessé,
De son char, en fuyant, Troïle est renversé.
Il tombe, et par les pieds, que les guides retiennent,

Ses chevaux effrayés rapidement l'entraînent;
Son front, ses beaux cheveux, ces cheveux teints de sang
Qu'on voit à gros bouillons s'échapper de son flanc,
Et du fils de Thétis la lance meurtrière
A la suite du char sillonnent la poussière.

Gaston.

Aux tentes de Rhésus, l'heureux fils de Tydée
Immole dans la nuit sa garde intimidée,
Et, tout couvert de sang, enlève les chevaux
Qui du Xanthe fatal n'ont pu boire les eaux.
A son char suspendu l'infortuné Troïle,
Dont l'audace imprudente osa braver Achille,
D'une main, des coursiers tient le frein impuissant,
Son bouclier échappe à son bras languissant,
Sa lance et ses cheveux traînent dans la poussière,
Et d'un sillon de sang ont marqué la carrière.

Il y a de beaux vers dans le premier jet du jeune poëte, et ces vers peuvent le disputer aux plus beaux vers de Gaston. Si quelquefois Malfilâtre ajoute des

traits à son modèle, ils sont toujours en rapport avec le sujet; au lieu que son rival, en supprimant une infinité de détails gracieux, donne à son style un ton de sécheresse qui vous force à jeter des regards sur l'original; c'est alors que les regrets deviennent plus vifs.

« D'un autre côté marchaient les dames troyennes, les cheveux épars et se frappant la poitrine; elles portaient tristement, et d'un air suppliant, une robe au temple de Pallas irritée, pour en parer la statue de cette déesse. Pallas détourne les yeux, et attache fixement ses regards sur la terre. »

Malfilâtre.

Achille revenait de traîner avec joie
Le vainqueur de Patrocle autour des murs de Troie;

Et, dans sa tente assis, il vendait à prix d'or
Le corps défiguré du malheureux Hector.
Énée en soupirant, les yeux baignés de larmes,
Voit d'un ami si cher la dépouille et les armes,
Et ses membres sanglans, et Priam à genoux,
Levant ses faibles mains vers Achille en courroux.

Gaston.

Achille, qui souilla le cadavre d'Hector,
Sans pudeur à Priam le vend au poids de l'or.
Énée a reconnu sa dépouille et ses armes,
Et ses yeux attristés se remplissent de larmes.

Nulle exactitude dans ce tableau; tout est faible, tout est languissant. Quelle différence de ces vers aux quatre derniers du tableau de Malfilâtre! J'y vois, au moins, le *tendentem manus*, trait le plus frappant, et cependant omis par Gaston, je ne sais pour quel motif.

« Énée se reconnaît lui-même com-

battant contre les héros grecs ; et Memnon menant au secours des Troyens les troupes de l'Inde et de l'Éthiopie.

« Tandis qu'Énée considérait attentivement ces objets, la belle Didon entra dans le temple, environnée d'une superbe cour. Elle parut telle que Diane lorsqu'elle conduit les danses sur le mont Cynthius ou sur les rives de l'Eurotas. Le cœur de Latone tressaille d'une joie secrète à la vue de sa fille, qui, l'épaule chargée d'un carquois, marche avec grâce au milieu des Oréades qui la suivent en foule, et au-dessus desquelles elle s'élève de toute la tête. Ainsi marchait Didon ; ainsi brillait son front majestueux et serein au milieu de la brillante jeunesse qui l'accompagnait.

« La reine monte sur un trône éclatant, et paraît s'intéresser au sort des

Troyens jetés par la tempête sur les côtes de Carthage. Énée, qui jusqu'alors s'était dérobé aux regards de la déesse, se présente à Didon, et s'écrie... (Le discours d'Énée était aussi noté par Malfilâtre comme digne du rhythme et de la cadence poétique; il l'avait d'abord traduit en prose, mais d'une manière trop rapide pour nous permettre de l'insérer ici.)

« Étonnée de cette apparition soudaine, et frappée des revers qu'avait éprouvés ce héros, Didon conduit ses nouveaux hôtes dans son palais, et fait immoler des victimes dans tous les temples. Elle envoie des vivres en abondance aux vaisseaux, et fait préparer pour Énée et ses compagnons un superbe festin.

« La reine alors demande une coupe

d'or enrichie de pierreries dont s'étaient servi Bélus, et, depuis, tous les rois de Phénicie. Elle la fait remplir, et tout le monde gardant le plus profond silence, elle dit : »

Malfilâtre.

O puissant Jupiter! grande divinité,
Qui présides, dit-elle, à l'hospitalité,
Favorise mes vœux, et rends cette journée
Pour les Troyens, pour nous, à jamais fortunée!
Dans les deux nations, aux siècles à venir,
Daignes en conserver l'éternel souvenir :
Venez Junon; venez Bacchus, dieu de la joie!
Et vous, aux étrangers que le ciel vous envoie,
Faites, ô Tyriens! agréer ce séjour,
Et, d'accord avec moi, célébrez ce grand jour.

Gaston.

Maître de l'univers! j'implore tes bienfaits,
Dieu des festins! Junon, déesse hospitalière!

De ces peuples amis entendez la prière !
Et vous, enfans de Tyr, célébrez avec moi
Ce jour où les Troyens ont reçu notre foi.

Virgile est méconnaissable dans cette imitation : je le vois tout entier, je vois tout son génie dans Malfilâtre. Junon n'était point la déessse de l'hospitalité; c'était Jupiter; et notre jeune poëte a conservé l'ordre et les convenances avec une rare sagacité. Je prévois déjà les objections que pourra me faire la critique sur l'adjectif *bona* : nous répondrons quand il en sera temps.

« La reine répand alors une partie de la liqueur contenue dans le vase pour faire une libation. Elle porte ensuite à ses lèvres le bord de la coupe, et la donne ensuite à Bitias, qui boit après Didon la liqueur pétillante. Chacun reçoit à son

tour la coupe sacrée, et l'on écoute, en attendant, les chants d'Iopas, remarquable par sa longue chevelure. »

Malfilâtre.

Sur une lyre d'or le savant Iopas
Répétait les leçons de l'immortel Atlas :
Il chantait du soleil les éclipses profondes,
Et des globes errans les clartés vagabondes;
Il chantait les saisons, l'astre changeant des mois,
L'origine de l'homme et des hôtes des bois,
La cause des frimas, la source du tonnerre,
Pourquoi, dans les hivers, le flambeau de la terre
Va sitôt se plonger dans l'humide élément;
Pourquoi les nuits d'été viennent si lentement.

Gaston.

Sur une lyre d'or le savant Iopas
Célébra l'art divin que découvrit Atlas.
Il chanta du soleil la marche triomphale;
Phèbé toujours fidèle à sa course inégale;

L'origine de l'homme et des êtres divers
Que le souffle d'un dieu sema dans l'univers.
Il dit comment ce dieu des vapeurs de la terre
Charge l'épais nuage où gronde le tonnerre,
Montre à peine à l'hiver un soleil sans clarté,
Avare de ses feux qu'il prodigue à l'été.

Il ne faut que jeter un coup d'œil sur le texte latin pour s'apercevoir de la distance assez considérable à laquelle Gaston est venu se placer après Malfilâtre. Vous n'avez dans les vers de ce dernier qu'une épithète à retrancher; dans tout le reste, ce sont les vers de Virgile élégamment et littéralement traduits; au lieu que Gaston a voulu mêler la physique moderne à l'ancienne, a manqué son but, et défiguré l'original.

Ici se terminent les essais poétiques de Malfilâtre sur Virgile. Dans le cadre des onze chants de l'Énéide qu'il a laissés,

tous les passages qu'il se proposait de mettre en vers sont traduits en prose, mais ils ne sont pas dignes de lui; c'est un canevas informe sur lequel il voulait travailler : respectons sa mémoire, et ne mettons pas au jour des œuvres qu'il n'a pas destinées à la publicité.

FIN.

WRL